This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V. 42-43
NKM
Rep.

FIN

DU RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇAIS.

42.

SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

FIN
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES THÉATRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

PROVERBES. — TOME I.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

À LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1824.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235435B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1948 L

Printed in France.

ON FAIT CE QU'ON PEUT, NON PAS CE QU'ON VEUT,

PROVERBE DRAMATIQUE,

OU

PAR DORVIGNY.

M. Sm

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
235435B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1948 L

Printed in France.

ON FAIT CE QU'ON PEUT, NON PAS CE QU'ON VEUT,

PROVERBE DRAMATIQUE,

OU

PAR DORVIGNY.

M. Sm

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le Proverbe dramatique n'étant assujetti à aucune règle, n'ayant pas de poétique comme la Tragédie, la Comédie, le Drame et l'Opéra, nous n'avons pas eu lieu d'en traiter particulièrement comme nous l'avons fait pour ces différentes branches du théâtre. Il n'a pas non plus d'historique, puisqu'il n'a été destiné qu'à l'amusement des sociétés particulières, et qu'il n'a eu ni une origine précise, ni une marche progressive et les mêmes révolutions que les autres genres de pièces. Le peu qu'on en pourrait dire est renfermé dans la citation d'un passage de M. Auger, qui se trouve dans la notice sur Carmontelle, ci-après.

Cette notice est la seule que nous puissions mettre dans cette partie de notre collection, parce que l'auteur qui en est l'objet est le seul à qui ce genre de littérature ait valu une certaine réputation. Les autres auteurs ou n'ont point fait d'ouvrages qui les aient rendus remarquables, ou sont connus par d'autres notices, tels que Collé, Dorvigny, et autres.

PERSONNAGES.

M. FRANVILLE, entrepreneur de comédie

UN SOUFFLEUR.
UN VALET allemand.
LE BEAU LÉANDRE.
M. POINTU, ivre.
Mme POINTU, bègue.
L'ABBÉ.
LE COMMISSAIRE.
LE FIACRE.

Joués par le même acteur.

La scène est dans le salon de M. Franville.

ON FAIT DE QU'ON PEUT, NON PAS CE QU'ON VEUT,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANVILLE, seul, devant un bureau avec plusieurs lettres ouvertes.

Parbleu ! c'est une cruelle chose qu'une entreprise nouvelle ! Où diable avais-je l'esprit quand j'ai imaginé de me mettre à la tête d'un spectacle ! Mon théâtre est construit à la vérité, mes décorations sont prêtes ; c'est bien quelque chose ; mes pièces sont commandées... Il ne me manque plus que des acteurs pour les jouer. Voici vingt lettres de sujets qui se proposent, mais la peur que j'ai de faire de mauvaises acquisitions m'a retenu jusqu'à présent ; il faut pourtant finir..... Voyons, récapitulons un peu ces lettres, et au risque d'être trompé, répondons à quelques-unes. Relisons d'abord celle-ci. (*Il lit une lettre.*) « Monsieur, mes pleurs qui » tombent dans mon cornet ont rendu mon » encre si blanche, que vous aurez peine à » lire ma lettre. » Voilà un beau début ! « Excusez une malheureuse fille, la voix me

» manque, et la main me tremble; et si » vous pouviez me voir dans l'état où un in- » fidèle m'a réduite... » Ah! c'est un beau désespoir! oui, voilà une vocation bien favorable pour la comédie! Voyons un peu l'emploi que la demoiselle compte prendre. Les amoureuses, apparemment. Hum, hum. « J'ai dix-huit ans. » C'est le bon âge. « Taille » avantageuse... » C'est ce qu'il faut. « Fi- » gure fort revenante, surtout lorsque je suis » de bonne humeur. » Apostille intéressante: on aura soin d'égayer la demoiselle. « Je jouerai les ingénuités, les Agnès. » Ah! madame l'ingénue! il y a conscience: c'est s'y prendre un peu tard!... Serviteur à votre ingénuité. (*Il jette la lettre.*) Voilà pourtant de ces Agnès comme on en rencontre avec connaissance de cause...

SCÈNE II.

FRANVILLE, LE SOUFFLEUR.

LE SOUFFLEUR parle en nasillant et grimaçant un peu.

MONSIEUR, je suis bien votre serviteur, j'ai l'honneur de vous saluer; je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur.

FRANVILLE, le contrefesant.

Et moi pareillement, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur?

LE SOU...

Monsieur, je n'ai qu... ne chante Monsieur, qu'un mot... ; mais votre complaisance de vo... ...as rompre sans m'écouter, ça... ...ssieur ; ...uitdant ...ON FAIT ...ite ; Monsieur, ça sera fai... ...e n'ai qu'un mot.

FRANVILLE.

Eh bien, Monsieur ! tout de su..., dites-le ce mot ; Monsieur, dites-le. (*A part.*) C'est un original dont il faut que je m'amuse.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, j'ai entendu dire que...

FRANVILLE.

Est-il possible, Monsieur ? Comment vous avez entendu dire que...

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monsieur, c'est par voix indirecte ; il m'est revenu que...

FRANVILLE.

Comment ! Monsieur, cela vous est revenu !

LE SOUFFLEUR.

Assurément, Monsieur, je n'en impose pas. Il court un bruit que...

FRANVILLE.

Comment donc ! mais ce bruit-là est in-

» manque, et au moins !... et vous dites, Mon-
» vous ne
» fidèle que...
d'

LE SOUFFLEUR.

Eh bien ! mais, Monsieur, je dis qu'on dit que vous avez dit que vous fesiez une troupe de comédie.

FRANVILLE.

On dit cela, Monsieur ?

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monsieur.... et comme je me trouve sans place, moi, pour le moment, ce qui ne prouve rien, voyez-vous, parce que tous les jours, vous sentez bien, on est dans le cas de...

FRANVILLE.

Assurément.

LE SOUFFLEUR.

Eh bien ! Monsieur, je viens vous proposer mes talens.

FRANVILLE.

Vos talens, Monsieur ! cela n'est pas de refus ; dans quel genre sont-ils ?

LE SOUFFLEUR.

Mais, Monsieur, en tout genre ; pour ce qui est en fait de tragédie, de comédie, et même d'opéra, Monsieur.

FRANVILLE.

Comment ! Monsieur, est-ce que vous chantez ?

LE SOUFFLEUR.

Non, Monsieur; au contraire, je ne chante pas. Je chanterais bien, si je voulais; mais je vous conviendrai d'une chose, je n'ai pas d'oreille.

FRANVILLE.

Pas d'oreille! ah! cela vous plaît à dire.

LE SOUFFLEUR.

Oh! Monsieur, c'est une politesse de votre part, mais je ne veux pas vous tromper.

FRANVILLE.

C'est bien honnête. Monsieur est pour les tragédies, apparemment? Monsieur déclame?

LE SOUFFLEUR.

Déclame? Non. Je l'aimerais assez, la tragédie; mais je vous avouerai encore une autre chose, j'ai la voix fausse dans le haut.

FRANVILLE.

Ah! c'est dommage..... Vous êtes obligé, comme cela, de vous borner à la comédie?

LE SOUFFLEUR.

La comédie, moi! ah! bien, oui! belle bagatelle! je m'amuse bien à cela, ma foi!

FRANVILLE.

Comment! vous ne chantez, ni déclamez, ni ne jouez la comédie! que diable faites-vous donc dans les pièces?

LE SOUFFLEUR.

Ah ! ce que j'y fais ? Je les souffle, Monsieur, je les souffle.

FRANVILLE.

Ah ! vous les soufflez.

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monsieur, je les souffle ; et bien même, je m'en vante encore, et on ne peut pas m'ôter ça, voyez-vous ?

FRANVILLE.

Je vous en fais mon compliment, Monsieur ; vous pouvez ne m'être pas inutile ; mais je serais charmé de vous connaître un peu.

LE SOUFFLEUR.

Me connaître ! ah ! parbleu ! c'est bien aisé. Il n'y a pas grand' chose à vous dire pour ça. Je ne vous parlerai pas de ma taille. Vous ne la voyez pas ; je suis tout enveloppé dans ce manteau... Mais qu'est-ce que cela vous fait, que ma taille soit élégante ou non, avantageuse ou raccourcie, tout ça est égal, pourvu que j'atteigne à la trappe ; c'est tout ce qu'il faut, n'est-il pas vrai ?

FRANVILLE.

Oui, c'est la mesure tout juste.

LE SOUFFLEUR.

Pour mes jambes, je n'ai rien à vous en

dire non plus ; que vous importe, en effet, qu'elles soient droites ou cagneuses, arquées ou bancales ? toute la besogne d'un souffleur se fait assis.

FRANVILLE.

Vous avez raison.

LE SOUFFLEUR, grimaçant.

Je ne sais pas, Monsieur, si vous trouvez ma figure bien revenante ?

FRANVILLE.

Mais, elle n'est pas mal.

LE SOUFFLEUR.

Eh bien, tout ça ne fait encore rien à la chose. Quand je serai là, moi (*montrant le trou*), le public ne verra mon visage que par derrière.

FRANVILLE, à part.

Il n'y perdra pas.

LE SOUFFLEUR.

Toute l'explication que j'ai à vous donner se réduit donc à trois points. L'intelligence, l'œil, et la voix... Pour l'intelligence, la modestie m'empêche de vous dire là-dessus tout ce qui en est. J'ai un principe, moi ; c'est qu'il ne faut jamais se vanter en face de soi-même, sans quoi faut rougir ; et il y a des gens que ça embarrasse..... Mais pour le regard, ah ! personne ne l'a plus vif que moi pour lire

d'un coup d'œil deux vers à la fois. Et de mes deux yeux, tandis que l'un ne perd pas de vue le livre, l'autre, continuellement fixé sur l'acteur, observe son maintien, devine son embarras, et prévient son silence.

FRANVILLE, à part.

Le beau portrait! Il me semble voir un colimaçon à la découverte, un œil à droite, et l'autre à gauche.

LE SOUFFLEUR.

Pour la voix, comme je vous dis, je ne l'ai pas imposante dans le haut; mais elle est moelleuse dans le médium, et par le mécanisme adroit de l'articulation, fesant un porte-voix de mes lèvres, personne ne parle bas plus intelligiblement que moi. Souvent même, dans ces momens où la scène se passe au fond du théâtre, l'acteur, emporté par la passion, ou trop éloigné de moi pour m'entendre, a reconnu son vers au seul mouvement de mes lèvres.

FRANVILLE.

Tubleu! c'est tirer le talent à l'alambic.

LE SOUFFLEUR.

Il y aurait encore un détail à vous faire sur la main. Le Souffleur, ordinairement, copie les répertoires; est-il vrai? Je ne vous dis rien de mon écriture; mais tenez, en voilà un échantillon; vous avez des yeux, je m'en

rapporte..... (*Il lui montre un papier.*) Vous ne voyez que de la commune au moins, l'écriture de tous les jours, mais nous avons la moulée pour les grandes occasions, et le trait pour les coups d'éclat; à présent, Monsieur, décidez-vous.

FRANVILLE.

Monsieur, si vos talens répondent à l'idée que vous m'en donnez, je serai charmé de vous avoir; mais permettez-moi de vous essayer auparavant : sitôt que ma troupe sera assemblée, nous commencerons des répétitions, et là vous serez à même de vous faire connaître. Voici un billet d'entrée avec lequel les portes du théâtre vous seront ouvertes.

LE SOUFFLEUR.

Eh bien! je ne manquerai pas de m'y présenter; en attendant, je suis bien votre serviteur, Monsieur; j'ai l'honneur de vous saluer, je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

FRANVILLE.

Voila un plaisant Monsieur! s'il souffle comme il parle, cela doit être intéressant; voyons mes autres lettres.

(Il va se mettre à son bureau.)

SCÈNE IV.

FRANVILLE, assis, LE VALET allemand.

LE VALET, à part, du haut du théâtre, en voix ordinaire.

Voyons s'il me reconnaîtra... Ah! M. le Directeur, vous voulez essayer les gens!... Oh bien, je vais de mon côté essayer un peu votre patience.

FRANVILLE, se retournant, l'aperçoit.

Qui est là?

LE VALET, en baragouinant.

Serfiteur, Monsir.

FRANVILLE.

Que demandez-vous, l'ami?

LE VALET.

Monsir, l'y être un petit lettre.

FRANVILLE.

Donnez. (*Il lit.*) « Monsieur, avec l'envie » que j'ai de jouer la comédie, si la nature » m'avait gratifié de six pieds de hauteur et » de poumons à la romaine, je me serais » jeté à corps perdu dans les tyrans ou dans » les héros, et je choisirais un autre champ » que votre théâtre pour développer mes talens; mais je suis à peu près de la taille d'un » bel épi de blé de Turquie, et ma tige n'a » guère que cinq pieds au-dessus de la terre; » cela me détermine pour les rôles comiques, » et je vous offre ma médiocrité; j'ai d'ailleurs un assortissement de bonne volonté, » d'intelligence et de mémoire; avec un fonds » de gaîté et une extrême envie de rire aux » dépens de qui il appartiendra. Comme je » sais que vous n'aimez pas à acheter chat en » poche, je vous préviens que je vous mettrai à même de m'essayer avant de conclure, et si ma petite provision peut vous » convenir, nous passerons un bail ensemble. » J'ai l'honneur, etc. » Du moins, il a de la conscience celui-là; je suis curieux de connaître l'écrivain. (*Au Valet.*) Mon ami, dites à votre maître que s'il veut me faire le plaisir de me venir voir, nous nous arrangerons ensemble.

(Le Valet le regarde sans lui répondre.)

FRANVILLE.

Entendez-vous, mon enfant?

LE VALET.

Monsir il parle pour moi?

FRANVILLE.

Oui, je vous prie de dire à celui qui vous envoie qu'il vienne me voir.... Mais, dites-moi, que fait-il ce Monsieur-là?

LE VALET.

Monsir, j'avre apporté un lettre, ch'attendre un réponse.

FRANVILLE.

Eh bien! je vous l'ai faite.

LE VALET.

Monsir, ché temante pardon, ché n'ententre pas.

FRANVILLE.

Je vous demande à présent qui est celui qui vous envoie, ce qu'il fait?

LE VALET.

Monsir, excusez-moi, ché n'ententre pas.

FRANVILLE.

Vous n'entendez pas. Cela est pourtant clair; je ne saurais m'expliquer mieux..... Je vous demande quel est son état, sa profession?

LE VALET.

Ecrire, Monsir, écrire.

FRANVILLE.

Ah! il écrit... Est-ce un homme de lettres? est-ce un commis, un secrétaire?

LE VALET.

Écrire, Monsir, écrire.

FRANVILLE.

Eh! non, ce n'est plus cela que je vous demande. (*A part.*) Il ne comprend rien, j'aurai plus tôt fait de le renvoyer. (*Haut.*) Allez dire à votre maître qu'il vienne me voir, nous causerons ensemble.

LE VALET, avec impatience.

Mais, Monsir, est-ce que fous n'ententre pas aussi? ch'attendre un réponse depuis trois heures.

FRANVILLE, de même.

Mais, morbleu! est-ce que vous êtes ivre? Voilà vingt fois que je vous la répète.

LE VALET.

Écrire fous, Monsir.

FRANVILLE.

Mais je n'ai rien à lui écrire, dites-lui cela. (*Le Valèt impatienté s'assied sans répondre.*) Ah! parbleu! celui-là est réjouissant! Vous êtes familier, l'ami.

LE VALET.

Écrire fous, encore ein coup, écrire, ché n'entendre pas.

FRANVILLE.

Où diable a-t-on déterré un pareil commissionnaire? Comment! vous ne comprenez pas ce que je vous dis?

LE VALET.

Tarteifle! fous l'y être fou donc? quand je dire ché n'ententre pas; ententre-fous, ou n'ententre pas encore? écrire.

FRANVILLE.

Peste soit de l'animal! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est sourd. (*Il lui crie à l'oreille.*) Est-ce que vous êtes sourd?

LE VALET.

Ah! gouth! ah! gouth! ya, sourd.

FRANVILLE.

Le diable l'emporte! Il y a deux heures que je me casse la tête là bien à propos! écrire, je comprends actuellement... (*Il lui fait signe.*) Attendez un instant.

LE VALET.

Ya, ya, écrire fous, écrire.

FRANVILLE lui donne le billet qu'il vient d'écrire.

Allez, monsieur Écrire, allez.

LE VALET va et revient sur ses pas.

Monsir?

FRANVILLE.

Eh bien ! quoi ? que faut-il ? encore écrire ?

LE VALET.

Fous faire la comédie.

FRANVILLE, à part.

Que veut-il dire ?

LE VALET.

Ché aussi capable pour faire. Quand fous il donne moi beaucoup l'archent, ché vas chouer pon, beaucoup pon.

FRANVILLE.

Comment ! mais je crois qu'il parle de jouer la comédie.

LE VALET.

Écrire fous, ché n'entends pas.

FRANVILLE le pousse dehors.

Va-t'en au diable avec tes écritures !

LE VALET, revenant.

Monsir, je sonne fort pien du cor.

FRANVILLE, le poussant.

Va-t'en, va-t'en.

LE VALET, revenant.

Je connais fort peaucoup la flûte.

FRANVILLE.

Eh ! morbleu ! t'en iras-tu ?

LE VALET, à la porte.

Écrire, Monsir, écrire.

FRANVILLE, le mettant dehors.

Oui, oui, je vais t'écrire la porte sur le nez.

SCÈNE V.

FRANVILLE.

PARBLEU ! voilà une belle acquisition à faire, et une jolie conversation que je viens d'avoir ! Mais je ne reviens pas de ma simplicité. Voilà deux heures que je ne m'aperçois pas que cet animal est sourd, et je veux lui faire entendre raison ! si je juge du maître par le valet, cela ne m'en donne pas grande idée.

SCÈNE VI.

FRANVILLE, LE BEAU LÉANDRE.

LÉANDRE.

MONSIEUR, c'est pour avoir l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

FRANVILLE.

Je vous salue, Monsieur ; peut-on savoir ce qui vous amène ?

LÉANDRE.

Monsieur, je suis t'un jeune homme dont auquel vous pouvez faire tout ce qui dépendra de moi.

FRANVILLE.

Je ne comprends pas trop ce que vous me faites l'honneur de me dire.

LÉANDRE.

Je vais t'entrer z'avec vous t'en pour-parler, Monsieur. J'ai t'eu une inducation proportionnée t'à ma naissance, qu'est très-honnête, étant le fils d'un père qu'est z'un bourgeois t'honoré dans Paris; mais, comme vous savez, Monsieur, un jeune homme ne peut pas demeurer comme un cul de plomb z'en une boutique; c'est ce qui fait que je me suis t'informé de vous, comme par lequel nous pouvons faire un arrangement z'ensemble.

FRANVILLE.

Mais quelle serait votre intention?

LÉANDRE.

Monsieur, mon intention, ça dépend de vous. Je n'ai pas d'intention, moi... Quand je dis je n'en ai pas, c'est-à-dire, si fait. J'en ai bien t'une, mais elle est subordonnée z'à la vôtre.

FRANVILLE.

Est-ce que vous auriez envie de jouer la comédie?

LÉANDRE.

Monsieur, c'est positivement s'en cette qualité que je viens t'à vous.

FRANVILLE.

Monsieur, la comédie est un art bien difficile.

LÉANDRE.

Je n'en ignore pas; la comédie c'est une chose très-difficile... Quand je dis difficile, c'est-à-dire, il n'y a rien de si aisé, il ne faut que de l'interligence pour ça.

FRANVILLE.

De l'interligence! oh! il me paraît que vous n'en manquez pas; avez-vous déjà joué quelquefois?

LÉANDRE.

Non, Monsieur, jamais.. Quand je dis jamais; c'est-à-dire, si fait... Je me suis essayé devant z'une glace qui est dans la chambre de mon père.

FRANVILLE.

La peste! vous êtes fort avancé! vous savez sans doute des rôles?

LÉANDRE.

Oh! pour ça, oui, beaucoup... Quand je dis beaucoup, c'est-à-dire, non, je n'en sais pas, mais c'est égal, il ne faut que de la mémoire pour ça.

FRANVILLE.

Oh! bien! moi je vous conseille de ne pas prendre cet état-là.

LÉANDRE.

A cause de pourquoi t'est-ce?

FRANVILLE.

Mais pour bien des raisons.

LÉANDRE.

Encore, dites-moi z'en t'une, Monsieur.

FRANVILLE, en appuyant.

Eh! mais, par exemple, en voilà t'une très-forte.

LÉANDRE.

Z'en quoi donc, Monsieur?

FRANVILLE.

Eh! parbleu! z'en tout... La première chose que l'on exige au théâtre, c'est de parler correctement le français... et franchement... vous me paraissez avoir un certain accent...

LÉANDRE.

C'est z'un rien ça, Monsieur; je m'en vas vous dire d'où c'que ça provient: j'ai t'un peu fréquenté sur le boulevard du temple, où ce que j'ai entendu jouer la parade avec attention, et j'en ai contracté z'une habitude d'appuyer p't'être un peu trop d'sus la prononciation. Mais avec un peu de négligence,

Monsieur, je me remettrai z'au niveau de tout le monde.

FRANVILLE.

C'est plus difficile que vous ne pensez; d'ailleurs vous ne savez aucun rôle, et vous ne pourriez pas m'être utile.

LÉANDRE.

Monsieur, pardon, excuse. Quand je dis je ne sais t'aucun rôle, c'est-à-dire, si fait; j'en sais bien, mais ce sont des petites comédies tout entières, et si vous voulez je vas t'avoir l'honneur de vous en jouer t'une à moi tout seul.

FRANVILLE.

A vous tout seul! cela doit être curieux.

LÉANDRE.

Monsieur, je m'en fais fort.

FRANVILLE, à part.

Il n'est qu'onze heures, je n'ai rien à faire jusqu'à midi, amusons-nous de son extravagance. (*Haut.*) Allons, Monsieur, je vous écoute.

(Il s'assied.)

LÉANDRE.

Eh bien! Monsieur, voilà que je m'y mets: z'il est bon de vous figurer qu'il y a t'une prison dessus l'théâtre; voilà justement z'une table et des chaises... Je suis t'un militaire

dont auquel sa maîtresse lui a fait z'une infidélité ; au fort de ma colère j'ai désalté : la marichaussée m'a rattrapé, je suis t'enfermé. Je commence la pièce par un monologue à moi tout seul. C'est moi qui parle.

Enfin je suis t'en cage...

Ici je prends une grosse voix pour faire le soldat, parce que c'est le zéro de la pièce.

FRANVILLE.

C'est bien pensé.

LÉANDRE déclame ridiculement.

Enfin je suis t'en cage ! ô perfide maîtresse !
C'est pour votre inutile et cruelle duchesse
Que votre amant, bientôt, perdra le goût du pain !

A présent, Monsieur, la fille entre dans la prison. Le monologue devient à deux. Elle s'écrie :

Ah ! cher z'amant, hélas !

Vous voyez, Monsieur, que je prends ma voix dans le clair. C'est pour imiter la fille.

FRANVILLE.

C'est fort bien, Monsieur.

LÉANDRE.

Le soldat lui répond d'un air sévère :

Que cherchez-vous t'ici ?
Venez-vous près de moi faire le bon apôtre ?

Allez, jamais mon œil ne reverra le vôtre.

La fille lui dit z'à ça :

Mon ami, c'est mon ch'père.

Mais le soldat lui répond tout net :

Votre ch'père est un sot, et vous t'une... suffit.

La fille, qui commence à se piquer, lui dit:

Mais calmez-vous t'un peu,
Je ne suis point mariée, et ce n'était qu'un jeu.

Le soldat tombe des nues.

Qu'un jeu? ah! malheureux!

Il se jette la tête et les deux mains sur la table en appuyant bien fort, puis il fait du bruit en cognant, et puis le coup du théâtre est frappant.

FRANVILLE

Je le crois.

LÉANDRE.

Ici, Monsieur, le père entre, le monologue continue toujours, mais il devient à trois personnes.

FRANVILLE.

Fort bien.

LÉANDRE.

Je prends une voie cassée pour le père, parce que c'est z'un invalide...

(Il déclame en tremblant.

Mon ami, pour te voir, j'ai, dans le voisinage,
Visité les bouchons, couru tout le village.
Enfin je viens t'ici, sans trop savoir pourquoi;
Mais je suis t'enchanté d'abord que je t'y voi.

Pas du tout, Monsieur; v'là que pour découvrir le pot au noir, la fille, qui était sortie, rentre en criant :

Ah! Ciel! tout est perdu! papa, c'est pour quatre heures.

Le père demande :

Eh quoi! qu'a-t-il donc fait?

La tante, qui est venue là aussi, répond :

C'est qu'il a désalté.

Le père, qu'est pus fûté qu'eux tous, dit :

Si j'avais le nez fin, je m'en serais douté.

Sa tante, qui fond en larmes, lui dit :

Pour la dernière fois, embrasse donc ta tante,
Mon enfant.

(Elle tombe sur lui.)

LE PÈRE.

Mon ami.

(Il tombe sur lui.)

LA FILLE.

Cher z'amant.

(Elle tombe sur lui.)

LE SOLDAT.

Chèr' z'amante.

(Il tombe sur elle.)

Et les voilà tous quatre en attitude dans les bras les uns des autres, ce qui forme un tableau superbe; alors les grenadiers paraissent, et l'on entend. Poun.

FRANVILLE.

Qu'est-ce que cela?

LÉANDRE.

Ça, Monsieur? c'est l'intérêt de la pièce! c'est le tambour. Poun. Au second coup, l'amant revient à lui, et dit à la fille.

Adieu, séparons-nous, car voici le moment
Qui doit de cette pièce hâter le dénoûment;
Reçois cette embrassade, et s'il faut que je meure,
Crois-moi, mourir n'est rien, c'est notre dernière heure.

Là-dessus la fille s'évanouit, comme de raison, ainsi que tout le monde; alors les grenadiers emmènent le soldat; il monte l'escalier de bois en se retournant trois fois, joignant les mains au ciel, comme pour dire: tout est dit. Il s'en va avec un grand courage... Sitôt qu'il est parti, l'invalide se relève, et dit aux autres:

Desévanouissons-nous et courons sur la place;
Car je viens de rêver qu'il obtiendrait sa grâce.

Et ils partent; tout de suite la toile se lève, le soldat vient d'avoir sa grâce, il est entouré du peuple, la fille les pousse à droite et à gauche: où est-il, où sont-ils?

Rangez-vous, rendez-moi mon amant,
Que je l'embrasse en cet heureux moment.

Ici, Monsieur, v'là le coup de théâtre ; le soldat la reçoit dans ses bras, et leur dit à tous avec dignité :

Vous m'aviez fait z'un tour qui passait raillerie,
Et moi j'avais mal pris votre plaisanterie.
Ça prouve, mes enfans, que dans ce jeu fatal
Nous avons t'eu tous plus de peur que de mal.

Voilà, Monsieur, de quoi z'y retourne, et la pièce est finie.

FRANVILLE.

Monsieur, je vous fais mon compliment, et voici une scène qui me donne de vous la meilleure idée.

LÉANDRE.

Eh ben ! Monsieur, nous n'avons qu'à faire un petit arrangement z'ensemble.

FRANVILLE, à part.

Je veux m'en amuser encore. (*Haut.*) Monsieur, je ne puis rien conclure pour le moment. J'attends mon associé, et si vous voulez me faire le plaisir de rester à dîner avec nous, nous parlerons d'affaires ; il sera charmé de vous entendre.

LÉANDRE.

Eh ben ! Monsieur, avec plaisir ; j'ai z'une

petite affaire ici près, j'y vas faire un petit tour, et je reviendrai.

FRANVILLE, le retenant.

Oh ! non, je vous en prie, ne sortez pas, nous allons nous mettre à table ; en attendant, voici un cabinet qui donne sur la rue, entrez-y pour vous dissiper ; si vous voulez lire, il y a des comédies.

LÉANDRE, entrant dans le cabinet.

Ah ! volontiers, Monsieur, je suis t'affectionné à la lecture.

FRANVILLE, lui parlant de dessus le théâtre.

La bibliothèque est à droite, voyez-vous?

LÉANDRE, dans le cabinet.

Oui, Monsieur, j'ai t'un livre en main.

FRANVILLE.

Si vous voulez répéter quelques scènes, il y a une glace aussi.

LÉANDRE, du cabinet.

Oui, Monsieur, j'en ai déjà t'eu l'intention.

FRANVILLE.

Si cependant vous aviez quelques besoins dehors, il y a une porte qui s'ouvre sur la rue.

LÉANDRE.

Je vous remercie, Monsieur ; me voilà

l'avec un livre, et je vous prie de ne plus penser z'à moi.

FRANVILLE.

Bon! bon! amusez-vous... Nous allons bien rire à ses dépens... mais j'entends quelqu'un; c'est sans doute mon associé. Il ne saurait venir plus à propos.

SCÈNE VII.

POINTU, FRANVILLE.

POINTU, ivre.

Votre serviteur de tout mon cœur.

FRANVILLE, à part.

Quelle diable de visite est-ce là? Que voulez-vous, Monsieur?

POINTU.

Mon cher Monsieur, vous voyez un homme accablé d'affliction.

FRANVILLE, à part.

Il y paraît.

POINTU.

Il m'est impossible de porter...

FRANVILLE, à part.

Tout le vin qu'il a bu.

POINTU.

De porter le quart de mes chagrins. J'ai perdu...

FRANVILLE, à part.

La raison.

POINTU.

J'ai perdu la gaieté... et je succombe sous le poids de...

FRANVILLE, à part.

Sous le poids de l'ivrognerie.

POINTU.

Sous le poids de ma douleur.

FRANVILLE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

POINTU.

Monsieur, j'ai des chagrins domestiques. J'ai une servante qui me vole.

FRANVILLE.

Il faut la mettre à la porte.

POINTU.

Ce n'est rien que cela, Monsieur; j'ai une femme qui est mon tourment: quand elle était jeune, elle me faisait.... (*hoquet*) elle me faisait enrager; mais j'en venais à bout parce que j'étais jeune aussi; à présent qu'elle est vieille, elle ne peut plus.... (*ho-*

quet) elle ne ne peut plus me souffrir, elle me reproche tout. Je n'ai qu'une consolation, c'est de boire un petit coup de tems en tems, avec modération; cependant il n'y paraît jamais. Eh bien! Monsieur, je ne sais pas comment diable elle fait son compte. Je ne peux pas avaler un verre de vin qu'elle ne s'en aperçoive aussitôt.

FRANVILLE.

Elle est donc bien maligne?

POINTU.

Oh! c'est un démon... Tenez, Monsieur, par exemple, aujourd'hui, on ne se douterait pas que j'ai bu. Eh bien! croiriez-vous, je n'ose pas rentrer à la maison? Sitôt qu'elle va me sentir seulement, elle va me faire un sabbat d'enragé, et cependant je n'ai pas l'haleine chargée du tout... tenez, voyez plutôt. (*Il lui fait un hoquet sur le nez.*)

FRANVILLE.

Pouah! retirez-vous donc, Monsieur.

POINTU.

Non, c'est pour vous faire sentir...

FRANVILLE.

Oh! parbleu! je le sens de reste.

POINTU.

Ce n'est rien que tout cela, Monsieur; ça

n'attaque que le tempérament ça..... mais ce que je vas vous dire attaque l'honneur.

FRANVILLE.

Ceci devient sérieux; Monsieur, il y a de l'indiscrétion à compter ainsi des affaires de cette conséquence à des gens qu'on ne connaît pas, et je vous prie de me dispenser de vous écouter.

POINTU.

Pardonnez-moi, Monsieur, la chose peut vous regarder, et je vous prie en grâce de m'entendre.

FRANVILLE.

Eh bien! Monsieur, parlez donc.

POINTU.

Primo d'abord, Monsieur, il vous faut savoir que je suis bourgeois de Paris, établi depuis trente ans à la butte Saint-Roch; j'ai passé tous les grades de ma profession, et maintenant je suis syndic de ma communauté; voilà qui met une famille dans une belle passe. Eh bien! Monsieur, j'ai un fils qui est un mauvais sujet, un vaurien, Monsieur.

FRANVILLE.

Voilà qui est fâcheux.

POINTU.

Croiriez-vous, Monsieur, que ce misé-

rable-là, qui est en état d'aller à tout, n'a jamais voulu apprendre de métier? Il s'est mis dans la tête d'étudier pour jouer la parade; il va par les rues avec un habit tout galonné, et il se fait appeller le Beau Léandre, plutôt que de se nommer comme son père Eustache Pointu. Ça ne crie-t-il pas vengeance?

FRANVILLE.

Il a tort. Comment! Monsieur, vous êtes le père d'un jeune homme qui porte un habit...

POINTU.

Oui, mon cher Monsieur, je suis son propre père.

FRANVILLE.

Effectivement, je vous regardais, et je vous trouvais un air de ressemblance.

POINTU.

C'est bien naturel... Tenez, mon cher ami, dans tout ça, je vous regarde comme mon sauveur. J'ai dans la tête un projet pour punir ce coquin-là, pour me venger de sa mère, et pour me contenter, moi, sans qu'on ait rien à me reprocher.

FRANVILLE.

Eh! comment cela?

POINTU.

Mon ami, mon fils veut se déshonorer, je

lequel est le plus fou des deux. Si le fils savait la proposition que le père m'a faite, cela lui fournirait la réplique... Si mon associé pouvait venir! Mais, quelle est cette Dame?

SCÈNE IX.

Mme POINTU, bègue, FRANVILLE.

FRANVILLE.

Madame, puis-je vous être bon à quelque chose?

Mme POINTU, en colère.

Né... né... né... n'êtes-vous pas mon... monsieur Fr... Fr... Fr... Franville?

FRANVILLE.

Franville, Madame, pour vous obéir.

Mme POINTU.

Fr... Fr... Franville, oui, ju... ju... justement j'en... j'en... j'embrasse vos geneux.

FRANVILLE.

Eh! Madame, que faites-vous?

Mme POINTU.

Je me fi... fie à vos bontés.

FRANVILLE.

Que voulez-vous, Madame?

Mme POINTU.

Je veux vous faire pi... pf... pf... pitié.

FRANVILLE.

Mais, lever-vous, Madame, et parlez.

Mme POINTU.

Non, il faut que je me soulage en pleurant à vos pieds. Ah, ah, ah, ah!

(Elle pleure.)

FRANVILLE.

Ah! voilà un autre genre de folie.

Mme POINTU.

Ah! Monsieur, je suis pleine de cà... ca... calamités et de cha... chagrins.

FRANVILLE.

Eh! que puis-je faire pour vous?

Mme POINTU, se relevant.

Ah! Monsieur, vous avez des pou... pouvoirs suffisans pour essuyer mes... mes larmes.

FRANVILLE.

Eh! comment, Madame?

Mme POINTU.

En fesant ca... cas de mes prières; il faut me rendre le congé de mon fils.

FRANVILLE.

De votre fils ?

Mme POINTU.

Oui, vous êtes son cà... cà... capitaine.

FRANVILLE.

Moi, Madame ?

Mme POINTU.

Oui, Monsieur, vous f... f... faites semblant de ne pas m'entendre, mais je sais tout. Voilà la lettre que vous venez de lui écrire.

FRANVILLE prend la lettre, et lit haut.

« Monsieur, je ne puis terminer avec vous » sans vous connaître: ainsi faites-moi l'amitié » de passer chez moi demain, et si vous » pouvez me convenir, je vous ferai votre » engagement. » Mais c'est la lettre que j'ai donnée à ce valet allemand, à ce sourd.

Mme POINTU.

Oui, Monsieur, c'est pour mon fils.

FRANVILLE.

Ah! je soupçonne quelque chose. Votre fils, n'est-ce pas un jeune homme qui porte un habit couleur de rose, galonné en argent?

Mme POINTU.

Justement, Monsieur, un gen... gen... gentil garçon, qui me ressemble un peu.

FRANVILLE.

C'est cela. Et n'avez-vous pas un mari qui...?

Mme POINTU.

Ah! Monsieur, mon mari est un co... co... coquin, qui boit toute la journée, et qui tous les soirs fait ca.. ca... carillon dans la maison.

FRANVILLE.

Ah! parbleu! nous y voilà. Vous êtes donc madame Pointu?

Mme POINTU.

Hélas! oui, Monsieur, depuis que monsieur Pointu m'a fait prendre ce vilain nom-là.

FRANVILLE.

Écoutez, Madame; êtes-vous curieuse de voir tout à l'heure M. Pointu le père, et M. Pointu le fils?

Mme POINTU.

Ah! Monsieur, je leur arracherais les yeux.

FRANVILLE.

Eh bien! Madame, donnez-vous la peine d'entrer dans ce cabinet, vous ne tarderez pas à les voir.

Mme POINTU.

De... de tout mon cœur. Mais êtes-vous sûr qu'ils ne tarderont pas ? Il y a quelqu'un de mes parens qui m'attend à la porte en ca... ca... carrosse.

FRANVILLE.

Vous allez les voir à l'instant, entrez seulement.

SCÈNE X.

FRANVILLE, seul sur le théâtre. On entend plusieurs voix dans le cabinet.

COMMENT ! ca... ca... canailles, vous voilà donc !... Allons, madame Pointu, de la douceur, qu'est-ce que vous venez faire ici ?... Comment ! ma mère, vous venez t'ici toute seule.

FRANVILLE.

Je crois que l'entrevue va devenir piquante, il n'y manque plus que le valet allemand.

Mme POINTU, en dedans.

Ah ! Monsieur le vaurien, je te ferai engager à Saint-Lazare, et toi, vilain ivrogne... Parbleu ! ma femme, il faut que vous ayez bien peu de raison ! à peine si j'ai mouillé mes lèvres d'aujourd'hui... Mais, mon père, après tout... Taisez-vous, vous êtes un drôle...

Mais, ma mère... Ah! co... co... coquin, tu me perds le respect? Attends, attends. (*Elle frappe avec sa béquille.*) Aïe, aïe, aïe.... Allons, ma femme, ça passe raillerie.... Tiens, tiens, tu en auras... Aïe, aïe!

FRANVILLE, riant.

Ah, ah, ah, ah, ah! Parbleu! voilà une excellente matinée pour moi. Si ce pauvre M. de la Rime étoit ici, il me ferait de cela une comédie tout entière. Ah, ah, ah!

SCÈNE XI.

FRANVILLE, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Monsieur, je vous baise les mains.

FRANVILLE.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

L'ABBÉ, d'un ton précieux.

Monsieur, je suis venu avec une de mes parentes qui avait à vous parler pour affaire, et je l'attends à la porte depuis assez longtems.

FRANVILLE.

Ah! vous demandez madame Pointu, sans doute?

L'ABBÉ.

Oui, Monsieur; elle m'a dit que vous

aviez engagé son fils, et je viens joindre mes prières aux siennes, pour obtenir de vous son congé.

FRANVILLE.

Monsieur, madame Pointu s'est trompée, je ne suis point militaire, je suis directeur de comédie, et monsieur son fils n'est point engagé.

L'ABBÉ.

Ah! Monsieur est directeur de comédie?

FRANVILLE.

Oui, Monsieur.

L'ABBÉ.

C'est une belle chose que la comédie, et pour laquelle il faut bien des talens. Par exemple, Monsieur, c'est un de mes goûts dominans.

FRANVILLE.

Comment! Monsieur, vous aimez la comédie?

L'ABBÉ.

Oui, Monsieur, je l'idolâtre, et depuis très-long-tems j'en ai fait une étude particulière.

FRANVILLE.

Dans quel genre, Monsieur? est-ce pour la jouer vous-même, ou pour composer des pièces?

L'ABBÉ.

Monsieur, j'aurais beaucoup aimé à la jouer moi-même, mais j'ai les passions si fortes et la poitrine si délicate, qu'elle n'aurait jamais pu suffire à la vivacité de mes expressions. J'aurais pu de même m'adonner à la composition, mais malheureusement je viens trop tard. Je trouve dans Molière et dans Corneille à peu près ce que je pense tous les jours, et je ne peux pas écrire. Nos esprits étant formés sur le même modèle, je ressemblerais nécessairement.

FRANVILLE.

Voilà qui est fâcheux, le public y perd beaucoup.

L'ABBÉ.

Sans doute. Mais pour le dédommager, et pour avoir en même tems le mérite de la nouveauté, j'ai donné dans un genre sur lequel personne n'a encore travaillé.

FRANVILLE.

Lequel donc, Monsieur?

L'ABBÉ.

C'est celui des spectacles à la muette; c'est pour pouvoir exprimer toutes les passions sans paroles. Oui, Monsieur, après de longues recherches sur le jeu des meilleurs

acteurs de la capitale et des provinces, je viens de composer un traité complet sur la pantomime, et je vais le proposer par souscription à tous les directeurs.

FRANVILLE.

Cela doit faire un ouvrage fort curieux.

L'ABBÉ.

Je vous en réponds; si vous voulez, je vous en réserverai quelques exemplaires.

FRANVILLE.

Vous me ferez le plus grand plaisir; et si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais de m'en donner d'avance une petite idée.

L'ABBÉ.

Très-volontiers, Monsieur; nous n'aurions pas le tems d'entrer dans le détail des préceptes, mais je vais vous donner quelques exemples qui vous rendront les effets plus sensibles. Souvenez-vous qu'il n'y a pas de paroles dans ce spectacle-là, et qu'il faut y suppléer par les attitudes.

FRANVILLE.

J'y suis, Monsieur, j'y suis.

L'ABBÉ.

Figurez-vous donc, Monsieur, deux armées en présence, les deux chefs en tête

de leurs troupes, et exprimez-moi le premier mouvement d'indignation qui se passe entre eux. C'est le défi d'Achille, Monsieur; voyez-le. « Portez votre jambe en arrière; » mettez vivement vos deux poings dans la » poche gauche, et tournez la tête à droite » avec un œil farouche. Le voici. (*Il fait le » geste.*) » Ils se battent, Monsieur; l'un des deux chefs est désarmé par l'autre; exprimez-moi son désespoir? « Frappez un grand » coup de poing de la main droite sur le » cœur, couvrez-vous le front de la main gauche, renversez la tête en arrière, les yeux fermés, et resserrez les épaules en avant. Le » voilà. (*Il fait le geste.*) » A ce mouvement-là, Monsieur, son casque est tombé, sa tête se découvre, et son vainqueur le reconnaît. C'est sa maîtresse, c'est son père, son fils, tout ce que l'on voudra. Jugez du grand étonnement. Le voici, Monsieur. « Renversez-vous, et ployez sur la partie gauche, » tendez les deux mains en avant, et restez » la bouche ouverte. (*Il fait le geste.*) »

Eh quoi! c'est vous!

L'autre qui le reconnaît alors lui pardonne sa victoire, et exprime l'amour, la tendresse qui étouffe la rancune; et le voici. « Portez » les deux mains sur votre cœur; haussez » les épaules, balancez vivement la tête, » élancez-vous en l'air en détachant les » mains, et restez sur la pointe du pied. »

Ah ! trop cher ennemi, je vous pardonne tout.

Alors les deux armées se mettent à danser pour célébrer la fête. Voilà le ballet. Les deux chefs s'embrassent, et cette pantomime-là, par exemple, tout le monde la sait.

FRANVILLE.

C'est superbe, Monsieur; je sens toute l'utilité d'un travail aussi précieux..... Mais pardon, cela vous fatigue trop, et....

L'ABBÉ.

Non, au contraire... Tenez, un exemple dans le grand tragique...

« Sous mes pas chancelans je sens trembler la terre !
» J'entends partir la foudre et gronder le tonnerre !
» Un serpent venimeux me déchire le cœur !
» Dieux ! quels affreux tourmens, je succombe...je meurs. » (*)

Et en voici d'un genre plus tranquille.... Si vous aviez à jouer la tragédie de Mithridate en pantomime, comment vous y prendriez-vous ?

FRANVILLE.

Mais je serais fort embarrassé ; et vous ?

(*) En disant ces vers, l'acteur roule des yeux égarés, marche à grands pas précipités, ou s'arrête tout à coup, se tord les bras, et termine tous ces mouvemens convulsifs par se jeter dans un fauteuil.

L'ABBÉ.

Moi, Monsieur, point du tout.... Tenez, écoutez le commencement; c'est Xipharès qui parle à son confident, lorsqu'il croit Mithridate mort; il lui dit : (*)

Ainsi ce roi (1) qui seul (2) et pendant quarante ans (3)
Lassa tout ce que Rome eut de chefs importans,
Et qui, dans l'Orient (4) balançant la fortune,
Vengeait de tous les rois (5) la querelle commune,
Meurt et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils (6) infortunés qui ne s'accordent pas (7).

Croyez-vous que ce petit traité-là aura quelques succès?

FRANVILLE.

Comment, Monsieur! je vous garantis que cet ouvrage vous fera le plus grand

(*) En déclamant ce morceau, l'acteur fait des gestes ridicules, mais cependant analogues aux vers qu'il débite, et il les explique à mesure au Directeur qui ne les comprend pas.

(1) Il tourne la main sur sa tête pour indiquer la couronne.

(2) Il montre son pouce.

(3) Il présente quatre fois ses dix doigts ouverts.

(4) Il fait avec ses deux mains l'usage de la bascule.

(5) Il tourne plusieurs fois ses deux mains sur sa tête pour indiquer (dit il) les couronnes au pluriel.

(6 et 7) Il montre les deux premiers doigts de chaque main, et les croise comme quand on excite les chats ou les chiens à se battre.

honneur : quant à moi, j'en retiens plusieurs exemplaires, et j'en veux fournir à chaque comédien que j'engagerai ; mais il est tard, faites-moi l'amitié de diner avec moi, nous parlerons plus amplement de votre ouvrage.

L'ABBÉ.

Vous êtes bien honnête, Monsieur; mais ma tante...

FRANVILLE

Ah! madame votre tante, je n'y pensais plus, c'est le plaisir que j'ai à vous entendre qui me la fait oublier ; donnez-vous la peine d'entrer dans ce cabinet, vous allez y trouver compagnie. Je vais vous y rejoindre.

L'ABBÉ.

Ma tante y est donc, Monsieur ?

FRANVILLE.

Oui, Monsieur, et d'autres personnes de votre connaissance.

(L'abbé entre.)

SCÈNE XII.

FRANVILLE.

Ah ! parbleu ! nous allons faire un petit dîner de famille qui, j'espère, sera réjouissant. Voyons un peu comment on le reçoit. Écoutons.

(Il va pour écouter à la porte.)

SCÈNE XIII.

FRANVILLE, UN FIACRE.

LE FIACRE, d'une voix enrouée.

Parlez donc, Monsieur; est-ce qu'on se gobarge de moi donc, de me faire rester comme une enseigne par le tems qu'il fait?

FRANVILLE.

Que demandez-vous, mon ami?

LE FIACRE.

Par la ventregué! je demande une vieille béquillarde avec un farluquet d'abbé qui m'avont planté là comme pour raverdir.

FRANVILLE.

Il faut attendre un instant, mon enfant.

LE FIACRE.

Ah! jarnonbille! attendre! et mes chevaux qui n'ont rien dans le ventre! Prenez-vous par vous-même. Faut-il pas que ces pauvres animaux mangent?

FRANVILLE.

Vous avez raison, mon ami; je vais vous faire parler à M. l'Abbé.

LE FIACRE.

Ah! morgué! parler, je n'ons pas besoin

de parlementage : c'est de l'argent qu'il me faut.

(Franville entre dans le cabinet.)

LE FIACRE, sur le devant du théâtre.

Oui, cherche ; va, tu les trouveras... Ah! M. le Directeur, vous voulez essayer les gens.

FRANVILLE, sortant du cabinet.

Ah ! morbleu ! il n'y a plus personne, ils sont sortis par derrière. (*Il appelle.*) La Pierre ! holà ! La Pierre ! ce drôle-là est à courir depuis le matin.

LE FIACRE.

Eh ben ! Monsieur, où est-ce qu'est donc ç't Abbé ?

FRANVILLE.

Ma foi, mon ami, je n'en sais rien.

LE FIACRE.

Comment, morgué ! vous ne savez pas ? et ç'te vieille sans dents, est-ce qu'alle est fondue aussi ?

FRANVILLE.

Ils étaient dans ce cabinet qui donne sur la rue ; ils s'en seront allés pendant que vous êtes entré.

LE FIACRE.

Ah ! sentregué ! je ne donnons pas dans

ce godan-là, vous les avez cachés quelque part ; mais, sarpejeu ! je serons payé, ou j'allons faire un beau sabbat !

FRANVILLE.

Que veut dire ce drôle-là ? Je les ai fait cacher ! allons, va attendre ton monde à la porte, et ne fais pas l'insolent.

LE FIACRE.

Allons donc, not' bourgeois ; ne faites donc pas comme ça le gausseur ; mettez la main à la poche, croyez-moi, c'est vot' plus court.

FRANVILLE.

Allons, sors d'ici tout à l'heure.

LE FIACRE.

Qu'appelez-vous, sors d'ici ! je ne démarre pas que je n'ayons de l'argent, déjà *primo*.

FRANVILLE.

Et moi, je te conseille de t'en aller au plus vite, sinon je vais te faire étriller.

LE FIACRE.

Oui, M. le Directeur ! vous prenez le mors aux dents ; ah ! ben ! ben ! je vas vous faire cabrer, moi.

FRANVILLE appelle.

La Pierre ! ho ! La Pierre !

LE FIACRE.

Ah! palsangué! je me ris de La Pierre et de la butte comme de Colin-Tampon; mais, morgué! j'allons voir si vous vous rirez du Commissaire, vous, monsieur le débaucheur; j'allons voir ça.

FRANVILLE, le poussant.

Oui, oui, sors d'ici, toujours.

LE FIACRE.

Ah! ventrebleu! ne nous poussez pas; car je sommes rétif, je vous en avertis, et je pourrions vous lâcher une ruade en manière de salut.

FRANVILLE appelant toujours.

La Pierre! viendras-tu donc, maraud!

LE FIACRE.

Eh donc! eh donc! not' bourgeois. (*Il fait comme quand on veut retenir des chevaux.*) Dia! dia! bride en main. Le Commissaire demeure ici devant. J'allons savoir la définition de ça.

(Il s'en va.)

SCÈNE XIV.

FRANVILLE.

Au diable soit le maudit homme! et ce coquin de La Pierre, tenez, qui me laisse seul ici depuis ce matin, pour me faire une commission. Mais je n'en reviens pas, qu'ils soient partis tous comme cela sans me rien dire! Ils se sont trouvés quatre, ils auront voulu profiter du fiacre pour s'en aller ensemble, ils sont peut-être en bas dans son carrosse; je m'en vas voir.

(Comme il va pour sortir, il est arrêté par le Commissaire qui entre.)

SCÈNE XV.

FRANVILLE, UN COMMISSAIRE en robe.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur, qu'est-ce que c'est donc? l'on me fait des plaintes contre vous.

FRANVILLE.

Contre moi, Monsieur! à quel sujet, s'il vous plaît?

LE COMMISSAIRE.

A quel sujet! mais à plusieurs sujets, Monsieur, l'accusation est grave.

FRANVILLE.

Quoi! Monsieur, vous écoutez un coquin de fiacre!

LE COMMISSAIRE.

Non, non, Monsieur; je n'écoute point un coquin de fiacre, il s'est bien venu plaindre à moi; mais ce n'est pas là-dessus que je vous interpelle de répondre, Monsieur. Il s'agit d'une affaire de la plus grande importance.

FRANVILLE.

Mais, Monsieur, je ne crois pas...

LE COMMISSAIRE.

Silence, Monsieur, laissez-moi parler! vous ne croyez pas.... Vous débauchez des jeunes gens, et j'ai reçu des plaintes contre vous de tout une famille.

FRANVILLE.

De tout une famille?

LE COMMISSAIRE.

Oui, Monsieur, de toute une famille. C'est au sujet du nommé Eustache Pointu; vous remettez-vous cela, Monsieur?

FRANVILLE.

Eh ! Monsieur, l'on vous a trompé. Monsieur Eustache Pointu, le fils, est un nigaud qui n'est bon à rien. Son père est un ivrogne, sa mère une ridicule, et M. l'Abbé, leur digne cousin, est un fou fieffé.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, Monsieur, ne dites pas de mal de cette famille-là, je vous prie.

FRANVILLE.

Est-ce que vous y prenez intérêt, Monsieur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, Monsieur, beaucoup, excessivement, Monsieur.

FRANVILLE.

Mais, M. le Commissaire, ne seriez-vous pas un peu parent ? je vous trouve un certain air de ressemblance.

LE COMMISSAIRE.

Trouvez-vous cela, Monsieur ?

FRANVILLE.

Ma foi, Monsieur, l'on ne peut davantage..... Je ne sais si je vois trouble aujourd'hui, ou si j'ai l'œil ensorcelé ; mais tous ceux que j'ai vus ce matin m'ont paru se ressembler.... Il n'y a pas jusqu'à ce maudit fiacre, à qui j'ai trouvé un air de...

provision d'habits dans une voiture, m'établir à votre porte. Je me suis présenté, et vous m'avez facilité vous-même mes travestissemens en me logeant dans ce cabinet qui s'ouvre sur la rue ; je suis revenu alternativement sous différentes formes ; c'est maintenant à vous de juger sous laquelle je pourrai vous convenir.

FRANVILLE.

Monsieur, je suis charmé de vous connaître ; allons d'abord nous mettre à table, nous terminerons notre affaire ensuite, et j'espère que nous aurons sujet d'être contens tous deux.

LE JEUNE HOMME.

Monsieur, si le talent chez moi ne répond pas à la bonne volonté, souvenez-vous toujours du proverbe : *On fait ce qu'on peut, non pas ce qu'on veut.*

FIN DE ON FAIT CE QU'ON PEUT.

L'INNOCENCE SAUVÉE,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

NOTICE
SUR CARMONTELLE (*).

Né à Paris le 25 août 1717, il y est mort le 26 décembre 1806. Il avait été lecteur du duc d'Orléans, et l'ordonnateur des fêtes que donnait ce prince. En une matinée, il composait une pièce de théâtre d'un ou de deux actes, d'après le nom ou le caractère des personnes qui devaient y jouer un rôle. Ses *Proverbes dramatiques* lui ont assigné une place dans la littérature. « Le fonds de ces » petites pièces, a dit M. Auger, est en gé- » néral très-léger...Il n'y faut point chercher » un nœud bien formé, ni en conséquence un » dénoûment d'effet. Ce n'est point une com- » binaison dramatique que Carmontelle étale » sous nos yeux; c'est un coin de la société » qu'il nous fait remarquer, c'est une aven- » ture, une conversation de salon, de boudoir, » de boutique, de spectacle, de promenade,

(*) Par M. Beuchot. Extrait de la Biographie universelle.

» et de tout autre lieu public, à laquelle il » vous fait assister. Ce qu'il a vu et entendu, » il le répète avec la fidélité d'un miroir et » d'un écho. » Aussi, tout en admirant son dialogue, lui a-t-on trouvé le défaut d'être commun, à force d'être naturel. Ces petites comédies sont cependant le plus joli répertoire pour les théâtres de société. La fécondité de Carmontelle n'est pas moins étonnante que sa facilité. Outre les ouvrages qu'il a fait imprimer, on assure que ses manuscrits pouvaient composer plus de cent volumes. Dans les derniers tems de sa vie, l'auteur avait été réduit à les déposer au Mont-de-Piété, en nantissement d'une petite somme dont il avait besoin, et c'est peut-être la première fois que la finance a avancé de l'argent sur de l'esprit. (*) La réputation de probité qu'avait Carmontelle fit sans doute dans cette occasion plus encore que sa réputation littéraire. Ses *Proverbes dramatiques* sont une mine où beaucoup d'auteurs de nos jours ont puisé sans façon.

(*) Les manuscrits de Carmontelle ont été retirés du Mont-de-Piété, et la propriété en a été acquise par MM. Chéron, Picard, Campenon, Auger et Étienne, qui en ont extrait les meilleurs Proverbes, et les ont fait publier par le libraire Lenormant en 1811.

Aussi, quoiqu'il n'eût rien composé pour les théâtres du Vaudeville et de Louvois (aujourd'hui l'Odéon) avait-il ses entrées à ces deux spectacles, *à titre d'auteur*. Au talent d'écrire, Carmontelle joignait le talent de peindre. Il a fait les portraits de presque tous les personnages célèbres du 18e siècle, et c'est d'après lui qu'ont été gravés, entre autres, les portraits qu'on voit à la tête des correspondances de madame Dudeffant et de Grimm. Il s'amusait aussi quelquefois à faire des *Transparens*. Il appelait ainsi des tableaux sur papier très-fin, lesquels, exposés à la lumière du jour devant un seul carreau de ses croisées, se déroulaient pendant une heure et plus aux yeux des spectateurs, et leur présentaient une suite de scènes. Les *Transparens* avaient depuis 100 jusqu'à 160 pieds de longueur. Le plus grand plaisir de Carmontelle était de mettre les proverbes en *Transparens*, et les *Transparens* en proverbes.

On a de cet auteur : 1° *Proverbes dramatiques*, 1768 ;

Les Almanachs des spectacles de 1774, 1775 et 1776, et le catalogue de la Vallière, 2e partie, n° 18285, donnant la nomenclature de ses Proverbes, qui sont au nombre de 82, et ont été réimprimés en 1785, puis encore dans

le recueil général des *Proverbes dramatiques*, Londres 1785. Carmontelle publia les tomes 7 et 8 de ses Proverbes, et depuis sa mort on a fait imprimer ses *Nouveaux proverbes dramatiques*, 2 volumes, 1811, contenant 24 pièces.

2° *Théâtre de Clinerzow*, traduit en français par le baron de Blenting, 1771, 4 volumes, composés par Carmontelle.

3° *Théâtre de campagne*, 1775, 4 volumes. Ce recueil et le précédent contiennent de jolies comédies que quelques développemens pouvaient rendre dignes de la scène française;

4° *Triomphe de l'amour sur les mœurs de Sicile, ou Lettres du marquis de Murein au commandeur de Saint-Brice*, 1777, 2 parties, roman;

5° *Le duc d'Arnay*, autre roman;

6° *L'abbé de plâtre*, comédie en un acte, en prose, jouée avec succès aux Italiens, le 26 octobre 1779; c'est la seule pièce que l'auteur ait livrée sur un théâtre public;

7° *Conversations des gens du monde dans tous les tems de l'année*, 1786. Cet ouvrage devait former 4 volumes, et paraître en 24 livraisons. Nous ne connaissons que les deux premières qui sont intitulées : *Les visites du jour de l'an* et *la Prémotion*. Carmontelle y donne une copie fidèle des conversations des gens du

monde ; il a renfermé en un petit nombre de pages tout ce qu'ont dit en un jour cinq ou six personnes des plus aimables, et au bout du livre il se trouve qu'on n'a rien lu, quoique les interlocuteurs n'aient cessé de parler. Carmontelle avait dit ou composé un *Traité de Perspective* ; nous ne croyons pas qu'il ait été imprimé.

PERSONNAGES.

DORVAL PÈRE.
DORVAL FILS.
PRÉMESNIL, ami de Dorval fils.
ROSE, ouvrière en modes.
DUBOIS, valet de Dorval fils.

La scène se passe dans un petit appartement que Dorval fils occupe en ville, à l'insu de son père.

L'INNOCENCE SAUVÉE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, seul.

Six heures vont sonner, et mon maître ne tardera pas... Ma foi, tout ceci est bien propre, il sera content... Cette chaise longue est trop avancée. (*Il la recule.*) A merveille... Je suis unique pour l'arrangement des meubles d'une maison, et le dérangement d'un enfant de famille... Il est tems d'allumer les bougies... (*Il les allume.*) Cette glace-là fait un bel effet... Quand mam'selle Rose va se voir dedans!... Peste! le joli bijou! mais ça fait la sucrée, la bégueule.. Oh! parbleu! nous allons rire, lorsqu'au lieu de la prétendue dame qui l'a fait demander pour monter ses bonnets, elle va trouver un égrillard comme mon maître, sans compter M. de Prémesnil, son ami, et moi qui les vaux tous deux, pour le moins... On frappe... C'est l'un ou l'autre.

(Il va ouvrir, et recule de frayeur et de surprise jusqu'à l'autre bout de l'appartement.)

SCÈNE II.

DORVAL PÈRE, DUBOIS.

DUBOIS.

Le père de mon maître!... Vous, Monsieur! (*A part.*) Que devenir?

DORVAL.

Moi-même! tu ne m'attendais pas ici?...

DUBOIS.

Non, Monsieur, et si vous vouliez me donner le tems de me recueillir...

(Il veut s'en aller, Dorval l'arrête.)

DORVAL.

Reste, ou je te fais expirer sous le bâton.

DUBOIS.

Je reste, Monsieur.

DORVAL.

Voilà donc cet appartement où mon fils vient, depuis trois mois, passer ses jours et ses nuits!

DUBOIS.

Oui, Monsieur; il a, comme vous savez, beaucoup de goût pour l'histoire naturelle; et afin de s'y livrer plus tranquillement, il a pris le parti d'avoir un petit logement en ville.

DORVAL, levant sa canne.

Sais-tu que les fourbes et les railleurs passent fort mal leur tems avec moi !

DUBOIS.

Monsieur, je commence à m'en douter.

DORVAL.

Je sais tout : je suis instruit de la conduite scandaleuse dans laquelle tu entretiens mon fils.

DUBOIS.

Ah ! Monsieur ! scandaleuse, fi donc !...

DORVAL.

C'est toi, scélérat, c'est toi qui as perdu ce fils dont je fesais mon unique félicité ; ce fils dans lequel je me plaisois à contempler les traits d'une mère que j'adorais ; ce fils, dont la vertu devait être la consolation de ma vieillesse ! c'est toi qui l'as corrompu, séduit, entraîné dans l'abîme, et tu n'as plus qu'un choix à faire.

DUBOIS.

C'est, Monsieur ?...

DORVAL.

Ou d'obéir ponctuellement à tout ce que je vais t'ordonner, ou de passer le reste de tes jours à Bicêtre.

DUBOIS.

Monsieur, je n'ai jamais eu de goût pour Bicêtre, et j'obéirai.

DORVAL.

Mon fils va se rendre ici; j'en suis informé : je veux y rester en secret, y entendre sa conversation, être témoin de tout ce qui s'y passera.

DUBOIS.

Mais, Monsieur!... (*A part.*) Ah! pauvre Dubois!

DORVAL.

Point de réplique. Voici un cabinet vitré dans lequel je vais me renfermer... Je t'examinerai... S'il t'échappe un mot, un geste, un coup d'œil, tu sais le sort qui t'attend, et tu le subiras. Je veux bien encore t'avertir que ton signalement est donné; que des espions me suivent, et que s'il te prend envie de te sauver, tu seras arrêté sur-le-champ.

DUBOIS.

Il n'y a donc pas moyen de s'en tirer?

DORVAL.

Tu peux en juger... J'entends du bruit, c'est mon fils sans doute; va ouvrir, et songe à la parole que je t'ai donnée.

(Dorval fils frappe plusieurs coups : son père se cache dans le cabinet; Dubois va ouvrir la porte.)

SCÈNE III.

DORVAL FILS, PRÉMESNIL, DUBOIS.

DORVAL fils.

Si tu voulais bien ne pas nous laisser à la porte si long-tems !

DUBOIS.

Monsieur... c'est que j'étais en affaire...

DORVAL fils.

Avec qui ?

DUBOIS.

Avec moi-même.

PRÉMESNIL.

Cela doit être intéressant... et Rose, viendra-t-elle ?

DUBOIS.

Elle devrait être ici.

(Prémesnil arrange ses cheveux devant la glace, en fredonnant un air.)

DORVAL fils, à Dubois.

Tu m'as dit qu'elle est charmante, et je meurs d'envie de la voir.

DUBOIS.

Et moi, Monsieur, je voudrais qu'elle ne vînt pas; car ma conscience me reproche d'avoir fait ce que j'ai fait.

PRÉMESNIL, à Dorval fils.

La conscience de mons Dubois! Comment le trouves-tu?

DORVAL fils, à Dubois.

Et qu'as-tu fait que ta conscience te reproche?

DUBOIS.

J'ai fait, Monsieur, que cette petite fille refusait de venir, et qu'il a fallu engager ma parole d'honneur que c'était pour une dame qui voulait lui donner sa pratique.

DORVAL fils.

Ta parole d'honneur! ta conscience! cette maladie-là te prend bien subitement... Allons, allons, tu me fais pitié, mon pauvre garçon... Mais, dis-moi, as-tu été chez cet usurier de ta connaissance pour les cinquante louis dont j'ai besoin?

DUBOIS.

Je vous parlerai de ça une autre fois.

DORVAL fils.

Tu te moques de moi; Prémesnil n'est pas de trop.

DUBOIS.

Monsieur...

DORVAL fils.

Monsieur, Monsieur... Eh bien! que veux-tu dire avec tes coups d'œil?...

DUBOIS.

Des coups d'œil, Monsieur! je n'ai point donné de coups d'œil...

PRÉMESNIL.

Mais je crois que mons Dubois devient fou.

DUBOIS, fort haut.

Encore une fois, Monsieur, ne parlez pas de coups d'œil, parce que je ne vous en donne point.

DORVAL fils, le secouant par le bras.

Dors-tu, maraud? As-tu bu? Parle, réponds.

DUBOIS.

Monsieur, je ne dors point; je n'ai point bu, mais je ne vous donne pas de coups d'œil, et c'est fort mal à vous de dire que je vous en donne.

(Prémesnil rit beaucoup pendant cette dispute.)

DORVAL fils.

Je ne le reconnais plus.

PRÉMESNIL.

On frappe... C'est Rose...

DORVAL fils, à Dubois.

Vite, vite, va ouvrir. (*A Prémesnil.*) Si elle veut jouer la vertu?

PRÉMESNIL.

Beau! beau! tu me fais rire avec ta vertu.

DORVAL fils, à Dubois.

Eh bien ! ouvriras-tu ?

DUBOIS, allant ouvrir, mais lentement.

Tout à l'heure, Monsieur... Des coups d'œil ! ça n'est pas vrai.

DORVAL fils, à Dubois.

Eh ! bourreau, va donc...

SCÈNE IV.

DORVAL fils, PRÉMESNIL, ROSE, DUBOIS.

ROSE, à la porte.

Je suis venue justement à l'heure, M. Dubois... Où est cette dame.

DUBOIS.

Entrez, Mam'selle.

ROSE.

Je ne la vois pas.

DORVAL fils, allant au-devant d'elle.

Elle sera ici dans le moment... Venez vous asseoir.

ROSE.

Je vous remercie, Monsieur, et puisque cette dame est sortie, je reviendrai une autre fois.

PRÉMESNIL.

Non, mon enfant, vous resterez.. Elle est jolie...

DORVAL fils.

Très-jolie.

(Dubois reste dans le fond, et ne perd pas de vue la porte du cabinet.)

ROSE, à Doryal fils, qui veut lui prendre la main.

Finissez, Monsieur, et laissez-moi sortir.

PRÉMESNIL, la retenant par l'autre main.

Non pas, s'il vous plaît.

ROSE, effrayée, à Dubois.

Ah! M. Dubois, vous m'avez trompée, et cela est indigne à vous.

PRÉMESNIL.

Il ne vous a point trompée, ma petite : nous sommes jeunes, généreux, et vous serez enchantée d'avoir fait notre connaissance.

DORVAL fils.

Pour vous mettre à votre aise, vous souperez ici, nous vous remenerons ensuite chez vous, et vous serez contente du présent qui vous est destiné.

ROSE.

Un souper, un présent, Monsieur! apprenez que je n'en accepterai ni de vous, ni de personne : je suis pauvre, mais honnête; et je mourrai plutôt que de changer. Ma vertu

est le seul héritage que ma mère m'a laissé, je le conserverai jusqu'au tombeau.

PRÉMESNIL,

Comment diable! de l'héroïsme!

DORVAL fils.

Tout pur, en vérité...

ROSE.

Je n'entends rien à vos grands mots; mais sachez que je tenterai tout pour m'arracher de vos mains... Oui, je veux sortir.

PRÉMESNIL.

Oh! parbleu! vous ne sortirez pas.

ROSE, pleurant.

Ah! Messieurs, ayez pitié d'une malheureuse fille qui ne vous a rien fait... Respectez ma faiblesse...

DORVAL fils, la pressant plus vivement.

Si vous étiez moins jolie, vos larmes m'attendriraient.

ROSE, se jetant aux genoux de Dorval fils.

De grâce, ne me perdez pas... Eh! Monsieur, je vous en conjure...

PRÉMESNIL, à Dorval fils.

Ne fais pas l'enfant.

DORVAL fils.

Non, non... Allons, il faut que je vous embrasse.

ROSE.

Oh! Ciel!... au secours! au secours!

DORVAL fils.

Vous criez en vain...

(Dorval père sort du cabinet dans le moment.)

SCÈNE V.

DORVAL PÈRE, DORVAL FILS, PRÉMESNIL, ROSE, DUBOIS.

DORVAL, à son fils.

Arrête, malheureux...

DORVAL fils.

Mon père!...

PRÉMESNIL.

Son père!...

(Il s'enfuit.)

ROSE, se jetant dans les bras de Dorval père.

Ah! Monsieur, rendez-moi la vie et l'honneur...

DORVAL.

Soyez tranquille, mon enfant... Et vous! (*à son fils*) considérez la victime que vous vouliez immoler. Fils indigne! jetez, si vous l'osez, jetez les yeux sur cette vertueuse fille que vous prétendiez rendre complice de votre libertinage!

ROSE, à Dorval père.

Ah! Monsieur, ne lui en dites pas davantage; il se repent, sans doute, de ce qu'il a fait, et je suis contente.

DORVAL.

Je ne le suis pas, mon enfant, l'offense qu'il a commise est affreuse, et je veux qu'il la répare. (*A son fils.*) Tombe à ses pieds.

DORVAL fils.

Moi, mon père!...

DORVAL.

Toi-même.

ROSE, à Dorval père.

Non, Monsieur, je vous en conjure.

DORVAL.

Il n'a pas rougi de vous voir aux siens; il a bravé les prières de l'innocence en larmes, et son crime ne peut s'expier qu'à vos genoux. (*A son fils.*) Tombes-y, te dis-je, ou crains ma malédiction.

DORVAL fils.

Eh bien! m'y voilà... Suis-je assez humilié!

DORVAL.

Crois-tu l'être en rendant hommage à la vertu que tu voulais déshonorer, et penses-tu que Mademoiselle puisse être flattée de la réparation que le crime est obligé de lui faire?

ROSE, à Dorval fils.

Relevez-vous, Monsieur, et soyez persuadé que j'ai tout oublié.

DORVAL fils.

Ah! Mademoiselle, vous me confondez... Mon père, je suis coupable, je l'avoue; mais pardonnez à ma jeunesse, et rendez-moi votre amitié, que je mériterai désormais par la conduite la plus sage.

DORVAL.

Je veux en avoir des preuves; mais attendez-vous à passer six mois, un an peut-être, dans la retraite que je vous ai fait préparer.

DORVAL fils.

Oh! Ciel!

ROSE.

Ah! Monsieur, si j'ai quelques pouvoirs sur vous, pardonnez tout-à-fait à monsieur votre fils... Vous l'aimez...

DORVAL.

Oui, je l'aime, et trop sans doute... Je n'ai que lui, je ne me suis occupé que de son bonheur, vous voyez comme il m'en récompense... Je souffrirai d'en être privé; mais dût-il m'en coûter les larmes les plus amères, je ne changerai rien à la résolution que j'ai prise.

DORVAL fils.

Quoi! vous pourriez...

DORVAL.

Oui, sans doute : ma tendresse n'est point aveugle, et je ne sacrifierai pas à une lâche complaisance le repos de mes jours et la leçon utile qui t'est nécessaire. Je ferai ce que dit le proverbe.... Pour vous, Mademoiselle, chérissez toujours la vertu ; elle sera votre bonheur, je ne négligerai rien pour vous prouver mon estime et pour vous rendre service.

DORVAL fils.

Mais, mon père...

DORVAL.

Mais, mon fils, il faut que jeunesse se passe et se corrige.

FIN DE L'INNOCENCE SAUVÉE.

LE LEGS,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PAR CARMONTELLE.

M. Sm

PERSONNAGES.

JULIE, } Sœurs agées de 18 à 20 ans. Julie est l'aînée.
VICTORINE, }
FANCHON, vieille servante.
Mme FONTANGE, revendeuse à la toilette.
UN FACTEUR.

La scène est dans une ville de province, chez les demoiselles Valmont. Il est environ dix heures du matin.

LE LEGS,

PROVERBE.

Le théâtre représente une sâlle basse : on y voit une table, un canapé et un petit métier de tapisserie tendu.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, seule; elle est assise, et achève de monter un bonnet.

Il faut pourtant que je sois bien complaisante : mademoiselle Victorine dort à son aise la grasse matinée, et je la passe, moi, à monter son bonnet... Ma tapisserie n'avance point pendant ce tems-là... La pauvre fille ! depuis qu'elle sait qu'un de nos oncles nous a légué cent mille écus, et que cette somme arrive sur un vaisseau, la tête lui a tourné ; elle ne songe qu'à se donner des airs; elle imagine mille manières de dépenser cet argent, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Reprenons notre ouvrage.

(Elle s'approche du métier de tapisserie et travaille.)

SCÈNE II.

JULIE, FANCHON.

FANCHON, pleurant.

MADEMOISELLE...

JULIE, travaillant sans la regarder.

Fanchon, ma sœur est-elle éveillée?

FANCHON.

Oui, Mademoiselle; je viens de lui porter son chocolat.

JULIE, levant les épaules.

Dans son lit, sans doute? (*Regardant Fanchon.*) Qu'as-tu donc à pleurer?

FANCHON.

Dame, si je pleure, c'est que j'en ai sujet; depuis vingt ans que je sers dans la maison, et sans reproches, Dieu merci, me voir donner comme ça mon congé, ça n'est guère gracieux.

JULIE.

Ton congé! et qui est-ce qui te congédie?

FANCHON.

Eh! mais, c'est mademoiselle votre sœur: à cette heure qu'elle dit qu'il lui est venu de l'autre monde de quoi faire la grosse dame,

elle ne veut plus de mon service ; il lui faut une femme de chambre.

JULIE.

Ma sœur est une folle ; elle prendra, si elle le veut, une femme de chambre ; mais je te retiens, moi, entends-tu ? tu seras à mon service.

FANCHON.

Bon ! je ne servirai plus que vous, toute seule ?

JULIE.

Non, Fanchon.

FANCHON.

Ah ! que je suis contente ! tenez, ma bonne Demoiselle, si je pleurais, c'était de vous quitter ; car vous êtes si douce, si bonne....

JULIE.

C'est bien, Fanchette ; va, retourne-t'en dans ta cuisine ; fais bien ton ouvrage, tu n'auras affaire qu'à moi.

FANCHON.

Mademoiselle votre sœur m'avait donné bien des commissions, mais je ne les ferai qu'avec votre permission, da...

JULIE.

Quelles sont ces commissions ?

FANCHON.

Ah ! ma foi, il y en a tant et tant, que je

ne m'en souviens plus : elle les a toutes griffonnées sur ce morceau de papier-là.

(Elle donne un papier.)

JULIE.

Donne ; je crois que voilà qui contient de jolies choses. (*Elle lit.*) « Passer chez Jolibois, et lui demander où en sont mon carrosse et mes deux berlines doublées de velours d'Utrecht. — Chez M. Jacquinot, procureur, et le prier d'arrêter pour moi le prix de la maison de Beauregard. — Chez M. Doré, joaillier, etc. » Oh ! Ciel ! que d'extravagances ! ma pauvre sœur a tout-à-fait perdu l'esprit.

SCÈNE III.

VICTORINE, JULIE, FANCHON.

VICTORINE, entre en déshabillé.

Bonjour, ma petite sœur ; que je te conte le rêve le plus charmant...

JULIE.

Oui, je crois que tu rêves de belles choses.

VICTORINE, avec transport.

Je t'en réponds : imagine-toi, ma petite sœur, que notre vaisseau était arrivé chargé de richesses immenses. J'étais là présente, comme tu dois le penser ; oh ! ma chère

sœur, quel plaisir! jamais, jamais on n'a vu tant d'or. Le vaisseau en était rempli.... Et puis c'était la mine des gens du vaisseau, matelots et passagers, qui était divertissante... Mon or et moi partagions leur admiration et leur respect. Dieu sait avec quel air de dignité je soutenais mon nouveau rôle : enfin, j'étais sur le point de fendre la presse de ces importuns, et de faire enlever ma fortune...

JULIE, riant.

Lorsque tu t'es éveillée, n'est-ce pas.

VICTORINE.

Oui, cette misérable Fanchon a ouvert la porte de ma chambre, et je me suis éveillée en sursaut. Oh! je crois que je l'aurais bien battue.

JULIE.

Effectivement, il est désagréable de se réveiller en pareille circonstance; si je n'étais que de toi, j'irais me coucher pour achever mon rêve.

VICTORINE.

Ne pense pas rire; j'étais si contente, que je souhaiterais de tout mon cœur dormir ainsi pendant toute ma vie.

JULIE, à Fanchon.

Fanchon, allez dans votre cuisine.

FANCHON.

J'avais oublié de demander le bonnet de mademoiselle Victorine.

JULIE.

La voilà elle-même pour le demander.

VICTORINE.

A propos de mon bonnet, tu ne l'as sûrement pas monté, ma petite sœur; laisse-le jusqu'à tantôt, je t'en prie.

JULIE.

Pourquoi donc? tu me pressais tant!

VICTORINE.

Bon! est-ce que tu ne vois pas que je ne puis plus mettre une pareille guenille? la dentelle ne vaut que six francs; on doit m'en apporter à l'instant à quatre louis.

JULIE.

A quatre louis!

VICTORINE.

Oui, ma bonne amie, j'en aurai pour le bonnet et pour deux paires de manchettes à trois rangs.

JULIE.

Bon Dieu! et où prendras-tu pour payer tout cela? nos revenus sont modiques, et jamais notre tuteur ne voudra donner cet argent-là.

VICTORINE.

Ne t'inquiète pas, va, j'ai bon crédit.

JULIE.

Mais enfin, il en faudra toujours venir à s'acquitter.

VICTORINE.

Oui, et ces cent mille écus qui nous viennent du legs de notre oncle, nous ne sommes que deux pour les partager; est-ce qu'ils ne me mettent pas dans le cas de fournir à ces dépenses?

JULIE.

Hum! c'est tout au plus; si tu continues, cela n'ira pas loin; un carrosse, deux berlines, une maison de campagne; que sais-je, moi? de ce train-là, ce legs sera bientôt mangé.

VICTORINE.

Que veux-tu dire, un carrosse, deux berlines, une maison de campagne?

JULIE.

Oh! c'est que je présume qu'il faudra de tout cela à une grande dame comme toi; mais notre tuteur ne sera peut-être pas de cet avis, et malheureusement ces fonds-là seront un peu de tems entre ses mains.

VICTORINE.

Il faudra bien que notre tuteur entende

raison ; si je suis riche, je veux me sentir de mon bien. Mais je vois que cette sotte de Fanchon t'a parlé. (*A Fanchon.*) Qu'est-ce que vous faites ici, ma mie ?

FANCHON.

J'attends la fin de votre rêve, Mam'selle ; il est si joli !

VICTORINE.

Mais, voyez cette impertinente ; vous devriez être dehors, ma bonne ; je vous avais dit que nous n'avions plus besoin de vous.

FANCHON.

Aussi ne vous appartiens-je plus, non : je ne suis plus qu'à mademoiselle votre sœur, toute fine seule, afin que vous le sachiez.

JULIE.

Fanchon, encore une fois, allez à votre cuisine.

(Fanchon sort en fesant la mine à Victorine.)

SCÈNE IV.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Quoi ! tu gardes cette vieille salisson-là ?

JULIE.

Sans doute, pourquoi non ?

VICTORINE.

Tu n'as pas de raison, ma sœur; pour moi je ne veux plus de cette figure, fi donc! c'est bon pour servir dans une auberge.

JULIE.

Tu feras comme tu voudras; pour moi, j'en suis contente: elle est fidèle, soigneuse, intelligente; ce sont des qualités impayables chez ces sortes de gens, en conséquence je la garde. D'ailleurs c'est un vieux domestique, qu'il y aurait de la barbarie à renvoyer maintenant.

VICTORINE.

Quoi! tu ne veux pas entendre que, dans notre état présent, cette fille ne nous convient point? cela saute aux yeux pourtant; car enfin nous sommes pour faire une certaine figure actuellement; il faut nous monter sur un certain ton; nous ne pouvons nous dispenser d'avoir chacune une femme de chambre, et puis une cuisinière et une bonne grosse fille pour tout le tracas fatigant du ménage.

JULIE, riant.

Et quand tu auras ton carrosse et tes berlines, il en faudra bien d'autres.

VICTORINE, d'un air piqué.

Je le compte bien aussi. J'ai déjà arrêté une femme de chambre pour moi; c'est une

grande brune, assez jolie, les yeux vifs, fort bien mise ; elle sort de chez une présidente, qui l'a renvoyée parce qu'elle plaisait trop à son mari.

JULIE.

En vérité, ma sœur, je craindrais qu'on t'entendît; tu passerais pour folle achevée, au moins. Cet état florissant, cette fortune considérable qui nous met dans le cas de faire la figure la plus brillante, où tout cela est-il? sur l'eau; du reste, rien de plus médiocre que nos biens.

VICTORINE.

Mais, est-ce que cela peut nous manquer?

JULIE.

Mais si le vaisseau fait naufrage?

VICTORINE.

Oh! si.... si.... si la maison tombe, nous serons écrasées; tu n'as que des malheurs à prévoir!

JULIE.

Ma chère sœur, parlons raison, si tu veux l'entendre; cette fortune qui t'enchante, qui te met hors de toi-même, n'est pas encore arrivée, il peut même se faire qu'elle n'arrive point; car tu as beau dire, cela est très-possible; quel inconvénient y aurait-il pour toi de te mettre en état de t'en passer? Aucun, je pense, tu n'en sentirais pas moins le poin-

lors de son arrivée. C'est le parti que j'ai pris : la nouvelle de ma fortune ne m'a point aveuglée; je n'ai point changé mon premier genre de vie; si nos espérances se trouvaient trompées, je ne serais point sans ressource, et mon économie me tirera toujours d'affaire. Je ne peux te dissimuler, ma chère sœur, qu'il en est bien autrement à ton égard. Dieu veuille que tu n'aies jamais lieu de t'en repentir.

VICTORINE, bâillant.

Ah! finis donc, tu me fais bâiller, tu as le talent de voir d'une manière sombre et triste les objets les plus rians.

JULIE.

Mais enfin que t'aurait-il coûté d'attendre l'arrivée de ce vaisseau, avant que de t'engager ainsi dans toutes sortes de dépenses.

VICTORINE, avec vivacité.

L'impatience de jouir..... on ne peut être heureux assez tôt, ni assez long-tems.

SCÈNE V.

JULIE, VICTORINE, FANCHON.

FANCHON, à Julie.

Il y a une femme là-bas qui porte une

boîte sous son bras; faut-il la faire entrer, Mademoiselle ?

JULIE.

Oui, Fanchon. (*A Victorine.*) C'est probablement à toi qu'on en veut.

SCÈNE VI.

JULIE, VICTORINE, Mme FONTANGE, portant un carton sous le bras.

Mme FONTANGE, fesant une profonde révérence.

Votre servante, Mesdemoiselles; laquelle de vous deux, s'il vous plaît, est mademoiselle Victorine Valmont ?

VICTORINE, sans se lever, d'un air négligent.

Je sais ce que c'est : vous êtes la veuve Fontange, sans doute; apportez-vous mes dentelles ?

Mme FONTANGE.

Oui, Mademoiselle. (*Elle ouvre le carton, et en tire les dentelles.*) Vous pouvez vous vanter d'avoir là ce qu'il y a de plus distingué. J'en portai l'autre jour de pareilles à la veuve d'un caissier, parce qu'une femme de condition les avait trouvées trop chères; aussi me furent-elles payées cent francs.

JULIE, examinant les dentelles.

Voilà qui est vraiment magnifique.

VICTORINE.

Cela suffit : madame Fontange vous pouvez les laisser, le prix est arrêté à quatre louis.

Mme FONTANGE.

Hélas ! ma chère Demoiselle, c'est marché donné, j'y perds, en vérité ; mais, pour obliger une aimable personne comme vous, qui m'a promis sa pratique, il faut faire des efforts ; et puis j'espère que vous me dédommagerez une autre fois.

VICTORINE.

Oui, oui, allez, ma chère, je vous assure que vous trouverez en moi une de vos meilleures pratiques.... Vous pouvez laisser vos dentelles, vous dis-je, je les prends.

Mme FONTANGE.

J'entends bien, Mademoiselle, mais... de l'argent ?

VICTORINE.

Ne soyez pas inquiète, cela vous sera payé dans quelques jours.

Mme FONTANGE.

Dans quelques jours ! (*Elle renferme ses dentelles.*) Oh ! Mademoiselle, je ne peux pas attendre, je suis une pauvre femme qui vis au jour la journée, voyez-vous ; et puis qui est-ce qui me répondra de ma marchandise ?

JULIE, à part.

Que voilà qui est bien fait !

VICTORINE, se levant.

Mais, ma chère madame Fontange, vous n'y pensez pas ; je suis bonne, je crois, pour payer vos dentelles, et le tems que je vous demande n'est pas long.

Mme FONTANGE.

Eh ! mais, bonne, si vous voulez, je n'entre point là-dedans, moi ; toujours est-il que je ne peux vous les laisser à crédit, que vous ne me donniez un bon répondant.

JULIE, à sa sœur.

Laisse cela, ma sœur ; cette femme va d'impertinences en impertinences, et elle est décidée à remporter ses dentelles.

VICTORINE, à Julie, vivement.

Mademoiselle, mêlez-vous, s'il vous plaît, de vos affaires. En vérité, madame Fontange, cela est bien mal à vous ; nous allons toucher incessamment un legs de cent mille écus qui nous vient d'un oncle qui avait fait une fortune considérable dans les Indes.

Mme FONTANGE, froidement.

Il est vrai qu'il y a un peu de tems que j'en ai entendu parler, mais cela ne vient guère vite.

VICTORINE, avec vitesse et s'approchant de madame Fontange.

Eh! si, ma bonne, cet argent arrive sur un vaisseau, nous l'attendons de jour en jour; vous ne pouvez manquer d'être payée.

Mme FONTANGE.

Oh! bien, je vous garderai les dentelles: faites-moi avertir dès que le vaisseau sera arrivé.

VICTORINE, la caressant d'un air suppliant.

Ma chère madame Fontange, je suis morte si je ne porte pas dimanche ces dentelles; j'en ai parlé à quelques amies qui s'attendent à me les voir, et qui me désespéreront si je ne les ai pas... Vous rêvez.

Mme FONTANGE.

Oui, je rêve; mes dentelles me reviennent à plus de quatre louis; après cela comment les donner à crédit, et à perte encore?

VICTORINE, vivement.

Eh! qui est-ce qui vous dit de les donner à perte?

JULIE.

Madame Fontange, ces dentelles-là sont belles, mais franchement vous les portez au-delà de leur valeur.

Mme FONTANGE, d'un air dédaigneux.

Au-delà de leur valeur! des dentelles comme

235435B

celles-là ? Vous êtes connaisseuse, à ce qu'il me paraît. Au-delà de leur valeur ! Est-ce qu'on veut voler le monde, est-ce qu'on n'a pas un honneur à garder ?

(Elle fait mine de s'en aller.)

VICTORINE, l'arrêtant.

Eh ! mon Dieu ! laissez-la dire, c'est à moi seule que vous avez affaire. (*A Julie.*) Ma sœur, je vous avais prié de nous laisser tranquilles.

Mme FONTANGE, revenant.

Mais, Mademoiselle, je songe que je ne puis me tirer honnêtement qu'en les laissant à quatre louis et demi... Oui, de cette façon-là, je puis vous les donner à crédit pendant quelques jours.

SCÈNE VII.

JULIE, VICTORINE, Mme FONTANGE, UN FACTEUR.

LE FACTEUR, donnant une lettre.

A MADEMOISELLE Valmont l'aînée ; dix-huit sous.

JULIE, prenant la lettre.

De l'Orient : voilà des nouvelles sûrement, je reconnais l'écriture de notre correspondant. (*Au Facteur, en le payant.*) Tenez, mon ami.

(Le Facteur s'en va.)

SCÈNE VIII.

JULIE, VICTORINE, Mme FONTANGE.

(Julie parcourt la lettre. Victorine la lui prend avec vivacité.)

VICTORINE.

Donne, que je la lise, ma sœur.

JULIE, tristement.

Tiens, va, je l'avais presque prévu.

VICTORINE, après avoir lu quelques lignes.

Ah! Ciel! tout est perdu.

(Elle se jette sur un canapé, la tête penchée sur ses mains, dans l'attitude de la douleur la plus profonde.)

JULIE.

Eh bien?... la folle!... voyez le bel état!... Maudit amour du luxe!... je n'aurais jamais cru qu'elle se fût affectée à ce point-là.

Mme FONTANGE, à part.

Voilà les cent mille écus à vau-l'eau, allons-nous-en.

(Elle s'esquive.)

SCÈNE IX.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE, pleurant.

Ah! ma chère sœur! me voilà perdue, ruinée, anéantie! comment cela s'est-il pu faire?

JULIE.

Rien de plus simple : le vaisseau a fait naufrage à la vue du port, et la mer a englouti notre fortune.

VICTORINE.

Comment tu contes cela tranquillement! ah! Ciel!... après un coup pareil conserver son sang-froid!... Mais tu as raison, tu te tiens toujours d'affaire... C'est moi, malheureuse que je suis!... c'est moi seule que ceci regarde... Ah! mon Dieu! je n'y survivrai pas.

(Ses pleurs redoublent.)

JULIE.

Eh bien! eh bien! tu ne deviendras donc jamais sage? allons, ma chère sœur, tire profit de ce malheur, qu'il te serve à te corriger; console-toi, tu n'es pas plus à plaindre que moi; nous vivrons ensemble tant que tu voudras : notre fortune, toute médiocre qu'elle est, avec de l'économie, suffira pour nous

tirer d'affaire toutes deux très-honnêtement; je ne te demande seulement que de déposer tes grands airs; nous sommes hors d'état de les soutenir. Voilà un petit mémoire de dépenses qui est le comble de l'extravagance; je crois que tu n'y songes plus. (*Elle donne le mémoire à Victorine qui le déchire sans le regarder.*) Du reste, je te dispense de me seconder; ce serait trop exiger, tu n'y es pas encore accoutumée; tu feras, si tu veux, pour cela quelques efforts.

(Victorine ne trouvant point d'expressions pour remercier sa sœur, se jette à son cou, et l'embrasse les larmes aux yeux.)

JULIE.

Que ceci te serve de leçon. Deviens plus sage, et je suis contente. Souviens-toi bien que c'est avec raison que le proverbe dit : *L'homme propose, Dieu dispose.*

FIN DU LEGS.

LE

BON PÈRE,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR GARNIER.

PERSONNAGES.

M. MONDOR, riche négociant.
M. MONDOR DE FERVAL PÈRE, sous le nom d'Antoine.
M. DE FERVAL fils.
JULIEN, domestique.

LE

BON PÈRE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE FERVAL PÈRE, sous le nom d'Antoine.

(Il est seul, assis devant une petite table, occupé à plier une lettre.)

Quel rôle je joue !... Combien il me coûte !... sans compter la fatigue continuelle de me contraindre, de m'observer à chaque instant devant une troupe de gens, qui, parce que je suis nouveau venu, ont les yeux ouverts sur toutes mes démarches, épient toutes mes actions, pèsent toutes mes paroles.... Mon extérieur équivoque, les égards et la politesse de mon frère, qui n'a jamais su en avoir pour personne, à plus forte raison pour ses domestiques..... tout cela les dépayse, et fixe d'autant plus leur attention... Mais, que ces peines me paraîtront légères; que je me croirai heureux, si elles peuvent me conduire sûrement à mon but! .. Enfans, enfans! si vous saviez combien vos désordres, vos imprudences mêmes

déchirent cruellement l'âme d'un père sensible, pourriez-vous vous y livrer aussi légèrement, sans être des monstres dont l'existence déshonore l'humanité ?... C'est aujourd'hui que nous allons frapper le grand coup... Je veux que ce soit le sentiment qui ramène mon fils... Ah ! si j'avais pu présider à son éducation !... Ce sont les manières rudes de son oncle qui ont accasionné sa perte ; des leçons aussi grossièrement données l'ont étourdi, plutôt que de le faire réfléchir... Mais le fonds de son caractère est excellent ; c'est là-dessus que je fonde mes espérances... (*Il appelle.*) Julien !... Julien !

JULIEN, du dedans.

Plaît-il ? est-ce vous, M. Antoine ?

ANTOINE.

Oui, c'est moi ; allons, dépêchez-vous.

JULIEN, sans paraître.

Tout à l'heure, je suis à vous ; un peu de patience.

ANTOINE.

Il faut effectivement que je m'en munisse d'une bonne provision ; mais, taisons-nous : mon extérieur ne lui fait voir en moi qu'un égal ; le moindre mot pourrait me déceler. Voici pourtant mon homme.

SCÈNE II.

ANTOINE, JULIEN.

JULIEN.

Quel diable vous tourmente donc si matin, M. Antoine ?

ANTOINE.

Comment, si matin ! Il est à l'instant neuf heures ; n'êtes-vous pas honteux d'être encore au lit ?

JULIEN.

Ça vous est bien aisé à dire ; si vous vous étiez couché, comme moi, au jour, pour attendre mon fou de maître, qui n'est pas seulement encore rentré... (*Il bâille.*) Peste de maison ! on ne peut pas dormir ici son soûl. Eh bien ! voyons : qu'est-ce que vous me voulez?

ANTOINE.

M. Mondor est-il levé ?

JULIEN, se frottant les yeux.

Je crois bien qu'oui ; mais il est sûrement enfermé dans son cabinet, comme à son ordinaire.

ANTOINE.

Portez-lui cette lettre : dites-lui de jeter les yeux dessus, et que, lorsqu'il sera dé-

barrassé, je l'entretiendrai sur ce qu'elle contient.

JULIEN.

Êtes-vous fou, maître Antoine? mais, tenez, me faire lever pour cela : vous ne pouviez pas faire votre commission vous-même?

ANTOINE.

Il ne faut pas vous échauffer : laissez là cette lettre, j'instruirai M. Mondor de vos refus.

JULIEN, prenant la lettre avec humeur.

C'est que c'est vrai ça : vous vous faites mieux servir que les maîtres, voyez-vous, et cela me déplaît à moi.

SCÈNE III.

M. MONDOR, ANTOINE, JULIEN.

M. MONDOR.

Bonjour, papa Antoine, comment vous en va? Mais, qu'est-ce? Vous parliez un peu haut à ce coquin-là; est-ce qu'il vous aurait manqué en quelque chose?

ANTOINE.

Non pas, Monsieur; mais, comme j'attends ici l'arrivée de M. de Ferval, je le priais de vous porter cette lettre, et il y était

peu disposé, parce que je n'ai point d'ordres à lui donner : cependant, lorsque j'ai dit que c'était de convention avec vous...

M. MONDOR.

De convention ou non, morbleu! j'entends que l'on vous obéisse, comme à moi-même; qu'on vous respecte.

ANTOINE.

Oh! voilà qui est trop fort, par exemple, Monsieur : vos bontés vous font oublier en quelle qualité je suis ici.

M. MONDOR.

Si fait, si fait, je m'en souviens à merveille; mais j'entends qu'on vous distingue, encore une fois, qu'on vous obéisse; je le prétends : je suis le maître chez moi, morbleu! je fais ce qu'il me plaît, et personne n'en doit tirer de conséquences.

ANTOINE, bas à M. Mondor.

Taisez-vous donc, et renvoyez ce domestique.

M. MONDOR, à demi bas à Antoine.

Laissez, il est bon de lui faire sa leçon. (*Haut à Julien.*) Va-t'en, et souviens-toi bien de ce que je t'ai dit; si tu manques à M. Antoine, vingt coups de bâton et ton congé ne te manqueront pas. Entends-tu bien?

JULIEN.

Oui, Monsieur. (*A part.*) Quel homme que ce M. Antoine! il y a quelque chose là qui n'est pas naturel.

SCÈNE IV.

M. MONDOR, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous êtes, en vérité, bien inconsidéré; il ne tient pas à vous que ce domestique ne soit absolument dans votre secret : il est heureusement un peu borné; car j'en connais mille que vos brusques imprudences auraient mis depuis long-tems au fait.

M. MONDOR.

Comment! je souffrirais qu'un coquin de domestique vous manquât impunément, à vous, mon frère? non, morbleu!

ANTOINE.

Eh! mon Dieu, que vous êtes vif! j'aimerais mieux qu'ils me manquassent mille fois, que de se douter de ma véritable qualité. Mais venons à quelque chose de plus important; la lettre est prête, je l'ai écrite moi-même, pour tromper d'autant mieux de Ferval; il ne pourra méconnaître l'écriture, il a si souvent reçu de mes lettres de l'Amé-

rique. Voici comme elle est conçue : (*Il lit.*)

« Mon cher frère, c'est du lit de la mort » que je vous écris; quand vous recevrez la » présente, je ne serai plus : tous les mal- » heurs de l'humanité sont venus fondre en- » semble sur ma tête. Une fortune considé- » rable, que j'apportais avec moi dans ma » patrie, vient d'être ensevelie sous les eaux : » on m'a sauvé, lorsque je périssais avec » elle; mais ce n'est que pour mourir plus » cruellement. La quantité d'eau que j'ai bue, » une plaie considérable qu'on m'a faite en » me tirant du fond de la mer, le défaut de » soin, la mauvaise nourriture, suite néces- » saire de mon indigence, et plus encore » mes inquiétudes sur le sort de ma famille, » et le violent chagrin que me causent le dé- » rangement et les débauches d'un fils; tout » cela, mon cher frère, ne me permet pas » d'espérer encore deux heures de vie. Je » les emploie, ces derniers instans, à vous » manifester des volontés que votre amitié » pour moi vous feront regarder comme sa- » crées; je donne ma malédiction à un fils » indigne, qui s'est fait une risée de mes re- » montrances, un jeu de mes peines, et qui » n'a payé vos bienfaits que de la plus » noire ingratitude; abandonnez-le à son » mauvais sort : qu'il y trouve la peine de » son déréglement et de la dépravation de » son cœur. C'est pour ma fille seule que

» j'implore vos bontés, ou, pour mieux » dire, votre amour fraternel : vous la retirerez du couvent, vous la recevrez chez » vous, vous lui donnerez dans votre cœur » la place dont mon malheureux fils s'est » rendu si indigne. C'est la dernière faveur » qu'attend de vous un frère qui fait beaucoup de fonds sur votre tendresse; c'est » l'espérance de l'obtenir, cette faveur, qui » peut seule mêler quelques tempéramens à » l'horreur de ma situation. Je suis, etc.

» Votre frère, de FERVAL.

» De l'hôpital de Nantes, ce 12 septembre 1770.»

M. MONDOR.

C'est bien, morbleu ! c'est bien ; mais, à votre place, j'aurais, ma foi, pris un parti plus court et moins gênant ; car, entre nous, vous jouez un fatigant personnage.

ANTOINE.

Je vous en réponds... Mais, laissons cela.

M. MONDOR.

Désagréable, assommant... Où donc avez-vous été chercher cette idée-là ?

ANTOINE.

C'est un parti pris et exécuté ; nous sommes convenus que vous ne m'en parleriez plus.

M. MONDOR.

C'est vrai, pardon : mais je ne sais si, à

votre place, je n'aurais pas fait enfermer mon drôle à Saint-Lazare.

ANTOINE.

Vous voilà avec vos partis violens. Malheur aux hommes qu'on ne peut ramener que par de pareils moyens! On ne leur apprend qu'à masquer les vices; vous voulez des honnêtes gens, et vous ne faites que des hypocrites.

M. MONDOR.

Enfin vous êtes le maître; mais, au vrai, quel est votre but; quelle fin attendez-vous de cette lettre?

ANTOINE.

Je vous l'ai dit cent fois, ramener mon fils par le sentiment, le faire rentrer en lui-même, examiner comment il supportera sa mauvaise fortune, de quel œil il verra le désastre de son père, sa fin malheureuse, comment il soutiendra l'idée d'avoir été lui-même l'auteur de tous ses maux, de lui avoir porté le coup de la mort, comment il sera affecté de l'expression d'une indignation aussi justement méritée; sonder là-dessus le plus intime de son cœur. Si des secousses aussi terribles ne l'émeuvent pas, c'est le dernier des hommes, un malheureux, que je renonce pour mon fils; je me sauve au fond de l'Amérique avec ma fille et mes richesses, vous priant très-fort de ne le point détrom-

per, et de ne me jamais parler de lui... (*ses yeux se couvrent de larmes*) que... pour me faire savoir sa mort... qui sera pour lors.... la seule intéressante, la seule bonne nouvelle que vous puissiez m'apprendre. (*Il pleure.*)

M. MONDOR, attendri.

Eh! finissez! vous m'attendrissez aussi, moi; fi donc! à nos âges, pleurer comme des enfans! on se moquerait de nous. Allez, allez : ayez bonne espérance, vous ne serez pas réduit à cette extrémité-là.

ANTOINE.

Je l'espère bien aussi. Mais mon fils va rentrer, modérez-vous avec lui, je vous en prie : vous lui parlez d'un ton qui, bien loin de le ramener, ne fait que l'aigrir : vous l'avez toujours traité très-durement, il n'a vu en vous, depuis son enfance, qu'un maître inflexible, un tyran impérieux, chez qui les plus petites fautes étaient punies avec une rigueur qui ne pouvait augmenter pour les plus grandes; il s'est accoutumé à vous craindre et à vous détester : devenu plus grand, il a secoué cette timidité, et, de jour en jour, il vous hait plus, et vous redoute moins... Franchement, je crois que cela n'a pas peu contribué à le plonger dans le désordre.

M. MONDOR.

Ah! parbleu! vous m'entreprenez actuellement, moi! ceci n'est pas mauvais... Mais, j'entends du bruit, je gage que c'est votre coquin de fils, il rentre à une jolie heure.

ANTOINE.

Au nom de Dieu, contraignez-vous, vous me l'avez promis.

M. MONDOR.

Soyez tranquille.

SCÈNE V.

M. MONDOR, ANTOINE, M. DE FERVAL FILS, JULIEN.

(M. de Ferval entre brusquement, il est en désordre, comme un homme qui a passé la nuit au bal; Julien le suit, portant un domino.)

M. DE FERVAL recule de surprise en apercevant son oncle.

Oh! mon oncle! (*Bas à Julien.*) Bourreau! pourquoi ne m'as-tu pas dit que mon oncle était ici?

JULIEN, *hésitant.*

Monsieur... c'est que...

M. MONDOR.

D'où venez-vous, Monsieur, où avez-vous passé la nuit?

M. DE FERVAL fils, légèrement.

Ma foi, mon cher oncle, c'est un de mes amis qui m'a donné le souper le plus élégant : nous avions grande chère, de bon vin, de jolies femmes : ne suis-je pas excusable de m'être un peu oublié ?

M. MONDOR, avec colère.

Comment! monsieur le libertin? (*Antoine le tire par son habit.*) Je vous ai déjà averti que ce train de vie ne me plaisait point; je mène une vie réglée, et j'entends que tout le soit chez moi.

(Pendant tout le tems que M. Mondor gronde, M. de Ferval est distrait, et parle par intervalles à Julien à l'oreille.)

M. DE FERVAL fils.

Oui, mon oncle.

M. MONDOR, s'échauffant par degrés.

Oui, monsieur mon neveu; oui, j'entends que cela soit; vous ne ferez, parbleu! pas la loi dans ma maison.

M. DE FERVAL fils.

Ce n'est pas non plus mon intention, mon oncle.

M. MONDOR.

Qui ne le croirait, pourtant, à la manière dont vous vous comportez? dans une auberge, corbleu! dans une auberge, on aurait plus d'égards!... (*Avec emportement.*)

Mais m'écouterez-vous ? (*Antoine le tire encore ; il reprend un ton modéré.*) Il faudra nous séparer, monsieur mon neveu, il faudra nous séparer ; j'attends pour cela des nouvelles de votre père.

M. DE FERVAL fils.

Quand il vous plaira, mon oncle.

M. MONDOR, à demi-voix.

Trop tôt peut-être pour toi.

M. DE FERVAL, fils.

Dès aujourd'hui, si vous le voulez.

M. MONDOR.

Nous... nous verrons... (*A part.*) Je suffoque, sortons.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. DE FERVAL FILS, ANTOINE, JULIEN.

M. DE FERVAL fils, avec humeur à Julien.

COMMENT ! tu n'as pas encore serré ce domino ? voilà la troisième fois que je te le dis.

JULIEN.

Eh ! Monsieur, est-ce que je pouvais entendre ? monsieur votre oncle fait un tel vacarme...

M. DE FERVAL fils.

Eh bien ! vas-y donc.

(Julien sort.)

SCÈNE VII.

M. DE FERVAL fils, ANTOINE.

M. DE FERVAL fils, se jetant et s'étendant sur un canapé.

Avouez donc, mon pauvre Antoine, que je suis à plaindre d'avoir affaire à un homme aussi brusque que cet oncle.

ANTOINE.

Mais, Monsieur, à mon avis, il ne vous dit rien que de juste, vous devez sentir vous-même...

M. DE FERVAL fils.

Non, en vérité, je ne sens rien; quand il me parle, il m'étourdit, et puis c'est tout.

ANTOINE.

Il est vrai qu'il a le ton un peu haut.

M. DE FERVAL fils.

Que dis-tu? haut! il l'a brutal, insoutenable.

ANTOINE.

C'est un oncle qui vous aime; il est au désespoir de voir que vous vous perdez.

M. DE FERVAL fils, riant.

Je me perds! Tu parles comme lui, veux-tu faire sa parodie?

ANTOINE, vivement.

Oui, vous vous perdez; car enfin la vie que vous menez n'est-elle pas condamnable?

M. DE FERVAL fils.

Mais c'est la vie de tous les jeunes gens d'aujourd'hui.

ANTOINE, plus vivement.

Dites de tous les libertins, de cette espèce d'hommes la plus méprisable de toutes. Si vous vouliez jeter un coup d'œil sur vous-même, vous en sentiriez la honte...

M. DE FERVAL fils.

Sais-tu bien que tu es le seul qui puisse me dire de ces choses-là. (*Il s'assied sur le canapé.*) Tiens, je veux bien t'ouvrir mon cœur : la vie que je mène ne laisse pas de m'être à charge; ce n'est pas d'aujourd'hui que je sens combien une vie douce et tranquille lui est préférable; mais que veux-tu? mon cher, il faut suivre le torrent : irai-je, à mon âge, afficher la sagesse et le ridicule? car ils vont de pair. D'ailleurs, riche comme je le suis et avec les plus grandes espérances, ne me trouvé-je pas dans la nécessité de me faire honneur de mon bien?

ANTOINE.

Ah! Monsieur! qu'il vous est possible de vous faire honneur de vos richesses d'une

autre manière! Et au fond, vous pensez-vous bien honoré en vous ruinant pour un tas de jeunes débauchés qui se moquent de vous, et vous grugent impitoyablement sans vous en avoir la moindre obligation?

M. DE FERVAL fils.

Je m'embarrasse peu de leur reconnaissance. Crois-tu que ce soit pour eux que je m'épuise en dépenses? Non, mon cher, désabuse-toi; c'est pour moi seul que j'agis ainsi; j'en tire seul le véritable profit. Ils sont très-contens de soutenir à mes frais une noblesse indigente; et moi, fils d'un simple négociant, très-satisfait à ce prix de marcher leur égal, j'ai le bonheur de jouir en leur compagnie d'une considération qu'on n'accorde qu'au sang le plus illustre... Ah! mon cher Antoine, un honneur aussi précieux peut-il se payer? non, toute ma fortune...

ANTOINE, l'interrompant avec grande vivacité.

Bon Dieu! quelle folie! quelles chimères! comment pouvez-vous pousser l'extravagance?...

M. DE FERVAL fils, avec fierté.

M. Antoine! M. Antoine, doucement, s'il vous plaît; vous abusez un peu de mes égards pour vous.

ANTOINE.

Non, Monsieur; c'est par affection que je vous sers, je ne souffrirai jamais que vous couriez ainsi à votre perte.

M. DE FERVAL fils.

Mais, M. Antoine...

ANTOINE, très-vivement.

Vous pouvez me renvoyer, Monsieur; payer par un trait de reconnaissance si digne de vous le zèle qui m'anime; mais vous ne pourrez jamais me faire trahir mon devoir, approuver lâchement vos extravagances, ni encenser vos défauts.

M. DE FERVAL fils.

Antoine, je respecte votre âge, je pardonne à votre zèle, mais...

ANTOINE, d'un ton pénétré, et s'approchant affectueusement de M. de Ferval.

Mon cher maître, rentrez en vous-même; vous avez une âme honnête et faite pour le bien : est-il possible que l'orgueil vous aveugle assez pour vous empêcher de voir toute l'indignité et la bassesse.... oui, la bassesse du personnage que vous jouez? avec de l'esprit et du bon sens, il vous rend la dupe d'une troupe de jeunes insensés. Pensez à un père qui vous aime, qui vous idolâtre; songez quel serait son chagrin s'il apprenait

que vous menez une vie aussi méprisable. Ah! je le connais, il en mourrait.

M. DE FERVAL fils, vivement.

Ah! mon cher Antoine! tu connais mon père, où l'as-tu vu? Y a-t-il long-tems? Pense-t-il à... sa famille?

ANTOINE, froidement.

Je l'ai vu à la Guadeloupe, où j'ai demeuré plus de quinze ans : il n'est occupé que de vous.

SCÈNE VIII.

M. DE FERVAL FILS, ANTOINE, JULIEN.

JULIEN.

Monsieur Mondor, Monsieur, vous demande; il a quelque chose de pressé à vous dire?

ANTOINE.

Est-ce à moi?

JULIEN.

A vous? parbleu! non; on a dit à Monsieur?

M. DE FERVAL fils.

Sais-tu ce qu'il me veut?

JULIEN.

Non, Monsieur.

M. DE FERVAL fils.

Quel homme! il va encore m'assommer de nouveaux reproches; j'ai envie de n'y point aller. (*A Julien.*) Dis-lui que je suis sorti.

ANTOINE.

Ne vous avisez pas de cela, ce sont peut-être des nouvelles importantes... de votre père;... que sais-je, moi?

M. DE FERVAL fils.

Vous avez raison, allons. (*Il sort avec Julien.*)

SCÈNE IX.

ANTOINE. Il se promène à grands pas et d'un air pensif.

(Il dit ceci par intervalles et très-lentement.)

Voila le coup parti... Je vais voir un homme bien consterné... N'y a-t-il pas de la barbarie à le déchirer aussi impitoyablement... car enfin je suis sûr de l'excellence de son cœur... de sa tendresse pour moi.... Non.... il ne faut rien moins que des coups aussi violens pour le tirer de son déréglement.... Il y est accoutumé.... Son petit amour-propre en est tant satisfait!... L'état cruel où il saura que sa mauvaise conduite a

réduit un père qui l'aime si tendrement peut seul lui ouvrir les yeux... J'entends du bruit; le voici sûrement. (*Il va s'asseoir d'un air rêveur.*)

SCÈNE X.

M. DE FERVAL FILS, ANTOINE, JULIEN.

M. DE FERVAL fils entre d'un air sombre; il paraît plongé dans le chagrin le plus profond.

PRÉPARE nos chevaux, Julien, dans un quart d'heure je décampe.

ANTOINE

Peut-on vous demander où vous allez, Monsieur?

(Julien sort.)

SCÈNE XI.

M. DE FERVAL FILS, ANTOINE.

M. DE FERVAL fils jette un coup d'œil pour voir si Julien est parti; il embrasse ensuite tendrement Antoine.

AH! mon cher Antoine! mon vrai, mon unique ami, je perds le meilleur de tous les pères... Que dis-je? malheureux! c'est moi qui lui ai porté le poignard dans le sein!

(Il se renverse sur un fauteuil dans l'attitude d'un homme désolé.)

ANTOINE.

Remettez-vous, Monsieur; pour vous consoler, allons, racontez-moi la cause de vos chagrins.

M. DE FERVAL fils lui serrant la main.

Que je te les raconte! j'expirerais avant que d'avoir fini ce triste récit. Ah! mon pauvre père! monstre que je suis!... Adieu, mon cher Antoine, adieu, homme digne et vraiment respectable; souvenez-vous quelquefois d'un ami qui fut plus imprudent que criminel.

ANTOINE.

Mais je ne vous quitte pas, où voulez-vous aller? quel est votre dessein?

M. DE FERVAL.

Non, Antoine, vous ne me suivrez point. Abandonnez à son mauvais sort un malheureux qui l'est du ciel et de la terre, qui a mérité la malédiction de son père, qui lui a porté le coup de la mort... Ah! quel pays, quel désert pourra cacher mes remords et mon ignominie! (*A Antoine qui veut parler.*) Cessez de me presser; tous les malheurs sont à ma suite; ma fortune s'est évanouie, à peine me reste-t-il le plus étroit nécessaire.

ANTOINE.

Eh bien! Monsieur, j'ai un petit bien fort

honnête, suffisant pour nous faire vivre l'un et l'autre très à l'aise, nous le partagerons.

M. DE FERVAL fils.

Que ce trait-là est admirable! mais il ne me surprend point. (*Affectueusement.*) Oui, mon digne ami, j'accepte vos offres; que deviendrais-je sans vous? J'ai perdu le meilleur des pères, vous m'en tiendrez lieu; vous le remplacerez auprès de moi; qu'il me sera doux de vous donner ce titre!

ANTOINE.

Monsieur, vous oubliez ce que je suis.

M. DE FERVAL fils.

Je me souviens de votre vertu. Non, si mon malheureux père vivait, il ne penserait, il n'agirait pas autrement; je ne sentirais pas pour lui plus d'attachement, de vénération.

ANTOINE, se jetant au cou de M. de Ferval.

Mon fils, mon cher fils, embrassez-moi. Vos sentimens répondent à mes espérances; je m'aperçois que la séduction des mauvaises compagnies, l'étourderie de votre âge et peut-être la dureté de votre oncle ont été les seules causes d'un dérangement qui vous est sûrement actuellement en horreur. Ne pleurez plus un père qui vit encore, et qui ne vit que pour vous aimer.

M. DE FERVAL fils, se jetant aux pieds de son père.

Ah! vous êtes mon père!... Comment ai-je pu vous méconnaître! Mais dans quel état... Ah! mon père!...

M. DE FERVAL père.

Pardonnez-moi cette supercherie, mon fils; il m'importait trop de sonder votre cœur; si le déréglement de votre conduite l'eût gâté, ah! mon fils, quel chagrin pour moi! je n'y aurais pas survécu. Vous pardonnerez aussi à votre oncle d'avoir donné les mains à mon projet. La lettre, le naufrage, le congé, tout cela était concerté entre nous. Tout a réussi heureusement au gré de nos désirs. Entrons auprès de votre oncle, vous y trouverez une sœur digne de vous : je coulerai dans les embrassemens d'enfans aussi bien nés des jours que pourraient envier les plus heureux mortels. Votre oncle sentira combien la manière dure et impérieuse avec laquelle il vous a toujours traité est dangereuse; elle est capable de vicier les plus heureux caractères; il reconnaîtra la vérité du proverbe qui dit que *Plus fait douceur que violence.*

FIN DU BON PÈRE.

LES

HABITS DE NOCES,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR GARNIER.

M. Sw

PERSONNAGES.

Mme VILLEDIEU.
M. D'ARNEUIL, frère de madame Villedieu.
Mlle ÉMILIE, } filles de madame Villedieu; Émilie est l'aînée.
Mlle THÉRÈSE, }
MANETTE, ouvrière.

La scène est dans une ville de province, chez madame Villedieu.

LES
HABITS DE NOCES,
PROVERBE.

Le théâtre représente un salon de la maison de madame Villedieu; Thérèse et Manette sont assises l'une à côté de l'autre, et travaillent ensemble à garnir une robe. Mademoiselle Thérèse est triste et rêveuse.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle THÉRÈSE, MANETTE.

MANETTE chante en travaillant.

J'avais égaré mon fuseau,
Je le cherchais sur la verte fougère, etc.

(Lorsqu'elle a achevé le couplet, elle regarde un instant, sans rien dire, mademoiselle Thérèse qui paraît toujours rêveuse.)

Est-ce là tout ce que vous avez à nous dire aujourd'hui, mademoiselle Thérèse?

Mlle THÉRÈSE.

Laissez-moi tranquille.

MANETTE.

A qui diantre en voulez-vous donc? La jolie

figure que vous faites, pour un jour de noces, ou autant vaut.

Mlle THÉRÈSE laisse tomber quelques larmes.

Ah! Ciel!

MANETTE.

Est-ce que le mariage de mademoiselle votre sœur vous fait de la peine? Mais, après tout, elle est l'aînée, il est juste qu'elle passe la première.

Mlle THÉRÈSE, sanglotant.

Ah! qu'elle se marie mille fois... mais... que je suis malheureuse!

MANETTE.

Je sais que madame votre mère n'a pas de trop bonnes façons pour vous; mais voici qui va bien changer les choses.

Mlle THÉRÈSE.

Tu le crois.

MANETTE.

Comment! si je le crois? mais rien n'est plus sûr: c'est mademoiselle votre sœur qui vous enlève toute son affection; eh bien! la voilà qui va décamper.

Mlle THÉRESE.

Peut-être...

MANETTE.

Pardi! il faudra bien qu'elle suive son futur qui a un fort bon emploi à Paris. Allons

donc, de la gaîté. Madame votre mère était quasi de bonne humeur ce matin, et vous vous avisez d'être triste?

Mlle THÉRÈSE.

De bonne humeur, dis-tu?

MANETTE.

Sûrement, elle était de bonne humeur, jamais je ne l'ai vue si charmante; elle vous a presque dit des douceurs. Quel est ce nom qu'elle vous donne avec tant de complaisance; ma... ma pré... prédestinée, oui, ma prédestinée? Qu'est-ce que cela signifie donc?

Mlle THÉRÈSE, se laissant aller sur le sein de Manette.

Ah! ma chère Manette, que ma situation est cruelle!

MANETTE, effrayée.

Eh bien!... mais... finissez donc... Dame, je ne savais pas que ce mot-là dût vous faire tant de peine, je l'ai dit innocemment, moi.

Mlle THÉRÈSE.

Je lui abandonne volontiers ma fortune... mais... exiger encore que je lui sacrifie le bonheur de mes jours... Ah! Ciel!

(Elle fond en larmes.)

MANETTE, attendrie.

Eh! bon Dieu! ma chère Demoiselle, que votre état me touche! je ne sais pas pourtant

ce qui peut... Contraignez-vous, voici mademoiselle votre sœur.

(Mademoiselle Thérèse se relève promptement, et reprend son ouvrage.)

SCÈNE II.

Mlle ÉMILIE, Mlle THÉRÈSE, MANETTE.

Mlle ÉMILIE.

Mes affaires avancent-elles, mademoiselle Manette?

MANETTE.

Autant que je le puis, Mademoiselle; comme ces jeunes mariées sont impatientes!

Mlle ÉMILIE.

Oh! je vous assure que vous vous trompez fort; je voudrais seulement être débarrassée de tout cet étalage-là qui m'ennuie à la mort. (*En regardant sa sœur.*) Mon Dieu! que la condition des personnes tranquilles, et qui sont destinées à vivre loin du fracas du monde, est donc heureuse!

MANETTE.

Mais, Mademoiselle, c'est un bonheur qu'il ne tient qu'à vous de vous procurer.

Mlle ÉMILIE, avec humeur et vivacité.

Vous vous l'imaginez; est-ce que vous ignorez qu'il ne faut pas toujours suivre son

goût, ses inclinations; que nous avons des parens qui sont faits pour nous diriger; qu'ils connaissent mieux que nous ce qui nous convient, parce qu'ils ont de l'expérience, parce que le Ciel les éclaire particulièrement? Vous ne voyez pas cela, vous : cependant cela saute aux yeux de tout le monde; mais il y a des gens qui ont la visière si courte!

MANETTE.

Oh! Mademoiselle, ne vous fâchez pas, je vous en prie.

Mlle ÉMILIE.

Tenez, mademoiselle Manette, c'est que vous feriez mieux souvent de vous mêler de votre ouvrage que de tant raisonner.

MANETTE.

Pardi! Mademoiselle, si vous m'empêchiez de parler.... eh!.... j'aimerais autant être morte; dès lors que votre ouvrage va toujours son train...

Mlle ÉMILIE.

Finissons. Oh! çà, vous savez que c'est dimanche mes fiançailles, il me faut ma robe pour ce jour-là.

MANETTE.

Vous l'aurez, Mademoiselle.

Mlle ÉMILIE.

Eh bien! Thérèse, tu ne dis mot; qu'as-tu donc?

Mlle THÉRÈSE.

Rien.

Mlle ÉMILIE.

Que je t'apprenne une bonne nouvelle; ma mère est allée tout disposer pour te faire entrer demain au couvent. Il faut avouer que c'est une bien bonne mère; si tu savais avec quelle ardeur elle se porte à te procurer un état tranquille, heureux, si convenable à tes inclinations!

Mlle THÉRÈSE.

J'en suis persuadée.

MANETTE.

Comment, Mademoiselle, vous allez être religieuse? je m'en suis presque doutée.

Mlle ÉMILIE, à Thérèse.

Tu dois être bien reconnaissante; elle n'épargne pour cela ni peines ni démarches.

Mlle THÉRÈSE.

Aussi la suis-je autant que je le dois.

Mlle ÉMILIE.

Que ton sort est digne d'envie! Est-il rien de plus heureux qu'une religieuse? uniquement occupée de son salut, le tracas étourdissant d'un ménage, le cortége souvent désagréable, et toujours embarrassant, d'un mari et d'une troupe d'enfans, ne la distraient point de cette grande affaire. Ah! combien de

fois j'ai demandé au Ciel une vocation de cette espèce ? mais il ne m'a jamais exaucée.

Mlle THÉRÈSE.

Ma sœur, je vous en prie, épargnez-moi vos éternelles comparaisons de votre sort avec le mien, j'en sens parfaitement la différence.

Mlle ÉMILIE.

Comme vous répondez, Mademoiselle ! mais je dois peu en être surprise, vous n'avez jamais reconnu autrement tout ce qu'on a pu faire pour vous, et si, après tant de bontés, une mère se plaint...

Mlle THÉRÈSE.

Tenez, ma sœur, laissez-moi tranquille, ou je vais quitter la place.

Mlle ÉMILIE.

Non, c'est moi qui vous laisse. Quelle humeur ! peut-on y tenir ! cela est tout fait pour le cloître.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

Mlle THÉRÈSE, MANETTE.

MANETTE.

Voila donc où aboutissaient les caresses

de madame votre mère; je n'en suis plus surprise.

Mlle THÉRÈSE.

Tu le vois, mon enfant.

MANETTE.

Mais, sérieusement, vous êtes décidée à vous faire religieuse?

Mlle THÉRÈSE.

Que veux-tu que je te dise? je ne sais que résoudre, que déterminer; je n'ai que des malheurs à choisir; si je reste ici, je suis sûre de prendre le pire.

MANETTE.

Pourquoi avez-vous proposé de vous mettre dans un couvent?

Mlle THÉRÈSE.

Moi! jamais. C'est une idée qui est venue tout nouvellement à ma mère; elle ne cessait de m'entretenir de la vie religieuse, de m'en vanter les douceurs. Je suis timide, tu le sais; je ne disais mot. Ce silence a été pris pour un aveu; tout de suite on a imaginé que j'avais la vocation la mieux caractérisée, et voilà comme mon sort a été décidé depuis deux jours.

MANETTE.

Eh! mort de ma vie! vous n'avez pas de courage. Je leur aurais bien fait entendre,

moi, que mes idées ne s'accordent point du tout avec les leurs.

Mlle THÉRÈSE.

Peux-tu parler ainsi, toi qui connais ma mère si parfaitement? quoique dévote, tu sais combien sa colère est terrible, et combien je la redoute. Mon parti ordinaire, c'est de me taire et de pleurer.

MANETTE.

Vous voilà bien avancée; mais monsieur votre oncle, par exemple, qui est si honnête homme, qui vous aime tant, que ne lui exposez-vous votre situation! il y apporterait du remède, lui.

Mlle THÉRÈSE.

Hélas! il me prend quelquefois envie d'aller me jeter à ses pieds; mais l'incertitude de cette démarche, la fureur où elle mettrait ma mère, et puis une certaine honte secrète, m'épouvantent et me retiennent... Ah! que je suis tourmentée!

MANETTE.

Je vous plains en vérité très-sincèrement, ma chère Demoiselle; croyez-moi, faites un effort; il y va du bonheur de votre vie; il ne vous reste qu'un oncle dont vous connaissez l'affection, ayez recours à lui; car pour une mère, vous n'en avez plus, la vôtre...

Mlle THÉRÈSE.

Tais-toi, j'entends quelqu'un.

MANETTE chante.

Maudit amour, raison sévère,
A qui des deux dois-je céder, etc.

SCÈNE IV.

Mme VILLEDIEU Mlle THÉRÈSE, MANETTE.

Mme VILLEDIEU entre d'un air composé, s'arrête un instant pendant que Manette chante, et enfin l'interrompt.

MADEMOISELLE Manette, je vous avais priée de vous ressouvenir que vous êtes ici dans une maison pieuse, où vos chansons profanes ne conviennent point du tout.

MANETTE.

Je vous prie de m'excuser, Madame; mais j'ai coutume de chanter en travaillant, cela me délasse; d'ailleurs, ce que je chante est fort décent.

Mme VILLEDIEU.

Oui, pour les gens du monde qui n'y regardent pas de bien près; mais ici, Mademoiselle, nous avons des personnes particulièrement consacrées à Dieu, qui pourraient s'en formaliser. Si vous ne pouvez vous em-

pêcher de chanter, que ne chantez-vous des cantiques, par exemple, des Noëls! vous auriez l'avantage de nous édifier en vous amusant.

MANETTE.

Cela suffit, Madame.

Mme VILLEDIEU, à Thérèse, d'un ton doux et insinuant.

Eh bien! ma chère fille, ma prédestinée, tes peines vont finir; car l'ardeur de ton zèle te cause de saintes impatiences. Va, console-toi; demain tu entreras dans ce séjour si désiré. Ah! que tu es heureuse! combien de fois ai-je gémi bien sincèrement de ne pouvoir suivre ton exemple!... Tu pleures, ma chère enfant, ah! je vois d'ici tes combats, le démon fait maintenant les derniers efforts pour te détourner de ton saint projet: je parie qu'il va jusqu'à te faire trouver haïssable l'état que tu vas embrasser... Il faut t'armer de courage, rejeter loin de toi toutes les idées de dégoût qu'il pourrait te suggérer... Va, je connais mieux que personne la sincérité de ta vocation; je suis sûre que rien ne t'empêchera de persévérer.

Mlle THÉRÈSE, timidement.

Mais... ma chère mère... si vous différiez de quelques jours.

Mme VILLEDIEU.

N'avais-je pas raison? Non, mon enfant;

à Dieu ne plaise que je m'oppose, par des délais criminels, à la volonté du Ciel! Tout cela, ma chère, est autant de ruses de l'esprit malin qui, heureusement, n'échappent point à ma pénétration ; je voudrais, pour mieux le narguer cet ennemi du genre humain, je voudrais qu'il te fût possible d'entrer dès ce soir dans ton couvent, je t'y conduirais moi-même à l'instant; mais des obstacles que je n'ai pu surmonter s'y opposent.

Mlle THÉRÈSE, pleurant.

Ah! ma chère mère, qu'il me coûtera... de... vous quitter! Si vous me donniez le tems de voir mes parens... mon oncle.

Mme VILLEDIEU.

Eh quoi! oubliez-vous que les saints n'ont point de parens? Ne devez-vous pas faire à Dieu le sacrifice entier? Aucune espèce de liens ne doit plus vous attacher au monde. Tenez, prenez exemple sur moi; vous savez combien je vous aime, eh bien! ne me suis-je pas décidée tout d'un coup à me séparer de vous, et cela sans peine... Pourquoi? parce que c'est pour le Ciel que se fait cette séparation ; je lui ai sacrifié sans murmure toute ma répugnance, au point qu'il ne me reste plus que de la joie, du contentement; je ne songe plus qu'au bonheur d'avoir donné la vie à une prédestinée, une sainte... Cela ne doit-il pas bien me consoler d'une fille que je

perds, et dont, après tout, la mort peut me séparer à chaque instant?

Mlle THÉRÈSE.

Votre courage est bien admirable, ma chère mère... Que ne puis-je l'imiter?

Mme VILLEDIEU, sévèrement.

Croyez-vous que je sois parvenue à ce parfait détachement sans efforts? Vous vous trompez, Mademoiselle... Eh bien! je vous ordonne d'entrer demain au couvent; je vous l'ordonne, entendez-vous? Si vous n'êtes pas assez forte pour suivre de vous-même votre vocation, faites-le par obéissance; joignez-y ce devoir, vous en connaissez la force. Il est étrange qu'on soit obligé de vous faire violence pour vous rendre heureuse. (*A Manette qui plie les épaules.*) Qu'avez-vous, mademoiselle Manette?

MANETTE.

Rien, Madame: c'est que j'admire l'excès de votre affection pour Mademoiselle.

Mme VILLEDIEU.

Il est vrai que je n'épargne rien pour son bonheur.

MANETTE.

Et cela est singulier, Madame, personne ne s'en douterait; vous vous y prenez de manière que si je n'étais prévenue, j'imaginerais tout le contraire.

Mme VILLEDIEU.

C'est que c'est essentiellement que je tâche de la rendre heureuse; non pas comme le font les gens du monde, qui mettent toute leur félicité dans les biens d'ici-bas; ceux que je m'efforce, presque malgré elle, de lui procurer, sont les seuls biens réels, les biens de l'éternité.

SCÈNE V.

M. DARNEUIL, Mme VILLEDIEU, Mlle THÉRÈSE, MANETTE.

M. DARNEUIL.

Bonjour, ma sœur; eh bien! à quand le mariage?

Mme VILLEDIEU.

Mais ce sera, s'il plaît à Dieu, pour la semaine prochaine.

M. DARNEUIL.

Oh! çà, mais j'ai ouï dire que vous suiviez ma nièce, que vous allez demeurer avec elle.

Mme VILLEDIEU.

Oui, mon frère, l'embarras d'une maison me fatigue, je veux faire désormais mon salut en paix et tranquillité.

M. DARNEUIL.

C'est bien, ma sœur; en ce cas, vous ne

pourrez me refuser la grâce que je vais vous demander.

Mme VILLEDIEU.

Et quelle est-elle ?

M. DARNEUIL.

C'est de me laisser Thérèse ; je suis seul, obligé d'être souvent absent ; j'ai affaire à des coquins de domestiques qui me volent ; d'ailleurs, je suis trop vieux pour songer à me marier ; ma nièce est douce, sage, économe, elle me tiendra compagnie.

Mme VILLEDIEU.

Mon cher frère, vos intentions sont très-louables, je vous en remercie pour ma fille ; mais le Ciel en a décidé autrement. Elle prend un parti qui s'oppose à vos vues.

M. DARNEUIL.

Comment! est-ce que vous la mariez aussi? La pauvre enfant, cela me fait plaisir. Vous avez choisi sûrement un honnête homme.

Mme VILLEDIEU.

Non, mon frère, non : Dieu lui a fait plus de grâce, il l'appelle à la vie religieuse : je la mets demain au couvent.

M. DARNEUIL.

Bon ! sérieusement ?

Mme VILLEDIEU.

Très-sérieusement, mon frère; ce n'est point du tout ici matière à plaisanter.

M. DARNEUIL.

Oh! oh! voici du nouveau. Thérèse ne m'avait jamais parlé de ce dessein-là. (*A Thérèse.*) Mais est-ce bien de ton avis, mon enfant?

(Thérèse pleure.)

Mme VILLEDIEU.

Assurément; me croyez-vous capable de gêner sa vocation?

M. DARNEUIL.

Non pas autrement; mais il est de certains signes équivoques que l'on peut mal interpréter; vous pouvez vous y laisser tromper comme les autres.

Mme VILLEDIEU, avec aigreur.

Que voulez-vous dire avec vos signes équivoques? Quand je vous assure que j'ai reconnu parfaitement en elle la vocation la plus décidée, je ne suis pas une visionnaire.

M. DARNEUIL.

J'en suis persuadé; cependant permettez-moi de l'interroger. (*A Thérèse.*) Parle-moi naturellement, mon enfant, te sens-tu véritablement appelée à la vie religieuse?

(Thérèse continue de pleurer.)

Mme VILLEDIEU, avec impatience.

Vous voyez bien que la timidité, ou plutôt la crainte que vous ne vous opposiez à son projet, l'empêche de vous en faire l'aveu.

M. DARNEUIL.

Point du tout, je ne vois point cela. Thérèse, mon enfant, ta mère ni moi n'entendons point te contraindre ; allons, ouvre-moi ton cœur, que penses-tu ?

MANETIE, bas à mademoiselle Thérèse.

Allons, courage !

Mlle THÉRÈSE, d'une voix tremblante et entrecoupée de sanglots.

Mais.... je préférerais.... de passer mes jours... avec vous...

M. DARNEUIL.

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose là-dessous.

Mme VILLEDIEU, avec emportement.

Comment ! petite impertinente, me jouer de semblables tours, comme si j'étais capable de gêner votre vocation ? Ne m'avez-vous pas fait entendre que vous vous sentiez appelée à la vie religieuse ? ne m'avez-vous pas engagée en conséquence à faire quantité de démarches... et cela aboutit à me faire l'affront le plus sanglant...à une mère!... Petite effrontée!

M. DARNEUIL.

Eh! ma sœur, doucement.

Mlle THÉRÈSE.

Ah! je suis perdue! Mais, ma chère mère, c'est toujours vous qui...

Mme VILLEDIEU.

Taisez-vous, fille ingrate, ne me parlez jamais. Faite comme vous l'êtes de corps et d'esprit, le couvent est le seul état qui vous convienne.

M. DARNEUIL.

Vous vous oubliez, ma sœur; une personne pieuse...

Mme VILLEDIEU.

Laissez-moi, Monsieur, ce n'est point à vous à faire ici la loi; et cette petite drôlesse, car il n'y a qu'un cœur corrompu qui puisse avoir de pareils procédés, qu'elle s'attende à être traitée comme elle le mérite; je lui voue la haine la mieux conditionnée.

M. DARNEUIL.

Quelle dévotion, bon Dieu! (*A madame Villedieu.*) Écoutez-moi, je vous prie, un instant. Vous ne voulez donc pas me confier Thérèse?

Mme VILLEDIEU, sèchement.

Non, Monsieur, non : ce sont vos mauvais conseils qui l'ont séduite, vos mauvais propos

qui l'ont gâtée, je ne veux pas qu'elle achève de se perdre : c'est ma fille, malheureusement, mon devoir m'oblige à veiller sur elle, à la remettre, malgré elle, dans la bonne voie, et je saurai y pourvoir mieux que vous, Monsieur.

Mlle THÉRÈSE, à M. Darneuil.

Ah! Ciel! mon cher oncle, que vais-je devenir?

M. DARNEUIL, à Thérèse.

Un moment. (*A madame Villedieu.*) Plus qu'un mot, ma sœur. Je suis riche, vos filles attendent de moi toute leur fortune; j'ai promis d'habiller et de doter votre aînée pour son mariage, et on ne m'a pas épargné (*en prenant l'étoffe qui est entre les mains de Manette*), car voilà qui est magnifique. Laissez-moi Thérèse, ou je retire mes bienfaits, et votre Émilie n'a pas un sou à espérer de moi.

Mme VILLEDIEU, se radoucissant.

Mais vous avez donné votre parole, vous ne pouvez pas, en conscience...

M. DARNEUIL.

En conscience ou non, cela est décidé chez moi. La grâce que je vous demande est légère; si vous me la refusez, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple.

Mme VILLEDIEU, après avoir un peu rêvé.

Eh bien! gardez-la, Monsieur, gardez-la;

je ne veux pas pour une malheureuse, une réprouvée qui a toujours fait ma croix, mon tourment, faire manquer l'établissement d'une fille qui ne m'a jamais donné que de la consolation. (*A Thérèse, avec le dernier emportement.*) Allez, fille ingrate, je vous abandonne, je vous renonce pour ma fille; allez consommer l'œuvre de votre perdition.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. DARNEUIL, Mlle THÉRÈSE, MANETTE.

Mlle THÉRÈSE, éperdue, se jette entre les bras de son oncle.

Ah! mon oncle!... Je ne sais où je suis... Rien ne pourra calmer la colère de ma mère,

M. DARNEUIL.

Laisse faire, mon enfant; le tems l'adoucirá; en tout cas, je te tiendrai lieu de tout, moi. Il y a un jeune homme, fils d'un de mes amis les plus intimes, qui m'a fait parler de quelque chose... on le dit fort joli garçon de toutes manières; va, ne t'inquiète pas, je mettrai tous mes soins à te rendre heureuse.

MANETTE.

Voilà ce qui s'appelle un bon parent, cela; Dieu nous le devait. (*A Thérèse.*) Eh bien!

Mademoiselle, après ce que vient de dire monsieur votre oncle, pouvez-vous être encore affligée?

Mlle THÉRÈSE.

Hélas! mon cher oncle, que je suis pénétrée de vos bontés! Les expressions manquent à ma reconnaissance. Cependant, au milieu de tout cela, je vous avouerai que l'indignation de ma mère m'accable, je n'en puis supporter le poids... Ah! j'en mourrai...

M. DARNEUIL.

Mais... tu es folle de t'affecter ainsi... Tu as un cœur excellent, une ame des plus sensibles; allons donc, que la raison te guide : la mauvaise humeur de ta mère n'a point de fondement, cela doit te tranquilliser, mettre ta conscience en repos; va, c'est un petit orage qui se dissipera, un jour viendra que ta mère te rendra justice. Il faut espérer que nous verrons venir, comme dit le proverbe, *Le beau tems après l'orage.*

FIN DES HABITS DE NOCES.

LE

CAFÉ BORGNE,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

Mme LAVADE, maîtresse du café de l'Abondance.
TROTIN, son garçon de boutique
M. TRÉPANILLAC, Gascon, et chirurgien-chamberlan.
M. FRAC, maître tailleur.
M. TRESSANT, maître perruquier

La scène se passe dans un de ces petits cafés qui ne sont guère fréquentés que par des artisans qui vont le soir y boire de la bière et jouer aux dames.

LE

CAFÉ BORGNE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme LAVADE, M. TRÉPANILLAC, M. FRAC, les deux derniers jouant aux dames auprès du poêle.

M. TRÉPANILLAC.

Jé bous bouffle, M. Frac.

M. FRAC.

Oh! je vous souffle, je vous souffle : un moment, ma dame n'est pas jouée.

M. TRÉPANILLAC.

Eh bien! réposez en paix votre dame, et prenez, c'est votre métier.... non pas celle-là... justement, nécessité pour ce côté.

M. FRAC.

Eh bien! j'en prends deux..... Ah! misérable! j'en donne trois.

M. TRÉPANILLAC.

Moins qué cela, M. Frac....Jé n'en prends qué cinq d'une main.... Préués encore celle-

ci... Bon, et moi jé mé contente dé ces deux seulettes.... Un moment, M. Frac, un moment de réflétion, uné fontange à cetté dame pour qu'ellé sé promène.

M. FRAC.

J'ai perdu! j'ai perdu!

M. TRÉPANILLAC.

Vous avés dé grandes résources, M. Frac, rétournés-vous du côté de la lisière.

M. FRAC.

Oh! vous avez beau plaisanter; si j'avais pris garde à mon jeu...

M. TRÉPANILLAC, chantant.

Cé qué je dis est la vérité même.

M. FRAC.

Oh! vous avez beau gasconner, si j'étais à mon jeu, vous dis-je...

M. TRÉPANILLAC.

Lé fait est constant, vous êtes plus fort, mais bous avés la distration contre vous; car pour lé fond du jeu, qué je quitte la vie tout à l'heure, si mortel lé posséde comme vous. (*Arrangeant les dames.*) Allons, le tout d'aujourd'hui.

M. FRAC.

Non, je ne suis pas en train, j'ai la tête trop occupée; il faut que je coupe deux ha-

bits écarlate, et je n'ai que treize aunes d'étoffe.

M. TRÉPANILLAC.

Miséricorde ! c'est donc pour le colosse de Rhodes ; ah ! M. Frac, jé suppose que bous pouvés, sur cette coupe, mé léver largement une ligature.

M. FRAC.

Ah ! ah ! chacun sait son métier, M. Trépanillac.

M. TRÉPANILLAC.

Malepeste ! je consens qué vous possédés lé vôtre : lé ciseau se joue dans votre main... Allons, encore uné partie.

M. FRAC.

Non, pas davantage.

M. TRÉPANILLAC.

Madame Lavade, écrivés donc, si c'est votré bonté, trente-quatre tasses de café et vingt-neuf vabaroises pour lé compté de M. Frac, et au profit de botre serbiteur.

TROTIN, en essuyant une table à côté.

Vous voilà nourri pour quinze jours.

M. TRÉPANILLAC.

Un moment, garçon, ne perdons pas la tête, une bûche au poêle.

Mme LAVADE, d'un air revêche.

Un verre d'eau et la gazette, n'est-ce pas ?

M. TRÉPANILLAC.

Je vous apporterai demain, sans faute, cetté chanson qué je vous ai promise.

Mme LAVADE.

Oh! pour des chansons, on n'en manque pas avec vous.

M. TRÉPANILLAC.

Et le billet dé comédie, cé sera pour dimanche, sans faute.

Mme LAVADE.

Après la grand...

M. TRÉPANILAC.

Que jé fondé près dé ce poêle comme la glace, si jé manque d'une seconde; quand jé vous dis qué jé lé dois recevoir de Mademoiselle Sautreda, la première figurante de la comédie, qué j'ai guérie récemment, et qui doit lé demander à M. Pirouette, premier figurant, qui s'est chargé de l'obtenir à M. Piano, troisième violon dé l'orchestre, qui n'attend qué lé moment favorable pour lé réquérir dé la femme-de-chambre dé mademoiselle Camille.

Mme LAVADE.

Oh! je vois que c'est immanquable.

M. TRÉPANILLAC, en montrant le damier à M. Frac.

Eh bien! qué dit lé cœur?

M. FRAC.

Non, je suis trop distrait; je sens que je perdrais aujourd'hui jusqu'à ma perruque.

Mme LAVADE.

Peste! vous jouez gros jeu.

M. FRAC.

Il est vrai que je ne saurais trouver un perruquier qui me coiffe à l'air de mon visage.

M. TRÉPANILLAC.

Madame Frac ne s'en mêle donc pas?

Mme LAVADE.

Taisez-vous, mauvais plaisant.

M. TRÉPANILLAC.

Sérieusement, jé suis caution pour cette affaire; si vous voulez, jé parlerai au meilleur coiffeur de Paris; jé fus garçon major (*) dans sa boutique tandis que j'étudiai à Saint-Côme: Madame lé connaît; c'est M. Tressant, lé voisin.

Mme LAVADE.

C'est la vérité. Oh! pour celui-là, c'est un habile homme; mais c'est à savoir s'il voudra; il est si occupé!

(*) On appelle *major*, dans les boutiques de perruquier, un garçon chirurgien qui n'y fait que le métier de barbier.

M. TRÉPANILLAC.

Jé mé charge de la négociation. Il vient ici cé soir. S'il vous prénd en amitié, votre affaire est bonne; il faut lé flatter, entendés-vous? né l'a pas qui veut; tenés, lé voilà; il vient peut-être ici... justement.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, M. TRESSANT.

(M. Tressant est coiffé avec un petit bonnet sur lequel il y a peu de poudre, mais peigné avec le plus grand soin; son habillement est un surtout de drap gris, une veste et une culotte de satin de pareille couleur, des bas de soie à côtes, assortis au reste et une très-petite canne à pomme d'or, avec laquelle il se joue: tout le monde se lève quand il entre.)

M. TRESSANT, sans regarder Trépanillac ni Frac, qui se tiennent debout.

Bonjour à la Dame de céans; toujours charmante, quoiqu'un peu mal coiffée.

Mme LAVADE.

Ah! M. Tressant, quand vous vouliez bien en prendre la peine, cela allait mieux.

M. TRESSANT.

Il y a long-tems, madame Lavade, il y a long-tems de cela; mais, je dis, envoyez-

moi votre coiffeur, je lui donnerai des conseils, si je puis en trouver le moment... Pas la minute à moi, ma chère, pas la minute : je sors un instant de mon atelier pour me dissiper; je ne sais auquel entendre : sept garçons, quatre apprentifs, dix tresseuses; trente perruques à rendre toutes les semaines pour tous les ordres de l'État, sans compter les étrangers, qui me persécutent, je dis; c'est Vienne en Autriche; c'est Londres en Angleterre; c'est Madrid en Espagne : de tous les coins et recoins des quatre parties du monde! si j'avais voulu la pratique du Grand-Seigneur de Constantinople... mais je n'ai pas voulu de ces huguenots-là : pour la province, il y a long-tems que je l'ai remerciée, je n'y aurais pas suffi; et puis, je dis, on voit tomber son ouvrage dans les mains d'un misérable barbier, qui vous l'arrange en deux coups de peigne, cela ne fait aucun honneur.

Mme LAVADE.

Voilà ce que c'est que la réputation! je voudrais bien que ma boutique fût achalandée comme la vôtre.

(Au mot de boutique, M. Tressant fronce le sourcil.)

M. TRÉPANILLAC.

Voilà M. Frac qui ne manque pas de talens, et qui, sur la renommée de votre réputation, M. de Tressant, désire cultiver votre connaissance.

M. TRESSANT, regardant Frac avec protection.

Monsieur est artiste aussi, apparemment?

M. FRAC.

Je me pique d'habiller ce qu'il y a de mieux à la Cour.

M. TRESSANT.

Monsieur est tailleur; mais c'est z'un métier z'assez honnête, quoi qu'on en dise; surtout, je dis, quand on z'y a de la réputation.

M. FRAC, à M. Tressant.

Monsieur souhaiterait-il me faire l'honneur d'accepter un doigt de bière?

M. TRÉPANILLAC.

Oui, M. Tressant l'aime beaucoup; holà! garçon! n'entendés-vous pas? Monsieur demande dé la bière.

M. FRAC, au garçon.

Vous monterez tout de suite deux bouteilles, des échaudés.

Mme LAVADE, au garçon.

Prenez la corbeille, allez en chercher, et vous diminuerez ceux qu'on a reportés ce matin.

M. TRESSANT.

Ce n'est pas la peine, je boirai z'un verre de bière seulement.

M. TRÉPANILLAC.

Vous avez raison, et moi j'aime mieux une croûte de votre pain de ménage.

TROTIN, en versant la bière.

Cela est plus solide.

TRÉPANILLAC, au garçon.

Holà! ne faites pas tant mousser.

M. FRAC.

Si M. de Tressant voulait bien me permettre d'avoir l'honneur...

(M. Tressant approche son verre d'un air distrait, et Frac, après avoir bu, fait signe à Trépanillac de proposer la perruque.)

M. TRÉPANILLAC.

Sur ma foi, d'honneur, je ne me lasse point d'admirer la grâce de cette coiffure de M. de Tressant; c'est une simplicité, une élégance, un je ne sais quoi...

M. TRESSANT.

C'est ce que me disait ce matin le prince de... qui se plaignait que les siennes n'allaient jamais bien; mais, Monseigneur, je dis, c'est que vous autres grands, vous ne savez pas porter une perruque; il faut connaître la marche de cela, je dis: il y a un art à faire une coiffure, il n'y en a pas moins à la porter, c'est une tournure, un effet pittoresque, là, je dis...

M. TRÉPANILLAC.

Eh! M. Tressant, comme vous avez un goût délicat, c'est ce que me disait tout à l'heure M. Frac, Monsieur voudrait pour tout au monde que vous lui fissiés...

M. TRESSANT.

Et le duc de... avec qui je déjeunais avant-hier, il me jurait qu'il n'avait jamais vu personne raisonner son art d'une façon aussi... là...

M. FRAC, très-affectueusement.

Si c'était la bonté de Monsieur...

M. TRESSANT.

Il est vrai que cela ne paie pas, il me doit dix-huit cents livres.

M. TRÉPANILLAC.

Une petite requête de la part de M. Frac, quatre cheveux seulement arrangés de votre main...

M. TRESSANT.

Et le président de... Oh! il a du goût celui-là pour sa coiffure; il a profité des principes que je lui ai donnés; mais on n'en peut tirer un sou, il me doit près de mille ecus.

M. FRAC.

Moi, je suis dans le même cas; mais cela n'empêche pas que je ne paie comptant, et

sans marchander, quand une chose me plaît: si, par votre moyen, je pouvais espérer...

M. TRESSANT, souriant.

Je vous vois venir, M. Frac, je vous vois venir; ce serait avec plaisir, mais je vous préviens que cela serait long. Je n'ai plus guère, pour cette année, que six cents coiffures à fournir, et vous voyez que je n'ai pas trop de marge.

M. FRAC.

Eh bien! pour le nouvel an.

M. TRESSANT.

Nous verrons, dans le tems comme dans le tems.

M. FRAC.

Si vous vouliez toujours avoir la complaisance de me prendre une mesure, cela vous engagerait peut-être plus tôt.

M. TRESSANT, éclatant de rire.

Une mesure! ah! ah! ah! une mesure! est-ce que le génie a besoin de mesure? oh! cela ne se traite pas comme une culotte, M. Frac.

M. FRAC.

Le génie n'a pas besoin de mesure, mais la tête est, je crois, comme le corps; il faut bien, pour connaître la proportion...

M. TRESSANT.

Point du tout, je dis; j'envisage une figure, je fixe les traits d'une physionomie, et je vois d'un coup d'œil ce qui convient au caractère du visage.

M. FRAC, à M. Trépanillac.

Tous nos complimens sont inutiles; ceux qu'il se fait lui-même ne lui laissent seulement pas le tems de nous écouter.

M. TRÉPANILLAC, bas.

Laissés-moi faire. (*Haut.*) Ah! Monsieur, si M. l'Ambassadeur, pour qui vous faites cet habit ponceau, brodé d'or, entendait raisonner M. Tressant, qu'il serait content! c'est un amateur de coiffure, c'est un curieux, celui-là : né vous disait-il pas hier qu'il né trouvait qué des cruches pour lui faire des perruques? En lui portant son habit, il faut lui dire qué vous avez trouvé son affaire : s'il sé coiffait une fois de M. Tressant, M. Tressant coifferait bientôt tous les étrangers. (*M. Tressant regarde avec attention M. Frac.*) Oh! je connais M. Frac, vous n'avez pas besoin dé lé regarder; il est homme à lé faire, jé né connais personne au monde dé plus serviable.

M. TRESSANT, plus affectucusement.

Ce n'est pas cela que j'examine; je regarde

que M. Frac porte une figure qui invite à le coiffer.

M. FRAC.

C'est ce que me dit tous les jours madame Frac.

M. TRESSANT, portant la pomme de sa canne sous le menton de M. Frac.

Regardez-moi z'en face... là... pas tout-à-fait... bien... tournez à présent la tête de trois quarts.

M. FRAC.

Comment dites-vous? vous trouvez que ma figure a trois quarts de long?

M. TRESSANT, regardant madame Lavade avec un sourire de pitié qui retombe sur M. Frac.

Eh! non, mon cher ami! que l'on voie les trois quarts de votre figure... bon!... de porfil à présent; vous savez ce que c'est qu'un porfil peut-être... fort bien! à merveille! je dis, votre tête est là (*en mettant le doigt sur le front*). Je vous ferais mille coiffures sans en manquer une.

M. FRAC.

Cela serait bien long.

M. TRESSANT.

Pas tant que vous croyez, un instant, je dis, un instant. (*Il réfléchit de l'air d'un homme occupé du plus grand projet.*) Tout juste. Holà! Trotin, allez-vous-en à la maison, dites à

mon premier commis qu'il m'apporte, là... ce petit bonnet indécis, commandé pour M. l'abbé C... lorsqu'il sort à pied le soir... il sait bien ce que c'est... Au surplus... oui, justement, c'est le numéro 784. Il faut avoir tout cela dans la tête, je dis; si l'on n'avait pas un certain ordre, on n'y tiendrait pas.

M. FRAC.

Ah! Monsieur, vous me faites le plus grand plaisir; dites-moi, s'il vous plaît...

M. TRESSANT.

Eh! non, ce n'est pas la question; c'est qu'il fallait m'apprivoiser avec votre figure: il fallait saisir, vous comprenez bien; z'à présent, c'est la plus petite chose du monde, et je me flatte que vous allez convenir que j'ai mon coup d'œil juste. Oh! pour cela, c'est mon fort que le coup d'œil, et le coup de peigne: voilà tout mon secret.

M. TRÉPANILLAC.

Oh! vous ne dités pas tous vos autres coups.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN GARÇON PERRUQUIER, avec une veste blanche croisée, les cheveux relevés avec un peigne et un grand linge autour de lui.

M. TRESSANT, à M. Frac.

DÉPOUILLEZ cette infamie. (*Après que M. Frac a ôté sa vieille perruque M. Tressant s'assied, et le fait mettre à genoux entre ses jambes.*) Point de façon, je dis, c'est mon usage, je ne coiffe pas autrement tous nos seigneurs. (*Il pose la perruque, la serre, et rejette le peigne que son garçon lui présente; il appuie légèrement la main, relève quelques cheveux avec une grosse épingle, et dit du ton le plus grave :*) Levez-vous, et regardez dans cette glace.

(Toute l'assemblée bat des mains, et il se promène dans le café d'un air satisfait.)

M. FRAC.

Eh! Monsieur, si vous voulez m'en faire une, il n'y a rien que...

M. TRESSANT, toujours plus digne.

Fi donc! je ne travaille point par intérêt; j'aime mon art, et je suis charmé qu'il soit utile à un galant homme. (*Frac veut ôter la perruque..*) Eh bien! le malheureux, qu'est-ce qu'il veut faire?

M. FRAC.

Mais votre garçon attend pour la remporter.

M. TRESSANT.

Eh! non, vous dis-je, elle est sur votre tête, elle y va passablement, il faut qu'elle y reste : on en fera une autre.

M. FRAC, transporté, saute au cou de M. Tressant.

Ah! M. Tressant, il faut que je vous embrasse : tenez, mon ami (*il donne un petit écu au garçon*), voilà pour avoir des aiguilles; Trotin, garçon, madame Lavade, vite une topette d'eau des Barbades, de Scubac, d'huile de Vénus, ce qui fera le plus de plaisir à M. Tressant. (*Il se regarde dans la glace.*) Allons donc, garçon, des biscuits, des massepins, des macarons, ce que M. Tressant aime le mieux... Ma femme va être bien contente; car nous avions toujours querelle sur ma coiffure : oh! elle ne me connaîtra pas.

M. TRÉPANILLAC, en prenant la vieille perruque de M. Frac du bout des doigts.

Et cette rélique, où l'enchâsserons-nous?

M. FRAC.

Ma foi, où il vous plaira.

M. TRÉPANILLAC, à Trotin.

Tiens, garçon, tu ne diras pas que je ne te donne jamais rien.

TROTIN.

Bien obligé, gardez-la pour vous.

M. TRÉPANILLAC.

Mon avis est qu'on en fasse un sacrifice en l'honneur de la gloire de M. Tressant : allons, un holocauste. (*)

(Il la prend avec les pincettes, la met dans le poêle, et tandis qu'elle grille, il veut faire danser M. Frac, M. Tressant et madame Lavade autour du poêle; mais la gravité de M. Tressant s'y oppose.)

M. FRAC, en mettant la main à la poche.

Voilà qui est fort bien, mais parlons d'affaires.

M. TRESSANT.

Fi donc! vous dis-je, fi donc! c'est une misère.

M. FRAC.

Mais, Monsieur, encore faut-il...

M. TRESSANT.

Eh bien! nous arrangerons cela; la plus petite chose du monde, un rien: vous me ferez une culotte de velours noir.

M. FRAC, avec embarras.

Pardonnez-moi, c'est-que...

(*) On entendait par holocauste les sacrifices où toute la victime devait être brûlée, sans qu'il en demeurât rien pour les prêtres.

M. TRESSANT.

Oh! j'entends; c'est qu'il faut que vous me preniez la mesure, vous, n'est-ce pas?

M. FRAC.

Non, Monsieur, c'est que...

M. TRESSANT.

Vous êtes pressé d'ouvrage, tant mieux; je ne le suis pas moins; à votre aise, M. Frac, à votre aise.

M. FRAC.

Ce n'est pas tout-à-fait cela, c'est que...

M. TRESSANT.

C'est que vous trouvez que ce serait trop cher peut-être; mais je vous avertis qu'il ne sort point de coiffure de chez moi à moins de quatre louis, et je vous traite, comme vous voyez, en ami, en artiste.

M. FRAC.

Oh! Monsieur, bien de l'honneur à moi, je n'y regarde pas de si près; c'est seulement...

M. TRESSANT.

C'est que, c'est que; expliquez-vous donc.

M. FRAC.

Excusez-moi, Monsieur, si je prends la liberté de vous dire... mais c'est que je vous dirai que je ne travaille que pour des seigneurs.

M. TRESSANT est d'abord indigné de cette insolence, puis il éclate tout d'un coup

Comment, M. Frac! que pour des seigneurs! et moi, jamais pour un manant de tailleur.

(Il lui arrache sa perruque de dessus la tête. Frac est d'abord tout interdit de se trouver sans perruque; mais il prend son parti, et enlève celle de Tressant, qu'il métamorphose à son tour en enfant de chœur, et il se sauve en se coiffant avec. Les bras tombent au sublime M. Tressant, et madame Lavade et le garçon de boutique étouffent de rire de voir cette tête pelée et cette figure stupidement étonnée ne pas songer seulement à se couvrir de celle qu'il vient d'ôter au tailleur, et qu'il tient encore dans sa main.

M. TRÉPANILLAC.

Vous allez faire un rhume, M. Tressant, et puis il faudra qué jé vous guérisse; mettez dessus sans façon, point dé cérémonie.

M. TRESSANT sort furieux.

L'insolent me le paiera quelque jour, tôt z'ou tard.

M. FRAC.

Un instant, permettez; je suppose en cette occurrence que c'est vous qui avez tort; car vous ne pouvez ignorer le proverbe.

FIN DU CAFÉ BORGNE.

LE MUET,

CONTE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

MERVAIN PÈRE.
Mme MERVAIN.
MERVAIN FILS.
ÉMILIE.
LE DOCTEUR L'APOSÈME.
LA ROSE.

LE MUET,

CONTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERVAIN, Mme MERVAIN.

Mme MERVAIN.

Voila pourtant huit jours, Monsieur.

MERVAIN.

Je le sais. Oui, voilà le huitième jour.

Mme MERVAIN.

Huit grands jours sans parler.

MERVAIN.

Cela vous paraît monstrueux.

Mme MERVAIN.

Et à vous, Monsieur?

MERVAIN.

Cela me paraît d'une bizarrerie, d'un entêtement inconcevables.

Mme MERVAIN.

Un entêtement! Non, Monsieur, non: c'est une maladie affreuse, suite du chagrin que vous lui avez causé.

MERVAIN.

Un entêtement, vous dis-je, et d'autant plus singulier, qu'il vous ressemblait un peu, qu'il avait le défaut de trop parler, et qu'il passait même pour indiscret. Et, en effet, c'est à son indiscrétion que j'ai dû la découverte de sa passion pour Émilie, pour une fille dont je hais le père, et dont je me suis bien promis de ne jamais faire ma belle-fille.

Mme MERVAIN.

Vous voilà bien avancé! vous aurez un fils muet. Un fils muet! Je ne sais pas ce que je ne préférerais point à ce malheur; mais, Monsieur, votre sang-froid sur cet article me met hors de moi-même. Vous traitez ceci comme un accident ordinaire; il semble qu'on vous dise que votre fils a la migraine... Il est muet, Monsieur... muet... ce qu'on appelle muet...

MERVAIN.

Et vous voulez me rendre sourd?

Mme MERVAIN.

C'est votre cœur qui l'est. Oui, vous êtes insensible au plus grand, au plus affeux des malheurs. La douleur où l'a jeté votre défense de parler à Émilie, et surtout d'espérer jamais de l'épouser, a fait sans doute une révolution subite d'humeurs, qui aura frappé

sa langue de paralysie. Voyez donc ce qu'il y a à faire là-dessus... J'ai fait venir chaque jour ses meilleurs amis, mais il n'y en a pas un qui lui ait arraché un mot... Si ce n'était que pour vous qu'il se tût, je n'en serais pas surprise : votre dureté, votre avarice lui ont souvent fermé la bouche ; mais c'est pour moi-même, c'est pour tout le monde... N'y a-t-il donc point de remède à cela, et serai-je la plus infortunée des mères ?

MERVAIN.

Si vous imaginez, ma femme, que ce soit une maladie, faites-le voir à notre voisin le docteur, à M. l'Aposème ; j'y consens, mais je ne sais si la faculté a des remèdes pour cela. Le docteur vous dira bien, en voyant que votre fils ne parle point, qu'il est muet; c'est-à-dire qu'il en saura autant que le Sganarelle de Molière ; mais pour le faire parler, c'est une autre affaire. Écoutez, ma femme, vous savez que les grandes querelles de votre fils et de moi tombaient toujours sur l'argent, dont je n'étais jamais assez prodigue envers lui : eh bien ! envoyez-le-moi, ma femme, je vous en prie.

Mme MERVAIN.

Ne lui parlez pas d'Émilie ; vous aggraveriez son mal.

MERVAIN.

Soit : je n'en parlerai pas.

Mme MERVAIN.

Ah! mon-ami! s'il dit un mot, faites-moi appeler sur-le-champ; que je jouisse du plaisir de l'entendre.

MERVAIN.

Je n'y manquerai pas.

Mme MERVAIN.

De grâce, de la douceur avec lui; et rendez-moi mon fils, si vous le pouvez.

MERVAIN.

Eh! allez, vous dis-je; je l'attends.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MERVAIN PÈRE.

MERVAIN.

Que diantre imaginer sur... tout ceci? Une révolution d'humeurs..... une paralysie.... cela est incroyable... Mais huit jours sans avoir proféré une seule parole... avec sa mère qui le gâte, avec ses meilleurs amis... avec son valet, avec moi... un étourdi, un causeur éternel, comme sa mère!... cela me passe. Mais je le vois.

SCÈNE III.

MERVAIN PÈRE, MERVAIN FILS.

MERVAIN.

Eh bien ! mon ami, qu'est-ce ? Veux-tu toujours désespérer ta mère et moi par un silence opiniâtre ?

MERVAIN fils.

Il salue son père, le regarde et se tait.

MERVAIN.

Mon fils ! tu m'effraies...

MERVAIN fils.

Il prend la main de son père, et la serre avec tendresse.

MERVAIN.

Quoi ! tu ne nous diras rien ?

MERVAIN, fils.

Il fait signe qu'il ne le peut pas.

MERVAIN.

C'est une chose affreuse. Mais, mon fils, écoute-moi : je sais que tu m'as boudé quelquefois de l'épargne que je mettais à ta dépense ; tu m'as pris pour un avare, et je n'étais qu'un père attentif à ne pas donner trop d'alimens à des goûts toujours dangereux à ton âge... Tiens, veux-tu que je te

donne une preuve que de ma part ce n'est point un vil attachement à l'argent ?... Vois-tu cette bourse ; il y a vingt-cinq beaux louis d'or dedans. Les veux-tu ?

MERVAIN fils.

Il fait signe qu'oui, et tend les mains.

MERVAIN.

Tu entends bien que je mets une condition à cela, et que je compte sur ta reconnaissance.

MERVAIN fils.

Il peint la reconnaissance qu'il en aura.

MERVAIN.

Tu acceptes donc le marché ? Tiens, les voilà ; ils sont à toi.

MERVAIN fils.

Il demande par signe s'ils sont bien à lui.

MERVAIN.

Oui, oui... je te les donne.

MERVAIN fils.

Il exige, toujours en pantomime, que son père en jure.

MERVAIN.

Oui, foi de père.

MERVAIN fils.

Il embrasse son père, et se sauve avec la bourse.

SCÈNE IV.

MERVAIN PÈRE.

MERVAIN.

Mervain !... Il fuit à toutes jambes. Oh ! parbleu ! ce n'est pas là mon compte ; pas un mot de remercîment, et j'en suis pour vingt-cinq louis !... La Rose ! La Rose !

SCÈNE V.

MERVAIN PÈRE, LA ROSE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

MERVAIN.

As-tu vu passer mon fils ?

LA ROSE.

Oui, Monsieur, fort vite et fort gaîment. Qu'a-t-il donc ? Il y a huit jours qu'il n'a eu l'air aussi ouvert.

MERVAIN.

J'ai voulu le faire parler en lui offrant de l'argent ; il n'a pas dit un mot, et s'est enfui avec ma bourse.

LA ROSE.

C'est qu'il n'est pas manchot.

MERVAIN.

Je le vois bien ; mais dis-moi : penses-tu, comme ma femme, qu'il est véritablement, absolument muet ?

LA ROSE.

Ce qu'il y a de certain, Monsieur, c'est qu'il n'a pas prononcé une syllabe de toute la semaine. Mais c'est plaisant : vous avez fait une tentative de votre côté; et moi du mien j'en voulais faire une ; mais votre peu de succès m'épouvante.

MERVAIN.

De quoi était-il question ?

LA ROSE.

Vous vouliez le prendre par l'argent, et ce n'était pas mal imaginé de votre part ; mais moi je connais un autre faible, et je voulais en profiter. Monsieur, Monsieur, je l'aperçois : ah ! de grâce, laissez-moi avec lui.

MERVAIN.

Allons : fais ce que tu voudras ; je me retire; mais dis-lui que je ne prétends pas qu'il garde mon argent pour rien.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MERVAIN FILS, LA ROSE.

LA ROSE.

Le voilà qui vient à moi : bon. Nous verrons si je ne lui ferai pas prononcer quelques-uns de ces jolis mots dont il m'honorait dans sa colère.

MERVAIN fils.

Il fait signe à La Rose qu'il veut changer d'habit, et qu'il en veut un brodé.

LA ROSE.

Monsieur, je n'entends pas. (*Autre pantomime de Mervain, pour se faire comprendre.*) Ah! oui! oui! je comprends... j'y vais...

MERVAIN fils.

Il se promène sans mot dire, se met le doigt sur la bouche, et semble se recommander le silence.

LA ROSE, apportant un habit noir.

Le voilà, Monsieur.

MERVAIN fils, les yeux enflammés.

Il le prend à la gorge, et lui explique de nouveau par signes ce qu'il demande; La Rose sort: autre pantomime; La Rose revient.

LA ROSE.

Que ne le disiez-vous plus clairement? La

voilà votre robe-de-chambre. (*Mervain frappe du pied.*) Bon ! voilà la machine en mouvement ; il accouchera peut-être. (*Nouvelle explication par signes de ce que Mervain demande. La Rose sort, et Mervain pendant ce tems-là cherche des yeux dans la chambre, aperçoit une baguette, et la met près de lui. La Rose apportant l'habit brodé.*) Ah ! pour le coup, m'y voilà, je crois.

MERVAIN fils.

Il fait signe qu'il a bien fait cette fois de ne pas se tromper. Il se fait mettre cet habit : La Rose fait mille gaucheries, et dit à part.

LA ROSE.

Quel diable d'homme ! Comment ! il ne me dira pas une injure, lui qui en a le recueil le plus complet ?

MERVAIN fils.

Il fait signe qu'il veut écrire : nouvelles gaucheries affectées de La Rose, même silence de la part du maître qui écrit enfin.

LA ROSE.

A propos, Monsieur, je viens de quitter monsieur votre père, qui est très-fâché du petit tour que vous lui avez fait. Il comptait sur vos remercîmens : vingt-cinq louis valaient bien un petit mot ; on ferait un discours académique à moins de cela.

MERVAIN fils.

Il fait signe à La Rose de se taire.

LA ROSE.

Oh! Monsieur, cela ne m'est pas si aisé qu'à vous. (*Autre signe de se taire.*) Parbleu! si tout le monde se tait ici comme vous, cela fera une maison fort gaie! Je ne veux pas oublier ce que je sais; il faut que je parle.

MERVAIN fils.

Il fait signe à La Rose de cacheter sa lettre.

LA ROSE, à part.

Ah! bon! nous verrons s'il tiendra à celui-ci. (*La Rose brûle la lettre en la cachetant. Mervain prend le bâton, le rosse, et s'en va.*) Peste soit du brutal! encore s'il avait assaisonné cela de quelques paroles! mais point.

SCÈNE VII.

MERVAIN PÈRE, LA ROSE.

MERVAIN.

Eh bien! es-tu venu à bout de le faire parler?

LA ROSE.

Non, de par tous les diables! il n'y a point de mauvais tour que je ne lui aie fait, et au lieu de me tenir de ces discours cavaliers qui lui étaient ordinaires, il a pris en silence le bâton que vous voyez, et m'a roué de coups.

MERVAIN.

C'est qu'il n'est pas manchot, comme tu me disais. Et mon argent, lui en as-tu parlé?

LA ROSE.

Point de réponse, Monsieur : oh! il est muet comme tous les muets du sérail.

MERVAIN.

Comment! est-ce que ma femme aurait raison? et qu'une paralysie subite tombée sur sa langue?...

LA ROSE.

Oh! oui, Monsieur : c'est cela, à coup sûr; mais la paralysie n'a point gagné le bras, je vous assure.

MERVAIN.

Vois qui est-ce qui frappe... Il faut que je sois bien malheureux! Je n'ai qu'un fils, et je ne pourrai me voir revivre dans ses enfans, car personne n'en voudra en cet état-là.

LA ROSE.

Monsieur, c'est un de vos voisins; c'est M. l'Aposème qui vient, dit-il, de la part de Madame.

MERVAIN.

Faites entrer.

SCÈNE VIII.

L'APOSÈME, M. MERVAIN PÈRE, LA ROSE

L'APOSÈME.

Monsieur, madame Mervain m'a fait l'honneur de passer chez moi, pour me dire de venir voir monsieur votre fils, qui est tout à coup devenu muet, à ce qu'elle dit.

MERVAIN.

Ne vous a-t-elle pas conté aussi ?...

L'APOSÈME.

Oui, Monsieur, que c'était l'effet d'un violent chagrin.

MERVAIN.

Eh! croyez-vous cela possible ?

L'APOSÈME.

Comment, possible! Et n'avez-vous pas ouï dire cent fois que les grandes passions sont muettes ?

MERVAIN.

Oui, pour un moment; mais huit jours, Monsieur.

L'APOSÈME.

Il faut voir le sujet, Monsieur, il faut le

voir : à la seule inspection, je vais vous dire ce qui en est.

MERVAIN.

La Rose, fais venir mon fils.

LA ROSE.

Oui, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

M. MERVAIN père, L'APOSÈME.

MERVAIN.

Et supposé qu'il soit muet, la médecine a-t-elle des secrets ?...

L'APOSÈME, vivement.

Si elle en a ? Voilà un doute bien singulier ! Est-il un mal, un dérangement physique quelconque, devant lequel la médecine s'arrête ?

MERVAIN.

Je sais que c'est l'opinion de vos confrères; mais...

L'APOSÈME.

Monsieur, les plaisanteries sur mon art sont un peu usées, Dieu merci, et la confiance que nous avons droit d'exiger ne se ridiculise plus en plein théâtre ; prenez-y garde.

MERVAIN.

Tout comme il vous plaira, pourvu que vous fassiez parler mon fils.

L'APOSÈME.

Si je le ferai parler! oh! je vous en répouds, quand il n'aurait parlé de sa vie...

MERVAIN.

Le voici...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MERVAIN FILS.

L'APOSÈME.

Oh! qu'il a bien les yeux d'un muet!

MERVAIN.

Comment! est-ce que vous voyez cela dans les yeux?

L'APOSÈME.

Une fonction interrompue altère toutes les autres : ne vous ai-je pas dit que la première inspection?...

LA ROSE.

Oh! oui, c'est vrai au moins; il ne regarde pas comme un autre : ce que c'est que la médecine, pour ouvrir l'esprit! Je n'avais rien vu de cela.

MERVAIN.

Mon fils, voilà un habile homme qui vient examiner votre état, et y apporter du remède.

MERVAIN, fils.

Il fait signe que le docteur n'y fera rien.

L'APOSÈME.

Tout beau! tout beau! jeune homme, est-ce que vous êtes aussi un peu incrédule en médecine?

MERVAIN fils.

Il fait signe que oui.

L'APOSÈME.

Tant pis, Monsieur, tant pis; l'on vous guérira aussi de cette maladie-là. Voyons le bras... Eh! donnez donc, et ne faites pas l'enfant... (*Il tâte le pouls.*) La pulsation du mutisme... oui, le vrai pouls d'un muet.

MERVAIN.

Comment! le pouls...

L'APOSÈME.

Tout s'y peint, tout s'y mesure, pour qui sait y voir et y entendre : vous n'avez donc pas vu ma thèse sur le pouls?... Il n'y a pas un docteur indien qui en sache plus long que moi là-dessus... Mais il faut que je considère un peu la langue du malade. (*Mervain fils refuse.*) Il le faut, jeune homme, il le faut...

MERVAIN.

Ah! mon fils, je t'en conjure.

L'APOSÈME.

Eh! non, mon voisin; il n'y a qu'à le faire attacher.

MERVAIN fils veut fuir; le docteur le retient.

Doucement, s'il vous plaît. Oh! vous me montrerez la langue, ou vous direz pourquoi.

LA ROSE.

S'il est muet comment voulez-vous qu'il vous le dise?

L'APOSÈME, à La Rose.

Vous avez raison, mon ami. Ce valet a de la justesse.

LA ROSE.

Monsieur, vous êtes bien bon.

L'APOSÈME.

Allons, beau muet, ne vous faites point tirailler, et faites les choses de bonne amitié.

LA ROSE.

Pardi! je tirerais fort bien la langue à M. le docteur.

MERVAIN fils.

Il rit, et montre sa langue.

L'APOSÈME.

Belle et brillante pour des yeux ignorans;

mais inflammatoire, engorgée pour les miens... voilà qui est clair... et j'ai justement ici sur moi une lancette propre à faire une petite incision dans cette langue paresseuse.

MERVAIN fils.

Il s'échappe et s'enfuit.

LA ROSE.

Oh ! notre jeune maître n'aime pas la saignée; je le savais bien.

L'APOSÈME.

Monsieur, Monsieur, voilà une conduite bien légère; c'est une rébellion en forme à la médecine : on n'en agit pas ainsi avec un homme tel que moi. Que diable ! je vous dis de faire attacher cet homme-là, et vous n'en faites rien, et vous m'exposez à cet affront !

MERVAIN.

Monsieur, on lui fera entendre raison.

L'APOSÈME.

La paralysie a attaqué une partie du cerveau, aussi bien que la langue. Adieu, Monsieur, disposez votre malade, et rendez-le plus docile, si vous voulez que je le revoie. Votre fils est muet, et c'est à moi de le guérir.

SCÈNE XI.

MERVAIN PÈRE, LA ROSE.

LA ROSE.

Le docteur s'en va mécontent; car vous avez oublié la petite cérémonie de le payer.

MERVAIN.

Ah! tu as raison: mais il reviendra. Voilà mon fils décidé muet: cependant, que je suis malheureux! Il fallait qu'il aimât prodigieusement cette Émilie que je lui ai défendu de voir!

LA ROSE.

Voici Madame.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mme MERVAIN.

Mme MERVAIN.

Je viens de rencontrer le docteur. Eh bien! que vous avais-je dit? Mervain est muet incontestablement.

MERVAIN.

Je le sais bien; je suis désespéré; car nous ne pourrons plus le marier.

Mme MERVAIN.

Ce serait le comble de l'infortune, si je ne m'étais pas conduite comme je l'ai fait. J'ai été voir cette Émilie que vous refusiez à mon fils. Grâces, esprit, beauté, talens, c'est un prodige, et je serais étonnée que Mervain ne l'adorât pas dès qu'il l'a connue. J'ai fait plus : j'ai voulu voir son père ; vous le croyez de vos ennemis, il n'en est rien ; vous en avez cru de mauvaises langues, à ce qu'il m'a dit, et je l'ai trouvé tout disposé à faire tout pour vous.

MERVAIN.

Comment ! il désavoue...

Mme MERVAIN.

Tout. Laissez-moi achever. Je suis revenue à sa fille, je lui ai conté notre infortune, elle y a été sensible ; et, si vous le voulez, elle épouse votre fils.

LA ROSE.

Quoi ! tel qu'il est ? malgré toutes les paralysies possibles ? Voilà une bien honnête personne.

Mme MERVAIN.

Décidez-vous, mon mari... Eh ! que savez-vous, si, en lui accordant ce que vous lui aviez défendu d'espérer, vous ne lui causerez pas une révolution contraire à celle qui lui a ôté la parole ?

MERVAIN.

Oui, vous avez raison : cela est très-possible. Je vous avoue de tout, ma femme; mais où avez-vous laissé Émilie?

Mme MERVAIN.

Elle est ici dans la chambre voisine.

MERVAIN.

Tant mieux; m'y voilà résolu : allons, je sacrifie mon petit ressentiment au bonheur de mon fils, au vôtre, au mien; je consens à tout. La Rose, allez faire descendre mon fils : dites-lui qu'il n'est pas question de médecin. (*La Rose sort.*) Pour vous, ma femme, laissez-moi un moment essayer si la bonne nouvelle que je vais lui donner fera quelque effet.

Mme MERVAIN.

Vous ne voulez pas que j'en sois témoin?

MERVAIN.

Je vous appellerai avec Émilie quand il sera tems. Le voici, rentrez vite.

SCÈNE XIII.

MERVAIN PÈRE, MERVAIN FILS.

MERVAIN.

Rassurez-vous, mon fils : il n'est pas ques-

tion du docteur l'Aposème, ni d'incision;.... au contraire, je vais vous apprendre une bonne nouvelle;... ah! cela vous émeut.... Eh bien! vous ne devinez pas?

MERVAIN fils.

Il fait signe que non.

MERVAIN.

Il est pourtant question d'Émilie. (*L'agitation de Mervain fils est encore plus grande.*) Oui, d'Émilie,.. que je ne connaissais point, mais que je trouve charmante, comme vous.

MERVAIN fils.

Il prend les mains de son père, et les baise.

MERVAIN.

Demandez-moi-la en mariage, et je vous la donne.

MERVAIN fils.

Mervain fils ouvre dix fois la bouche, la referme aussitôt, et fait signe à son père qu'il ne peut la lui demander.

MERVAIN.

Il faut donc y renoncer; car, assurément, une fille comme elle ne s'associera pas à un muet. (*Mervain se jette aux pieds de son père.*) Pauvre malheureux! ah! mon cœur se déchire. C'en est fait, je n'ai plus d'espérance. Venez, ma femme, venez: dans notre malheur, nous sommes trop heureux qu'Émilie se condamne à le partager.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ÉMILIE, Mme MERVAIN.

MERVAIN.

Rien ne peut réparer sa perte, (*à Émilie*) puisque l'offre que je lui ai faite de vous accorder à sa demande n'a pu lui arracher un seul mot.

(Mervain fils, étonné en voyant Émilie, tombe aux pieds de sa mère.)

Mme MERVAIN.

Triste infortuné ! tu vas du moins jouir de l'objet de tes vœux ; oui, mon fils, Émilie consent à s'unir avec toi. Que ne lui devras-tu point ainsi que nous ?

ÉMILIE.

Ah ! Madame, si vous saviez ce que cet hymen a de charmes pour moi ! (*A Mervain père.*) Mais, Monsieur, c'est de votre main que je veux tenir celle de votre fils.

MERVAIN.

Volontiers, belle Émilie. (*Il met la main de son fils dans celle d'Émilie.*) Soyez heureuse, et comptez sur le père le plus tendre et le plus reconnaissant.

ÉMILIE.

Mon bonheur est sûr et le vôtre aussi,

Monsieur, et le vôtre, mère charmante d'un fils à qui je vais ordonner de sécher vos larmes. Oui, Mervain, oui, je suis satisfaite, oui, vous méritez mon cœur... Oui, vous savez aimer...parlez.

MERVAIN fils, avec transport.

Ah! mon père! O mère adorable! O divine Émilie! vous le savez, si je sais me soumettre et vous obéir.

LA ROSE.

Miracle!

Mme MERVAIN.

O mon fils! ô moment délicieux! Je respire à peine.

MERVAIN.

Ma fille! un peu trop d'art peut-être...

ÉMILIE.

Vous vous trompez, Monsieur; ce n'est point ce dénoûment heureux que j'avais envisagé, en exigeant de votre fils qu'il ne parlât que lorsqu'il en recevrait l'ordre de moi. Je voulais éprouver son amour, et surtout m'assurer qu'il savait se taire, et dompter un penchant que je lui soupçonnais à l'indiscrétion. Le succès a passé mon attente...

MERVAIN fils.

Il a comblé la mienne, Émilie : je suis à

vous, et j'y suis pour la vie; je n'ai point trop acheté le plus grand des bonheurs. Mais laissez-moi parler désormais, pour vous dire sans cesse combien je vous adore.

FIN DU MUET.

LE

NOUVEL ACTÉON,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR WILLEMAIN D'ABANCOURT.

PERSONNAGES.

Mme GRASSET.
M. DE LORME.
DARGENCOURT, neveu de M. De Lorme.
LOUISON, femme de chambre de madame Grasset.
LA FLEUR.

La scène est à Paris dans la maison de madame Grasset.

LE

NOUVEL ACTÉON,

PROVERBE (*).

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISON, seule.

Voila trois jours entiers que Madame me fait tourner la tête : si cela continue, je n'y pourrai pas tenir : elle ne me donne pas un moment de repos... Louison par-ci, Louison par-là... Elle veut une chose, elle en veut une autre... Bon ! ne la voilà-t-il pas encore sur mes talons ?

SCÈNE II.

Mme GRASSET, LOUISON.

Mme GRASSET.

Mais, Louison, il faut absolument que vous découvriez l'impertinent...

(*) L'idée de ce Proverbe est prise d'une nouvelle intitulée : *Le Mousquetaire à genoux, ou l'Apothicaire de qualité.*

LOUISON.

Mais, Madame, encore un coup, je n'en sais pas plus que vous sur cet article.

Mme GRASSET.

Voilà à quoi m'expose votre négligence.

LOUISON.

Comme si j'avais pu deviner qu'un téméraire pénétrerait dans votre salle de bain, et...

Mme GRASSET.

Ah! ne me forcez pas à rougir encore par le souvenir...

LOUISON.

Mais puisque vous l'avez vu, vous pouvez mieux que moi...

Mme GRASSET.

Je vous ai déjà dit cent fois que je n'avais fait que l'entrevoir : d'ailleurs, le trouble où j'étais, et la précipitation avec laquelle il s'est retiré, ne m'ont pas permis de distinguer ses traits.

LOUISON.

Le portier dit qu'il n'a vu entrer personne.

Mme GRASSET.

Personne?

LOUISON.

Cela est inconcevable... C'est peut-être un

Sylphe, un esprit aérien qui vous a joué ce tour.

Mme GRASSET.

Je serais presque consolée si je ne pouvais m'en prendre qu'à une substance intellectuelle, et non à un corps palpable, et surtout à un corps masculin; mais je crains bien le contraire.

LOUISON.

Au surplus, Madame, quand vous vous rendrez malade, que vous en reviendra-il?

Mme GRASSET.

Cela vous est bien aisé à dire, Mademoiselle; mais, ou vous découvrirez le coupable, ou vous sortirez de chez moi... Je n'y suis pour personne.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LOUISON.

Ou vous sortirez de chez moi! A la bonne heure; je serai tranquille au moins... Mais si Madame vient à se remarier, comme il y a tout lieu de le croire, je perdrais une bonne aubaine... Cependant je suis dans un grand embarras... Il ne faut ni plus ni moins qu'un miracle pour me tirer d'affaire.

SCÈNE IV.

DARGENCOURT, LOUISON.

DARGENCOURT.

Ma chère Louison, puis-je vous dire un mot?

LOUISON.

C'est vous, Monsieur? Eh! d'où sortez-vous donc depuis trois grands jours qu'on n'a point entendu parler de vous?

DARGENCOURT.

Si vous n'avez pitié de moi, je suis un homme perdu.

LOUISON.

Que vous est-il donc arrivé?

DARGENCOURT.

Comme si vous ignoriez ma fatale destinée!

LOUISON.

Attendez... Est-ce que ce serait vous, par hasard, qui auriez surpris Madame?

DARGENCOURT.

Ah! cessez cette cruelle plaisanterie; vous qui avez toute la confiance de madame Grasset, pouvez-vous ne pas savoir...

LOUISON.

Je le sais si peu, que Madame elle-même est malade de... curiosité.

DARGENCOURT.

Il se pourrait qu'elle ne m'eût pas reconnu! Ah! j'en suis au comble de la joie!... N'allez pas me vendre, au moins.

LOUISON, à part.

Un petit moment! il faut que je songe à mes intérêts. (*Haut.*) Mais je crois au contraire, Monsieur, que vous ne feriez pas mal de lui avouer la vérité. Du caractère dont je connais ma maîtresse, cela ne peut qu'avancer vos affaires; car, quoique vous ne m'ayez encore rien dit, je ne suis pas à m'apercevoir que vous l'aimez, et que vous ne seriez pas fâché d'enlever cette conquête à votre cher oncle.

DARGENCOURT.

Il est vrai.

LOUISON.

Si vous lui fesiez parvenir une petite lettre d'excuses...

DARGENCOURT.

J'en apportais une.

LOUISON.

Donnez-la moi; je ferai votre affaire.

DARGENCOURT.

Ah! ma chère Louison, si vous pouvez la faire réussir, soyez assurée que ma reconnaissance égalera le service...

LOUISON.

Nous parlerons de cela une autre fois... Savez-vous bien, Monsieur, que vous n'êtes pas de mauvais goût? Madame Grasset est une veuve de vingt-six ou vingt-sept ans, blanche, fraîche et dodue, le bras rond, la dent belle, l'œil vif et bien fendu, les cheveux noirs comme jais...

DARGENCOURT.

Qui mieux que moi sait le prix qu'elle vaut?

LOUISON.

Cinq ans de communauté qu'elle a passés avec un vieux et riche secrétaire du roi, qui avait des fonds considérables, et savait bien les faire valoir, lui ont paru assez longs, mais ont bien arrangé ses affaires. Ses reprises ont monté à près de deux cent mille francs, sans compter un douaire que le bonhomme, qui n'en a point eu d'enfans, lui a assuré, et un portefeuille bien garni d'actions et de billets au porteur, que nous avons adroitement mis de côté dans les derniers jours de la vie de M. Grasset.

DARGENCOURT.

Ah! ce n'est point l'intérêt qui conduit mon cœur.

LOUISON.

Je le crois; mais la fortune néanmoins n'est pas à dédaigner. Avec ces avantages, madame Grasset est une veuve très-bonne à épouser en secondes noces, et j'aime mieux que vous l'ayez que votre oncle : vous nous convenez davantage.

DARGENCOURT.

Ah! si je puis réussir, je serai le plus heureux des hommes.

LOUISON.

Tranquillisez-vous, tout ira bien. Je prends mon cœur par autrui. moi! Je sais que le projet de monsieur votre oncle est bien fait pour vous déplaire, et je puis vous assurer qu'il manquera; je l'ai mis dans ma tête.

DARGENCOURT.

Eh! comment ai-je pu mériter que vous preniez mon parti avec tant de chaleur?

LOUISON.

Cela n'est pas difficile à concevoir. Vous êtes jeune, grand, bien fait, bien portant, d'une physionomie agréable, et qui promet beaucoup. Quand on est aussi aimable, on est fait pour réussir... Je crois que j'entends

Madame... C'est elle-même... Voilà ma clef; sauvez-vous dans ma chambre; j'irai vous chercher quand il fera bon. En attendant, si vous voulez dormir, vous trouverez sur ma commode quelques petites brochures dont vous ne tarderez pas à sentir les bons effets: vous m'en direz des nouvelles.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LOUISON.

Monsieur de Lorme est un ladre qui tirerait de l'huile d'un mur; ce n'est pas là l'homme qu'il nous faut.

SCÈNE VI.

Mme GRASSET, LOUISON.

Mme GRASSET.

Est-ce que vous êtes devenue sourde, Mademoiselle? Je sonne, j'appelle, et personne ne me répond.

LOUISON.

Je vous demande excuse, Madame; j'étais occupée...

Mme GRASSET.

Et à quoi, s'il vous plaît?

LOUISON.

A recevoir cette lettre que j'allais vous porter.

Mme GRASSET.

Donnez donc.

LOUISON, à part.

L'humeur joue de son reste.

Mme GRASSET, ouvrant la lettre.

Ah! ma chère Louison! je ne reviens pas de ma surprise.

LOUISON.

Qu'avez-vous donc, Madame?

Mme GRASSET.

Tout est découvert... Lisez.

LOUISON, prenant la lettre.

« Madame, une imprudence que j'ai commise par le plus grand hasard du monde va peut-être me coûter la vie : une flamme qui s'était déjà allumée dans mon cœur depuis quelques semaines est devenue un véritable embrasement; mais je sens, hélas! que je ne dois plus me présenter devant vous, sans craindre d'éprouver le sort d'Actéon; à moins que vous, Madame, qui êtes plus belle et plus fraîche que la sœur d'Apollon, vous ne soyez plus indulgente qu'elle, et vous ne daigniez me rappeler auprès de vous; ce sera rappeler à la vie

» celui qui a pour vous autant de passion que
» d'admiration et de respect. DARGENCOURT. »

Mme GRASSET.

Eh bien ! ma pauvre Louison ?

LOUISON.

Eh bien ! Madame ? Je ne vois pas grand mal à tout cela. M. Dargencourt est on ne peut pas plus aimable ; il vaut mieux que ce soit lui qu'un autre qui ait profité des faveurs du hasard.

Mme GRASSET.

Mais songez-vous qu'en épousant son oncle je suis dans le cas de rougir chaque fois qu'il se présentera devant moi ?

LOUISON.

Faites mieux, congédiez l'oncle, et épousez le neveu.

Mme GRASSET.

Un jeune homme !

LOUISON.

Il en durera plus long-tems.

Mme GRASSET.

Ah ! je suis d'un embarras... Sonnez, Mademoiselle, sonnez. (*Louison sonne.*) Je donnerais tout à l'heure la moitié de ma fortune...

SCÈNE VII.

Mme GRASSET, LOUISON, LA FLEUR.

Mme GRASSET.

La Fleur, il faut aller sur-le-champ chez M. de Lorme, et le prier de passer ici tout de suite.

LA FLEUR.

Je m'en y vais.

Mme GRASSET.

Tout de suite.

LA FLEUR.

Oui, Madame.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

Mme GRASSET, LOUISON.

LOUISON.

Quel est votre dessein?

Mme GRASSET.

Je l'ignore moi-même.

SCÈNE IX.

Mme GRASSET, M. DE LORME, LOUISON, LA FLEUR.

LA FLEUR, annonçant.

MONSIEUR DE LORME.

(Il sort.)

SCÈNE X.

Mme GRASSET, M. DE LORME, LOUISON.

M. DE LORME.

J'ENTRAIS chez vous, Madame, quand votre domestique venait au-devant de moi; je suis charmé de vous prévenir.

Mme GRASSET.

J'ai à vous parler, Monsieur, d'une aventure fâcheuse, très-délicate, et sur laquelle je dois prendre un parti... Asseyez-vous.

M. DE LORME.

Vous m'inquiétez.

Mme GRASSET.

Il y a trois jours, Monsieur, que... c'était un matin... j'étais... Louison va vous expliquer ce dont il s'agit; car j'aurais trop à rougir de vous l'apprendre moi-même.

LOUISON.

Monsieur... c'est que... Madame... l'autre jour... j'étais allée... et pendant que... Madame, aussi je ne sais comment tourner cela... Vous avez la lettre de M. Dargencourt; que Monsieur la lise, il verra...

M. DE LORME.

Je ne comprends rien à vos débats.

Mme GRASSET.

Lisez cette lettre dont l'écriture doit vous être connue.

M. DE LORME, après avoir lu.

Je ne m'étonne plus, Madame, que cet insolent n'ait pas osé reparaître devant moi : il mérite toute ma colère; et s'il s'est banni de votre présence, je vais le bannir pour jamais de la mienne. Je l'abandonne, je le déshérite; et je vais changer tout mon bien de nature, pour pouvoir, en vous épousant, vous le laisser tout entier.

Mme GRASSET.

Ce n'est pas cela que je veux dire, Monsieur, c'est que je ne peux pas épouser l'oncle d'un jeune homme qui a eu l'impertinence, ou plutôt l'imprudence...

M. DE LORME.

Mais permettez-moi de vous dire que ce n'est pas ma faute.

LOUISON, à part.

Je puis aller délivrer mon prisonnier.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

Mme GRASSET, M. DE LORME.

Mme GRASSET.

Jugez, Monsieur...

M. DE LORME.

Mais je vous dis encore une fois que je ne suis pas cause...

Mme GRASSET.

N'importe! je ne veux point être exposée à rougir, si je rencontrais ce neveu chez vous.

M. DE LORME.

Mais, Madame, je vous répète qu'il n'y reviendra plus.

Mme GRASSET.

N'importe! si j'avais le malheur de vous perdre, et que j'eusse quelques intérêts à démêler avec lui.

M. DE LORME.

Cela ne peut pas être, puisque je changerai mon bien.

Mme GRASSET.

N'importe !...

SCÈNE XII.

Mme GRASSET, M. DE LORME, DARGENCOURT, LOUISON.

DARGENCOURT.

Ah ! Madame, souffrez que je me jette à vos pieds, et que j'y expie un crime involontaire...

M. DE LORME.

Retirez-vous, insolent...

DARGENCOURT.

Ah ! mon oncle, ne m'accablez pas de votre courroux ; daignez plutôt plaider ma cause...

M. DE LORME.

Il vous convient bien, malheureux !...

Mme GRASSET.

Un moment, Monsieur, je ne souffrirai point que vous maltraitiez votre neveu en ma présence... (*A Dargencourt.*) Relevez-vous, Monsieur.

DARGENCOURT.

Non, Madame, je resterai à vos genoux jusqu'à ce que vous daigniez me pardonner...

LOUISON, bas à Dargencourt.

Tout va bien, tenez bon.

M. DE LORME.

Mais enfin, Madame...

Mme GRASSET.

Après ce qui m'est arrivé, Monsieur, je ne consentirai jamais que vous m'épousiez; je donne ma main à Monsieur votre neveu; il ne sera pas dit qu'un homme m'aura vue ainsi, et ne m'aura pas épousée; il n'y a que lui qui puisse réparer mon honneur offensé.

DARGENCOURT.

Ah! Madame, vous me rendez à la vie.

M. DE LORME.

Je n'y comprends rien; je ne crois pas votre honneur offensé; et pour preuve, je ne demande pas mieux que de vous épouser. D'ailleurs, je vous ai dit que mon neveu ne vous verrait plus, et que je le déshériterais. Et je vais dès ce moment...

LOUISON.

Eh! Monsieur, ce n'est point là ce que demande Madame: elle ne veut point brouiller les familles, ni faire perdre à votre héritier naturel et légitime le droit qu'il a à votre succession.

Mme GRASSET.

Au contraire, Monsieur, je vous prie de

l'assurer tout entière à Monsieur votre neveu; je l'épouserai alors, et je serai votre belle-nièce, au lieu d'être votre femme; mais je n'en aurai pas moins d'attachement et de sentimens pour vous.

M. DE LORME.

Mais j'aimerais cependant mieux que ce fût moi qui...

LOUISON.

Que voulez-vous, Monsieur? il n'y a pas de remède; il faut vous en consoler; ainsi va le monde : *L'occasion fait le larron.*

FIN DU NOUVEL ACTÉON.

LES

DEUX FILOUS,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

M. Sw

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE DROUVILLE.
VIDE-POCHE, } Filous.
L'HAMEÇON, }
BERNARDY, coureur du Marquis.

La scène est dans un café du boulevart.

LES

DEUX FILOUS,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HAMEÇON, VIDE-POCHE.

VIDE-POCHE.

L'HAMEÇON !

L'HAMEÇON.

Qui m'appelle ?

VIDE-POCHE.

C'est moi ; par ici.

L'HAMEÇON.

Ah ! c'est toi, Vide-Poche ?

VIDE-POCHE.

Oui, viens donc.

L'HAMEÇON.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as à me dire ?

VIDE-POCHE.

Mais c'est que la journée s'avance.

L'HAMEÇON.

Je le sais bien.

VIDE-POCHE.

Et nous n'avons encore rien fait d'aujourd'hui.

L'HAMEÇON.

C'est à quoi je pense.

VIDE-POCHE.

J'ai bien eu envie de prendre la tabatière de cette demoiselle qui travaille en filet à la porte du café.

L'HAMEÇON.

Eh bien ! qui t'a arrêté ?

VIDE-POCHE.

C'est qu'elle était d'argent.

L'HAMEÇON.

Tu as raison, cela ne vaut pas la peine de risquer d'aller à Bicêtre.

VIDE-POCHE.

Sans doute, il faut prendre quelque chose de plus considérable.

L'HAMEÇON.

Moi, j'ai été bien tenté d'une bague qui nous aurait beaucoup valu.

VIDE-POCHE.

Et qui l'avait ?

L'HAMEÇON.

Une demoiselle de l'Opéra, à qui la bouque-

tière vendait des bouquets à la portière de son carrosse.

VIDE-POCHE.

Il fallait la prendre ; à une fille, cela était facile. Il y avait peut-être des jeunes gens à l'autre portière ?

L'HAMEÇON.

Sans doute ; c'est ce qui m'en a donné envie ; car elle criait, et elle avait la main presque dehors du carrosse.

VIDE-POCHE.

C'était bien aisé.

L'HAMEÇON.

Oui, mais c'est mademoiselle Fripe-Tout ; elle a pour amant un homme.... Ah ! tu sais bien... là... qui a déjà fait pendre un de mes amis.

VIDE-POCHE.

Ah ! diable ! c'est sans doute de ces messieurs qui ne badinent pas quand il est question de leurs intérêts.

L'HAMEÇON.

Le chevalier Va-Tout m'a bien tenté aussi.

VIDE-POCHE.

Qui ? ce gros joueur ?

L'HAMEÇON.

Oui. Il comptait son argent dans le café d'ici à côté ; et il avait plus de cent cinquante louis.

VIDE-POCHE.

Qu'il perdra peut-être ce soir.

L'HAMEÇON.

Oui ; et je lui aurais évité ce chagrin-là.

VIDE-POCHE.

C'est donc à quoi tu pensais quand je t'ai appelé ?

L'HAMEÇON.

Non, c'est à une aventure qui vient d'arriver.

VIDE-POCHE.

A qui ?

L'HAMEÇON.

Au marquis de Drouville, qui se croit si beau.

VIDE-POCHE.

Celui qui a tant de bijoux ?

L'HAMEÇON.

Lui-même. Il a une montre garnie de diamans qui me tente depuis long-tems, et il vient de la tirer tout à l'heure.

VIDE-POCHE.

C'est une aventure tout ordinaire de tirer sa montre.

L'HAMEÇON.

Ce n'est pas cela.

VIDE-POCHE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

L'HAMEÇON.

C'est que sa voiture vient de se rompre là, vis-à-vis.

VIDE-POCHE.

S'il pouvait venir ici !

L'HAMEÇON.

C'est-ce que je regardais.

VIDE-POCHE.

Tiens. N'est-ce pas lui qui entre ?

L'HAMEÇON.

C'est lui-même ; il y vient peut-être attendre une autre voiture. Viens avec moi, j'ai une bonne idée ; nous reviendrons.

VIDE-POCHE.

Allons ! allons !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, BERNARDY.

LE MARQUIS.

Eh ! Bernardy ?

BERNARDY.

M. le Marquis ?

LE MARQUIS.

Pendant qu'on m'est allé chercher une voiture, va-t'en chez la présidente de Longs-Nerfs.

BERNARDY.

Où demeure-t-elle ?

LE MARQUIS.

Quelque part du côté de la rue Boucherat, ici près.

BERNARDY.

Ah! c'est cette dame du chevalier Sous-Tirant?

LE MARQUIS.

Oui.

BERNARDY.

Elle n'est pas à Paris; car il est avec elle à la campagne, à ce que m'a dit son cocher.

LE MARQUIS.

Eh! parbleu! cela est vrai, je l'avais oublié.

BERNARDY.

M. le Marquis, si vous voulez aller quelque part ici près?

LE MARQUIS.

Eh bien!

BERNARDY.

Vous avez madame de Plantemère.

LE MARQUIS.

Je ne puis la souffrir; elle a envie d'être savante. Il faudrait lire avec elle tous les ouvrages nouveaux.

BERNARDY.

Et madame de Rocmare?

LE MARQUIS.

Elle joue toujours, et elle est avare, hors pour le jeu.

BERNARDY.

Et madame la comtesse de la Villansores.

LE MARQUIS.

Je l'ai eue plus de six mois. Va-t'en voir si mademoiselle de Sotiny est chez elle.

BERNARDY.

Je ne vous conseille pas d'y aller.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc? tout ce que nous avons de mieux de nos jeunes gens y passent leur vie.

BERNARDY.

Cela est bon pour des gens sans expérience, des étrangers, par exemple.

LE MARQUIS.

C'est une fille charmante!

BERNARDY.

Je la connais bien.

LE MARQUIS.

Pourquoi ne veux-tu pas que j'y aille?

BERNARDY.

C'est qu'on ne sait pas ce qui peut arriver.

LE MARQUIS.

Comment?

BERNARDY.

Vous vous portez bien, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Mais je crois que oui.

BERNARDY.

Eh bien! restez tranquille, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Voilà de vos propos, à vous autres; quand vous n'aimez pas une fille, vous la décriez.

BERNARDY.

Moi, je l'aime beaucoup; et j'ai des raisons pour cela.

LE MARQUIS.

Comment?

BERNARDY.

Je ne veux pas lui faire tort; mais je peux dire cela à M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Quoi?

BERNARDY.

C'est moi qui l'ai enlevée à Marseille, d'où je l'ai menée à Aix.

LE MARQUIS.

Toi?

BERNARDY.

Oui, d'homme d'honneur. En revenant d'Italie, je devins amoureux d'elle, je l'épousai; au bout de six mois je la plantai là; mais elle est venue à Paris me trouver: je lui ai conseillé de chercher fortune, et elle a réussi, comme vous voyez.

LE MARQUIS.

Elle est ta femme?

BERNARDY.

Oui, M. le Marquis.

LE MARQUIS.

Tu en es peut-être jaloux?

BERNARDY.

Ah! M. le Marquis sait bien que nous ne pensons pas comme cela, nous autres; et puis, je ne la vois plus.

LE MARQUIS.

Va voir si ma voiture se raccommode, ou si l'autre revient.

(Le coureur sort.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, L'HAMEÇON déguisé en peintre en miniature.

L'HAMEÇON fesant la révérence.

Je viens d'apprendre, M. le Marquis, qu'il vous est arrivé un malheur à l'instant, qui serait bien heureux pour moi, si vous le vouliez.

LE MARQUIS.

Qui êtes-vous ?

L'HAMEÇON.

Je m'appelle Rajeuni, et je suis peintre en miniature.

LE MARQUIS.

Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez ?

L'HAMEÇON.

C'est qu'il ne tient qu'à M. le Marquis de me faire gagner en un quart d'heure cinquante louis.

LE MARQUIS.

Et comment cela ?

L'HAMEÇON.

Une dame de grande distinction me les a promis, si je puis lui rapporter de M. le Marquis un portrait fort ressemblant.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! c'est cela ?

L'HAMEÇON.

Oui, vraiment ; car elle vous aime si fort qu'elle m'en donnerait peut-être cent si je réussissais.

LE MARQUIS.

C'est peut-être une vieille femme.

L'HAMEÇON.

Non vraiment ; elle est jeune, et fort jolie.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai donc jamais trouvée nulle part ?

L'HAMEÇON.

Je ne sais pas ; mais elle ne pense qu'à vous, elle ne parle que de vous.

LE MARQUIS.

M. Rajeuni, vous me direz son nom ?

L'HAMEÇON.

Je ne le sais pas.

LE MARQUIS.

Sa demeure ?

L'HAMEÇON.

Elle est venue chez moi, et elle y revient tous les deux jours pour voir si j'ai réussi. Il y a un mois que je suis M. le Marquis à

tous les spectacles, aux promenades, au rempart : je commence bien mon portrait ; mais comme vous ne tenez pas en place, je ne saurais l'achever.

LE MARQUIS.

Vous avez donc fait quelque chose ? montrez-moi.

L'HAMEÇON.

Je ne l'ai pas ici ; mais si M. le Marquis voulait se tenir là un petit quart d'heure seulement, cela suffirait ; et comme j'en ferais sûrement beaucoup de copies, parce que je connais mille femmes qui voudraient en avoir, ma fortune serait faite.

LE MARQUIS.

Eh bien ! j'y consens, à condition que vous ferez tout ce qu'il vous sera possible pour savoir quelle est la dame.

L'HAMEÇON, *feisant semblant de travailler.*

Je vous le promets.

LE MARQUIS.

Où demeurez-vous ?

L'HAMEÇON.

M. le Marquis sait-il la rue du Ponceau ?

LE MARQUIS.

Non ; mais mes gens la trouveront.

L'HAMEÇON.

Ils n'auront qu'à demander Rajeuni, peintre en miniature, chez un tabletier.

LE MARQUIS.

Cela est bon.

L'HAMEÇON.

M. le Marquis, si vous vouliez bien vous tourner un peu de mon côté.

LE MARQUIS.

Comme cela ?

L'HAMEÇON.

Oui. Fort bien. Je ne suis pas étonné si toutes les dames sont amoureuses de vous ; vous avez des traits nobles, enchanteurs ; tout cela n'est pas aisé à rendre.

LE MARQUIS.

On m'a toujours manqué.

L'HAMEÇON.

Vous n'êtes pas comme cela, vous, M. le Marquis ; vous êtes sûr des coups que vous portez dans le cœur des dames. Aussi, avec des yeux comme les vôtres, cela n'est pas étonnant.

LE MARQUIS.

Pouvez-vous rendre bien les yeux ?

L'HAMECON.

Écoutez donc, je n'en ai guère fait comme ceux-là.

LE MARQUIS.

Vous êtes honnête, M. Rajeuni,

L'HAMEÇON.

M. le Marquis, c'est l'état de la profession.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, L'HAMEÇON, VIDE-POCHE en pauvre honteux, avec une béquille.

VIDE-POCHE.

Eh! Messieurs, ayez pitié d'un pauvre homme qui n'a jamais demandé l'aumône de sa vie.

LE MARQUIS.

Paix donc!

VIDE-POCHE.

Eh! Monsieur, par charité.

L'HAMEÇON.

Allons, laissez-moi donc; vous voyez que j'ai affaire.

VIDE-POCHE.

Eh! Monsieur, je vous demande bien pardon.

L'HAMEÇON.

Allons, c'est bon, allez-vous-en.

VIDE-POCHE.

Monseigneur, si c'était votre bonté de me donner quelque chose.

LE MARQUIS.

Tais-toi !

VIDE-POCHE.

Monseigneur, vous voyez un pauvre fermier dont tous les biens ont été brûlés.

LE MARQUIS.

Comment cela ?

VIDE-POCHE.

Je m'en vais vous le dire, Monseigneur.

LE MARQUIS.

Ces coquins-là font toujours des histoires.

L'HAMEÇON.

Ne l'écoutez pas, M. le Marquis, et ne remuez pas; parce que j'en suis aux yeux, et c'est là le difficile.

LE MARQUIS.

Cela sera-t-il bientôt fait?

L'HAMEÇON.

Oui, si vous ne remuez pas.

VIDE-POCHE.

Eh ! Monseigneur !...

LE MARQUIS.

Eh bien! comment as-tu été brûlé? Voyons.

VIDE-POCHE.

Eh! Monseigneur, c'est par une fusée d'artifice d'un feu que le seigneur de notre village donnait à sa maîtresse dans son château, le jour qu'il avait vendu sa terre pour lui acheter des diamans et lui meubler une maison.

LE MARQUIS.

Allons, cela n'est pas vrai.

VIDE-POCHE.

Eh! Monseigneur, cela est si vrai que la ferme a été brûlée; j'étais malade dans mon lit; il m'est tombé une poutre qui m'a cassé la cuisse tout en haut, à cet endroit-là.

(Il lui prend la montre, et la fait voir par derrière lui à l'Hameçon)

LE MARQUIS.

Eh! finis donc. Eh bien! M. Rajeuni, cela sera-t-il long encore?

L'HAMEÇON.

Non, M. le Marquis; vous êtes attrapé.

VIDE-POCHE.

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Allons, va-t'en.

VIDE-POCHE.

Allons, Monseigneur, je m'en vais vous obéir.

(Il s'enfuit.)

LE MARQUIS.

Voyons, voyons, M. Rajeuni.

L'HAMEÇON.

Oh! non, Monsieur, cela n'est pas fini, vous ne le trouveriez pas assez beau.

LE MARQUIS.

Eh bien! j'irai chez vous après demain; cela sera-t-il fait?

L'HAMEÇON.

Oui, M le Marquis, tout sera fini. Je vous remercîrai bien.

LE MARQUIS.

Vous me direz la dame?

L'HAMEÇON.

M. le Marquis, quand vous la connaîtrez, vous serez bien heureux.

LE MARQUIS.

Je l'espère.

(L'Hameçon sort.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, BERNARDY.

LE MARQUIS.

Eh bien ! Bernardy ?

BERNARDY.

M. le Marquis ?

LE MARQUIS.

Ma voiture ?

BERNARDY.

Elle vient.

LE MARQUIS.

Quelle heure est-il ?

BERNARDY.

Je ne sais pas.

LE MARQUIS.

N'as-tu pas ma montre ?

BERNARDY.

Non, Monsieur, je ne la porte point aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Je l'ai oubliée apparemment.

BERNARDY.

Non, je vous l'ai donnée ce matin dès que vous avez été habillé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas.

BERNARDY.

J'en suis sûr.

LE MARQUIS.

Mais je ne l'ai point.

BERNARDY.

Vous l'avez donc perdue ?

LE MARQUIS.

Il faut qu'on me l'ait prise.

BERNARDY.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Deux coquins qui sont venus ici tout à l'heure.

BERNARDY.

Et qui sont-ils ?

LE MARQUIS.

L'un s'est dit peintre en miniature ; il demeure rue du Ponceau, chez un tabletier.

BERNARDY.

Cela n'est pas vrai ; je connais tout ce qui demeure dans cette rue-là. Et l'autre ?

LE MARQUIS.

C'est un pauvre, avec une béquille.

BERNARDY.

Avec une béquille ?

LE MARQUIS.

Oui vraiment.

BERNARDY.

Vous ne reverrez jamais votre montre.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ?

BERNARDY.

C'est que j'ai rencontré un homme qui courait aussi bien que moi, avec une béquille à la main ; c'est sûrement votre voleur.

LE MARQUIS.

Parbleu ! voilà deux grands maraudes ; il faut avouer que je suis bien malheureux aujourd'hui.

BERNARDY.

Ah ! tout cela se réparera ; quelque dame vous rendra tout cela.

LE MARQUIS.

Allons, fais avancer ma voiture. *Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.*

(Ils s'en vont.)

FIN DES DEUX FILOUS.

LE

CHANOINE DE REIMS,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ DE LA CRAIE, chanoine de Reims.
M. COLLIGER, auteur.
M. FESTONS, décorateur des Menus-Plaisirs.
Mme MONIQUE, gouvernante de l'Abbé de la Craie.
SAINT-PIERRE, laquais de M. Festons.

La scène est chez l'Abbé de la Craie à Reims.

LE CHANOINE DE REIMS,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. FESTONS, M. COLLIGER, Mme MONIQUE.

MESSIEURS, donnez-vous la peine d'entrer et de vous asseoir.

M. FESTONS.

Et pourquoi faire ?

Mme MONIQUE.

M. le chanoine de la Craie va revenir.

M. COLLIGER.

Mais il y a huit jours que vous dites qu'il va arriver ; nous venons ici tous les jours, et il n'arrive jamais.

Mme MONIQUE.

Ah ! dame ! c'est qu'il a eu bien des affaires à ses vignes ; mais il est revenu.

M. COLLIGER.

Quoi ! il est à Reims ?

Mme MONIQUE.

Oui, Monsieur, et je lui ai dit que ces Messieurs étaient venus le demander bien des fois. Il est allé voir un de ces Messieurs les chanoines, et il m'a recommandé de l'aller chercher si par hasard ces Messieurs revenaient : ainsi asseyez-vous.

M. FESTONS.

Eh bien! ne soyez donc pas long-tems.

Mme MONIQUE.

Ah! c'est ici tout près, dans la rue Pavée d'Andouilles (*). C'est que M. le Chanoine, chez qui est le nôtre, a des vignes dans le même canton, qui ne sont pas si bonnes tout-à-fait; mais le vin en est pourtant bien bon.

M. COLLIGER.

Allez donc.

Mme MONIQUE.

Je vous dis cela, parce que si vous aviez envie d'en acheter, il y en a encore à vendre, et que M. le Chanoine vous en ferait avoir; parce que c'est son ami depuis long-tems.

M. FESTONS.

Fort bien.

(*) Rue de Reims.

Mme MONIQUE.

Il n'est pourtant pas aussi âgé ; car il n'était pas encore chanoine du tems du sacre de 1722.

M. COLLIGER.

C'est assez.

Mme MONIQUE.

J'y étais, moi, à ce sacre ; c'est-à-dire à Reims. Eh ! mon Dieu ! tenez, nous avions chez nous un beau Monsieur qui y était logé, qui me trouvait bien gentille. Ah ! dame ! j'étais plus jeune que je ne suis. Mais c'est qu'on a tous les ans douze mois, comme vous savez. M. le Chanoine vous contera tout cela ; car il a plus de mémoire que moi.

M. FESTONS.

Mais si vous n'allez pas le chercher, nous nous en allons.

Mme MONIQUE.

J'en serais bien fâchée. Ne vous impatientez pas.

SCÈNE II.

M. FESTONS, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

C'est une terrible chose que les vieilles gens avec tous leurs bavardages !

M. FESTONS.

J'aime bien que tu me dises cela, quand tu n'es venu à Reims avec moi que pour causer avec cet Abbé de la Craie, et que tu m'as retenu deux jours de plus que je ne voulais pour l'attendre !

M. COLLIGER.

Mais c'est qu'il m'est important de voir un homme qu'on m'a dit qui était au sacre, pour faire mon livre du *Recueil des cérémonies*

M. FESTONS.

Et tu crois qu'à cet âge-là il se souviendra de tout ce qu'il aura vu ?

M. COLLIGER.

J'en suis sûr. Les vieillards n'ont de la mémoire que pour les choses anciennes, et ils se plaisent à se les rappeler ; ils n'oublient pas la moindre circonstance, ce que les auteurs contemporains négligent trop souvent.

M. FESTONS.

Oui ; mais s'il te tient trop long-tems, je t'avertis que je partirai ; je dois rendre compte demain matin de ma besogne à Paris : je t'ai attendu assez.

M. COLLIGER.

Je compte, après cette conversation, de faire un livre unique sur cette matière, et qui fera tomber tous les autres.

M. FESTONS.

Tu ne suis que tes idées, et tu ne m'écoutes pas.

M. COLLIGER.

Je t'ai entendu de reste; je ne te ferai pas attendre.

M. FESTONS.

A la bonne heure.

M. COLLIGER.

Tu sais bien que je n'ai pas le sou; ainsi je n'ai pas envie de rester ici sans toi.

M. FESTONS.

Ma foi, je n'ai que ce qu'il me faut pour la poste, et pour payer la dépense de notre auberge.

M. COLLIGER.

Tiens, nous allons avoir des nouvelles du Chanoine.

SCÈNE III.

Mme MONIQUE, M. COLLIGER, M. FESTONS.

M. COLLIGER.

Eh bien! va-t-il venir M. le Chanoine?

Mme MONIQUE.

Oui, oui.

M. FESTONS.

Mais quand ?

Mme MONIQUE.

Tout à l'heure, tout à l'heure.

M. FESTONS.

Avec tout cela le tems se perd : vois si tu veux revenir avec moi, ou si tu veux rester ici.

M. COLLIGER.

Je ne te demande qu'un quart d'heure.

M. FESTONS.

Eh bien ! je m'en vais toujours faire préparer les chevaux ; mais après cela je ne retarde plus, je t'en avertis.

SCÈNE IV.

Mme MONIQUE, M. COLLIGER.

M. COLLIGER.

Il se fait bien attendre M. le Chanoine.

Mme MONIQUE.

Dame, il n'a pas de si bonnes jambes que vous ; il ne peut pas aller aussi vite, quoiqu'il se porte bien.

M. COLLIGER.

Et il a une bonne mémoire ?

Mme MONIQUE.

Oh ! il se souvient de tout, de tout ce qu'il a vu comme si c'était d'hier. Mais j'entends quelqu'un.

M. COLLIGER.

On n'a pas sonné.

Mme MONIQUE.

Est-ce qu'il n'a pas sa clef? Tenez, le voilà, c'est lui-même.

SCÈNE V.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme MONIQUE.

L'ABBÉ.

Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

Mme MONIQUE.

Il n'y en a qu'un, l'autre s'en est allé.

L'ABBÉ.

Ah ! je suis bien fâché de ne l'avoir pas vu.

M. COLLIGER.

Monsieur....

L'ABBÉ.

Asseyez-vous donc, je vous prie. On m'a dit que vous m'attendiez depuis huit jours ; je n'en savais rien, et puis quand on a des

affaires, on ne sait pas le tems qu'elles vous tiendront.

M. COLLIGER.

J'en ai de bien pressées, et je voudrais vous demander si vous ne pourriez pas me rendre un service intéressant?

L'ABBÉ.

Je ferai tout ce que vous voudrez, ou plutôt tout ce que je pourrai; car...

Mme MONIQUE.

Monsieur, je m'en vais chercher votre robe de chambre.

L'ABBÉ.

Vous ferez bien, madame Monique.

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, M. COLLIGER.

L'ABBÉ.

Monsieur, je vous demande bien pardon; mais c'est qu'à mon âge il faut se mettre un peu à son aise.

M. COLLIGER.

Je ne veux pas vous déranger. On m'a dit, Monsieur, que vous étiez au sacre de 1722.

L'ABBÉ.

Ah! mon Dieu! oui, j'y étais, et je puis

vous en parler savamment; car il me semble que j'y suis encore; cela m'est aussi présent que de vous voir là.

M. COLLIGER.

Vous avez une heureuse mémoire, et vous pourriez m'aider prodigieusement dans un ouvrage que je veux faire sur le sacre.

L'ABBÉ.

Vous ne pouvèz pas mieux vous adresser.

M. COLLIGER.

On me l'a bien dit à Paris, que si je pouvais causer un peu avec vous, je saurais les choses très-exactement, et c'est ce qui m'a fait venir.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qui peut vous avoir dit cela?

M. COLLIGER.

M. l'abbé Dubreuil.

L'ABBÉ.

L'abbé Dubreuil? Je ne me rappelle pas bien...

M. COLLIGER.

Cela n'est pas nécessaire, je suis très-pressé....

L'ABBÉ.

Attendez, attendez, j'y suis. J'étais étonné de ne me pas souvenir de l'abbé. Oui, c'est

cela, je me rappelle à présent... Eh! tenez, mon frère avait été fort amoureux de sa grand' mère; il a même pensé à l'épouser.

M. COLLIGER.

Tout cela ne fait rien.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, je voulais vous faire voir que je ne l'avais pas oublié.

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme MONIQUE.

Mme MONIQUE, apportant la robe de chambre de l'Abbé.

Allons, M. le Chanoine, voulez-vous mettre votre robe de chambre?

L'ABBÉ.

Sans doute, sans doute. Vous permettez, Monsieur?

(Il met sa robe de chambre.)

M. COLLIGER, à part.

Je n'aurai jamais le tems de rien savoir de ce que je veux.

Mme MONIQUE.

Bon, j'ai oublié votre bonnet de nuit.

L'ABBÉ.

Je n'en ai que faire.

Mme MONIQUE.

Vous ne voulez donc plus rien ?

L'ABBÉ.

Non, non.

Mme MONIQUE.

Allons, je m'en vais penser à mon dîner.

SCÈNE VIII.

M. COLLIGER, L'ABBÉ.

M. COLLIGER, à part.

Je meurs d'impatience.

L'ABBÉ.

Vous devriez dîner avec moi, Monsieur; on cause mieux le verre à la main.

M. COLLIGER.

Je ne le puis pas; je suis très-pressé de partir pour Paris.

L'ABBÉ.

Je vous aurais fait boire du vin de 1743. Je ne crois pas qu'il y en ait de pareil.

M. COLLIGER.

Je vous suis très-obligé, M. l'Abbé; mais, je vous en prie, allons au fait.

L'ABBÉ.

C'est tout ce qui s'est passé au sacre que vous voulez savoir ?

M. COLLIGER.

Oui, Monsieur.

L'ABBÉ.

Tenez, il me semble que j'y suis. Vous savez que cela dure plusieurs jours ?

M. COLLIGER.

Oui, oui.

L'ABBÉ.

Attendez, reprenons de la veille du premier jour. Qu'est-ce que nous fîmes ?..... Qu'est-ce que nous fîmes ? Ah ! nous nous assemblâmes tout ce que nous étions de chanoines.

M. COLLIGER.

Fort bien.

SCÈNE IX.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme MONIQUE, SAINT-PIERRE, en bottes.

Mme MONIQUE, à M. Colliger.

C'est vous, Monsieur, qu'on demande.

M. COLLIGER.

Ah ! Saint-Pierre, je m'en vais dans un moment. Prie M. Festons de m'attendre encore un instant.

SAINT-PIERRE.

Monsieur, il m'a dit de vous dire que si je ne vous ramenais pas avec moi, il partirait sur-le-champ.

L'ABBÉ.

Où voulez-vous donc aller?

M. COLLIGER.

A Paris, avec un Monsieur qui m'a amené ici, seulement pour vous voir.

L'ABBÉ.

Cela est bien honnête.

M. COLLIGER.

Et pour m'instruire de ce que je viens de vous demander.

L'ABBÉ.

Mais si vous partez, vous ne le saurez pas.

M. COLLIGER.

Eh! vraiment, non l'est là ce qui me désespère.

L'ABBÉ.

Il ne faut pas vous désespérer pour cela, nous trouverons quelque occasion plus favorable.

M. COLLIGER.

Il n'y en a pas dont je puisse mieux profiter pour des raisons que je ne peux pas vous dire.

L'ABBÉ.

Attendez, attendez; laissez partir monsieur votre ami.

M. COLLIGER.

Comment! cela ne se peut pas.

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi; le doyen part à trois heures après midi; il cherchait quelqu'un pour lui tenir compagnie. Il sera charmé de voyager avec vous.

M. COLLIGER.

Vous le croyez?

L'ABBÉ.

J'en suis sûr.

M. COLLIGER.

Il n'a personne?

L'ABBÉ.

Non, je le quitte, et je vais lui envoyer dame Monique, pour lui dire que je lui ai trouvé un compagnon de voyage.

M. COLLIGER.

Mais c'est que...

L'ABBÉ.

Il ne vous en coûtera pas un sou, encore; voilà le meilleur.

M. COLLIGER.

Vous m'en répondez?

L'ABBÉ.

Sûrement.

M. COLLIGER.

Allons. Saint-Pierre, dis à M. Festons qu'il peut s'en aller.

SAINT-PIERRE.

Je m'en vais le lui dire. Vous n'avez pas besoin que je vous laisse votre sac de nuit?

L'ABBÉ.

Non, non; le doyen va tout de suite sans s'arrêter.

SAINT-PIERRE.

En ce cas-là, j'aurai soin de toutes vos affaires.

M. COLLIGER.

Je t'en serai obligé, Saint-Pierre.

SCÈNE X.

L'ABBÉ, M. COLLIGER, Mme MONIQUE.

L'ABBÉ.

Écoutez, madame Monique.

Mme MONIQUE.

Oui, M. le Chanoine.

L'ABBÉ.

Allez-vous-en, de ma part, chez le doyen;

vous lui direz que j'ai un compagnon de voyage à lui donner, que je le prie de le prendre ici en passant; c'est son chemin.

Mme MONIQUE.

Est-ce aujourd'hui?

L'ABBÉ.

Oui, c'est Monsieur qui s'en va à Paris avec le doyen.

Mme MONIQUE.

Ah! j'entends; allons, j'y vais.

SCÈNE XI.

M. COLLIGER, L'ABBÉ.

M. COLLIGER, à part.

J'APPRENDRAI donc enfin ce que je veux savoir.

L'ABBÉ.

Ah! çà, où en étions-nous?

M. COLLIGER.

A la veille du sacre.

L'ABBÉ.

Ah! oui: nous nous assemblâmes tous chez le doyen, la veille, pour délibérer sur ce que nous avions à faire. Ce n'était pas le doyen d'à présent; mais c'était un bon vivant, qui faisait la meilleure chère du monde; je

m'en souviens comme si j'y étais, il nous donna un dîner excellent.

M. COLLIGER.

Supposons le dîner fini.

L'ABBÉ.

Un moment. Tenez, il me semble que je vois le dîner. Nous avions deux potages succulens : le doyen aimait le potage, il me semble que je le vois là à le manger ; car c'était ici, cette maison lui appartenait. Il y avait à côté de lui le chanoine Long-Brun, qui était maigre et sec, mais qui buvait bien du vin.

M. COLLIGER.

Cela n'est pas nécessaire à savoir pour....

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, c'est pour vous prouver que ma mémoire est fidèle. A chaque bout de la table il y avait des côtelettes de veau. Le chanoine Gabart en mangea sept à lui seul, et Raclart onze ; il me semble que je les vois tous deux boire et manger. Gobart avait une bonne trogne ; et comme il riait toujours quand il avait la bouche pleine, et qu'il parlait, il ne fesait pas bon être de ses voisins. Ce même jour, le chanoine Blondinau s'en plaignit beaucoup, il était dans une colère qui nous fit bien rire ; il me semble que je le vois.

(Il rit long-tems.)

M. COLLIGER, à part.

Quel homme! quel homme! Il ne finira jamais!

L'ABBÉ.

Je vais par ordre, comme vous voyez.

M. COLLIGER.

Que trop.

L'ABBÉ.

Enfin, le dîner fut très-gai, et nous bûmes, que c'était un plaisir! Je me souviens d'un vin blanc, dont les vignes ont été gelées depuis; il me semble que je le bois encore. Ce qui nous fâcha beaucoup, c'est que Gobart en cassa une bouteille avec un tire-bouchon qu'il avait acheté la veille à Montmirel.

M. COLLIGER.

Mais, M. l'Abbé...

L'ABBÉ.

Vous voyez si j'ai la mémoire bien présente.

M. COLLIGER.

Oui, mais passons à ce qui m'amène.

L'ABBÉ.

Ah! oui, cela est juste: j'y viens. Je ne sais si je vous ai dit tout ce que nous avions à dîner?

M. COLLIGER.

Oui, tout.

L'ABBÉ.

Bien exactement ?

M. COLLIGER.

Je vous dis que oui.

L'ABBÉ.

Je ne vous ai pas parlé d'un mouton de Beauvais, qui était excellent, et que mon frère m'avait envoyé. Il était chanoine à Beauvais, et d'une taille ! Il avait près de six pieds ; et comme il atteignait à tout facilement, on l'appellait le chanoine Longbras.

M. COLLIGER.

Mais vous voyez bien que vous me menez à Beauvais, quand il n'est question que de ce qui s'est passé à Reims.

L'ABBÉ.

C'est pour vous prouver ma mémoire et mon exactitude.

M. COLLIGER.

Oui ; mais je ne sais encore rien. Passez à la fin du repas.

L'ABBÉ.

Cela est bien aisé à dire ; je n'ai pas encore eu le tems de rien manger. J'avais pourtant une bonne perdrix sur mon assiette ; il me semble que je la vois encore ; mais puisque vous le voulez, il n'y avait que six heures que

nous étions à table, lorsque l'on servit le dessert. Il était beau! dans le milieu il y avait un jambon...

M. COLLIGER.

Ah! je vous en prie...

L'ABBÉ.

Vous serez étonné du jambon au dessert; mais c'était notre usage dans ce tems-là, parce que cela fait boire. Celui-là était bien salé; il me semble que je le vois encore.

M. COLLIGER.

Ah! je vous en prie, sortez de table.

L'ABBÉ.

Bon! vous n'y êtes pas. Tout en buvant, le doyen dit: Messieurs, si nous parlions un peu de nos affaires, nous n'avons pas beaucoup de tems, c'est demain, et nous n'avons encore rien délibéré. Eh bien! buvons un coup, dit le chanoine Ventrin. Je ne vous ai pas encore parlé de lui, je crois? Il était gros comme un orme qu'il y avait dans la cour du doyen, qui était vieux comme le monde; c'est moi-même qui l'ai mesuré, il me semble que j'y suis encore.

M. COLLIGER.

Dites, enfin que fîtes-vous?

L'ABBÉ.

Nous délibérâmes que nous nous rendrions

à l'église le lendemain à cinq heures du matin. Gobart dit : Messieurs, le tems avance; si vous m'en croyez, nous souperons ensemble, et tout en buvant nous arriverons à cinq heures du matin; je l'entends encore. Nous ordonnons le souper.

M. COLLIGER.

J'espère que vous m'en ferez grâce.

L'ABBÉ.

Il était pourtant bien bon! il me semble que j'y suis encore. Nous envoyons chercher nos aumusses. La mienne se trouva brûlée d'un côté, parce que ma gouvernante, qui était endormie, la laissa tomber dans le feu; mais en mettant le brûlé en dedans, cela ne s'apercevait pas. Vous voyez que je me souviens de tout.

M. COLLIGER.

De tout ce qui est inutile.

L'ABBÉ.

Cinq heures sonnent, nous buvons un coup, et nous nous mettons en marche; nous arrivons à l'église. Nous trouvons à la porte un Cent-Suisse qui avait une belle moustache; il me semble que je le vois encore : Où allez-vous, Messieurs, nous dit-il? Nous allons dans l'église. Vous n'avez point de place ici, Messieurs.... Ah! ah! celui-là est plaisant!

Vous ne nous connaissez pas, apparemment?... Vous n'entrerez pas par ici. Allons, marche.

M. COLLIGER.

Comment! Vous ne pûtes pas entrer?

L'ABBÉ.

Attendez donc. Nous nous regardâmes tous en riant; il me semble que j'y suis encore. Ventrin dit : Messieurs, si vous m'en croyez, nous irons nous coucher; si l'on a besoin de nous, on viendra nous chercher.

M. COLLIGER.

Quoi! les chanoines ne sont pas entrés?

L'ABBÉ.

Pardonnez-moi, par une autre porte; il me semble que j'y suis encore.

M. COLLIGER.

Allons, vous allez donc me dire?...

L'ABBÉ.

J'eus une indigestion qui m'obligea de retourner chez moi, et j'ai été malade pendant huit jours; je m'en souviens comme si j'y étais encore.

M. COLLIGER.

Et vous m'avez retenu pour ne m'apprendre que cela?

L'ABBÉ.

Écoutez donc : si vous n'admirez pas ma

mémoire au bout d'un tems si considérable, je ne sais pas ce que vous voulez.

M. COLLIGER.

Je serais parti...

L'ABBÉ.

Et vous partirez tout de même. Tenez, voilà madame Monique.

SCÈNE XII.

L'ABBÉ, Mme MONIQUE, M. COLLIGER.

L'ABBÉ.

Eh bien! madame Monique, le doyen?

Mme MONIQUE.

Il est parti, M. le Chanoine.

M. COLLIGER.

Il est parti?

Mme MONIQUE.

Oui, avec un autre monsieur; je l'ai vu monter en chaise.

M. COLLIGER.

Il faut que je sois bien malheureux! M. l'Abbé, vous êtes cause que je suis dans le plus grand embarras.

L'ABBÉ.

Mais nous trouverons peut-être une autre occasion.

M. COLLIGER.

Eh! non, Monsieur, je vous remercie; je vais voir moi-même ce que je pourrai devenir.

L'ABBÉ.

Attendez donc.

M. COLLIGER.

Adieu, adieu.

SCÈNE XIII.

L'ABBÉ, Mme MONIQUE.

Mme MONIQUE.

Pourquoi donc est-il si fort en colère, ce Monsieur?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien. J'admire pourtant ma mémoire; je l'ai entretenu pendant plus d'une heure, j'ai besoin de boire un coup.

Mme MONIQUE.

Allons, venez, M. le Chanoine; mais une autre fois ne parlez pas tant sans boire.

L'ABBÉ.

C'est ce que je ferai, je vous en réponds bien. *Promettre est un, et tenir est un autre.*

FIN DU CHANOINE DE REIMS.

LE
FRIPON ORGUEILLEUX,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

M. Sm

PERSONNAGES.

Mme DE CLERSEL.
LE COMTE DE VALPREUX.
LE BARON DE VALPREUX FILS.
LE DUC DE NERVAY, ministre.
M. BOUFFI, financier.
LE BRUN, valet de chambre de madame de Clersel.

La scène est chez madame de Clersel.

LE
FRIPON ORGUEILLEUX,
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE CLERSEL, M. BOUFFI.

Mme DE CLERSEL.

Entrons ici, et asseyons-nous.

M. BOUFFI.

Oh! très-volontiers, Madame, je n'aime point à me tenir debout nulle part; c'est ce qui fait que je vais rarement aux audiences.

Mme DE CLERSEL.

Vous n'en avez plus besoin, à ce qu'on m'a dit, M. Bouffi; car vous êtes fort riche, et vous avez quitté les affaires.

M. BOUFFI.

Oui, Madame; et, Dieu merci, quand on a cent mille écus de rente, on n'est pas mal.

Mme DE CLERSEL.

On est au-dessus de tout.

M. BOUFFI.

Pas absolument, Madame; cependant ma

fortune est l'ouvrage de dix ans, et je crois que cela prouve le mérite; mais j'ai toujours devant les yeux ces diables de gens de qualité, qui se croient au-dessus de tout le monde, et cela me tracasse.

Mme DE CLERSEL.

Il faut laisser à chacun sa chimère. Venons à l'affaire dont on m'a dit que vous aviez à me parler, M. Bouffi.

M. BOUFFI.

Madame, j'ai envie de me marier, et je crois être un assez bon parti.

Mme DE CLERSEL.

Sûrement.

M. BOUFFI.

Cependant je voudrais être encore meilleur, et c'est pour cela que je veux me marier.

Mme DE CLERSEL.

Je ne vous comprends pas.

M. BOUFFI.

Je vais m'expliquer : ce n'est pas assez d'être riche, il faut avoir un état, et c'est ce qui m'occupe depuis long-tems.

Mme DE CLERSEL.

Mais le vôtre?...

M. BOUFFI.

N'était rien en comparaison de ce que je

désire. J'ai pour voisin un homme de mes amis, homme de qualité simple; mais son fils n'est pas de même, il aime à vivre, pendant que son père amasse; c'est le baron de Valpreux.

Mme DE CLERSEL.

Ce sont des gens de bonne maison.

M. BOUFFI.

Je ne le sais que trop! Il a voulu m'écraser ce baron avec sa qualité; mais avec mon argent j'ai pris le dessus; j'ai agrandi ma terre au point qu'elle est dix fois plus grande que la sienne; il aime la chasse, et il est très-borné de tous les côtés par mes possessions.

Mme DE CLERSEL.

Vous devez être content.

M. BOUFFI.

Point du tout: Il donne des spectacles chez lui; on y joue la comédie assez bien: qu'est-ce que j'ai fait chez moi? je donne des opéra-comiques, et je l'emporte par la musique.

Mme DE CLERSEL.

Eh bien! cela est encore un triomphe pour vous.

M. BOUFFI.

Qui ne me satisfait point. On dit toujours la comédie de monsieur le Baron.

Mme DE CLERSEL.

Et la vôtre, celle de M. Bouffi?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, voilà ce qui me désole, parce que cela a quelque chose d'humiliant; je ne voudrais pas qu'il fût au-dessous de moi; mais je voudrais du moins être son égal.

Mme DE CLERSEL.

Mais s'il vous traite bien.

M. BOUFFI.

Il y a toujours dans ses honnêtetés avec moi ce ton supérieur de la qualité; enfin, il n'envie point mon sort; et, plus riche que lui de beaucoup, je suis réduit à envier le sien.

Mme DE CLERSEL.

C'est une folie.

M. BOUFFI.

Qui me fera mourir de chagrin.

Mme DE CLERSEL.

Mais que puis-je faire à cela, moi?

M. BOUFFI.

Premièrement, favoriser un mariage que je désire, et qui dépend entièrement de vous.

Mme DE CLERSEL.

Je vous entends, M. Bouffi; la tournure

que vous prenez est très-délicate pour me déclarer votre amour.

M. BOUFFI.

Je n'ose point me flatter de vous inspirer de l'amour, Madame; ce n'est point là ce qui me fait désirer de vous épouser.

Mme DE CLERSEL.

Mais quoi donc?

M. BOUFFI.

Deux raisons : la première, de vous enlever au Baron qui vous aime à la fureur, et qui espère que vous vous rendrez à son amour.

Mme DE CLERSEL.

Comment savez-vous cela?

M. BOUFFI.

Avec de l'argent, on sait tout ce que l'on veut savoir. Si je puis vous paraître digne de vous, Madame, je vous ferai marquise; j'ai des moyens pour cela, et je vous assurerai un douaire de cinquante mille livres de rente; voilà, je crois, ce que le baron de Valpreux ne pourra jamais faire avec tout son amour et sa naissance.

Mme DE CLERSEL.

Cela mérite d'y penser. Et comment me ferez-vous marquise?

M. BOUFFI.

En fesant ériger ma terre en marquisat. M. le duc de Nervay est votre ami, il est ministre, et rien ne lui sera plus facile.

Mme DE CLERSEL.

Mais il est ami du baron de Valpreux et de son père.

M. BOUFFI.

Ont-ils votre parole ?

Mme DE CLERSEL.

Non pas absolument.

M. BOUFFI.

Eh bien ! ne dites rien à M. le Duc de nos projets

Mme DE CLERSEL.

Vous avez raison. Il m'a fait demander aujourd'hui un rendez-vous ici ; je lui parlerai de votre affaire.

M. BOUFFI.

Et nous conclurons tout de suite le mariage.

Mme DE CLERSEL.

Allons, je n'y perdrai pas un moment.

M. BOUFFI.

D'ailleurs, le baron de Valpreux ne sera pas si riche qu'il le croit, il peut s'en rapporter à moi.

Mme DE CLERSEL.

Réellement ?

M. BOUFFI.

Je n'ai pas l'honneur de vous en dire davantage ; j'ai une affaire à terminer, je reviendrai tout de suite pour savoir la réponse de M. le duc de Nervay.

SCÈNE II.

Mme DE CLERSEL, LE BARON, M. BOUFFI, LE BRUN.

LE BRUN.

Monsieur le baron de Valpreux.

M. BOUFFI.

Ah ! je vous prie, qu'il ne se doute de rien.

LE BARON.

Quoi ! Madame, vous avez ici mon voisin, M. Bouffi ? C'est un homme charmant !

(Il lui tend la main. M. Bouffi se baisse et se redresse tout de suite.)

M. BOUFFI.

M. le Baron a bien de la bonté !

LE BARON.

Il a donné cette année des spectacles charmans, délicieux !

M. BOUFFI.

Monsieur, après les vôtres.

LE BARON.

Je n'avais point de musique : ce n'était rien du tout en comparaison ; mais je dis rien, M. Bouffi.

M. BOUFFI.

Il est vrai que la musique...

LE BARON.

Fait tout, tout, vous dis-je dans un spectacle.

M. BOUFFI.

Et la mienne n'était pas mauvaise.

LE BARON.

Où allez-vous donc, M. Bouffi ?

M. BOUFFI.

Une affaire m'oblige de quitter Madame.

Mme DE CLERSEL.

Vous reviendrez ?

M. BOUFFI.

Oui, Madame, promptement.

LE BARON.

Adieu, adieu, M. Bouffi.

SCÈNE III.

Mme DE CLERSEL, LE BARON.

LE BARON.

Qu'est-ce que vous faites donc de cet homme-là chez vous, Madame ?

Mme DE CLERSEL.

Je le vois comme tout le monde.

LE BARON.

Cela m'étonne ! Quoi ! vous empruntez de l'argent ?

Mme DE CLERSEL.

Je vous réponds que non ; mais il me semble que sans cela on le rencontre partout.

LE BARON.

C'est qu'on est peu délicat.

Mme DE CLERSEL.

D'ailleurs, il a une chose très-commode, partout où il passe la soirée, il ne soupe pas, il n'y a que chez lui.

LE BARON.

Par ce moyen, on ne mange point avec lui, cela est vrai ; cependant vous prenez son parti d'une manière qui m'inquiète : ce n'est pas que je lui veuille du mal à M. Bouffi ; il a été

élevé dans notre maison, et il a toute la confiance de mon père.

Mme DE CLERSEL.

Vous voyez bien que je n'ai pas tort de le recevoir.

LE BARON.

Cela est différent. Il y a bien quelque chose à redire sur la manière dont il s'est enrichi.

Mme DE CLERSEL.

On croit toujours avoir des reproches à faire aux gens riches.

LE BARON.

Eh bien! Madame, ne parlons plus de lui, ne parlons que de vous. Vous connaissez ma fortune, et vous devez me connaître assez pour savoir si je suis digne de vous; mon père veut absolument me marier, il croit que mes assiduités auprès de vous m'ont permis d'espérer de vous obtenir.

Mme DE CLERSEL.

Je ne vous ai pas dit le contraire.

LE BARON.

Non; mais vous ne m'avez rien dit de positif; et il est certain que si je ne vous épouse pas, rien au monde ne pourra plus me toucher; vous allez faire le malheur de ma vie.

Mme DE CLERSEL.

Vous le croyez, et j'en suis persuadée; mais vous pourriez obtenir du tems de monsieur votre père.

LE BARON.

Et à quoi bon retarder ce qui peut me rendre le plus heureux homme du monde?

Mme DE CLERSEL.

A épouser votre amour.

LE BARON.

Dites plutôt à me prouver que vous ne m'aimez pas.

Mme DE CLERSEL.

Je ne dis pas cela.

LE BARON.

Mais dites-moi du moins que vous m'aimez.

Mme DE CLERSEL.

Ce serait m'engager.

LE BARON.

Et vous le craignez, Madame? J'ai des soupçons...

Mme DE CLERSEL.

Quels sont-ils?

LE BARON.

Je trouve qu'ils vous avilissent trop pour vous les dire; mais comparez du moins la

elle, et il ne l'a quittée qu'en l'assurant qu'il reviendrait bientôt.

LE DUC.

Pourquoi voit-elle une espèce comme cela?

LE BARON.

Je crains qu'il ne l'ait tentée de l'épouser.

LE DUC.

Je ne le souffrirai point. Elle pourrait être tentée de ses richesses. Mais non, je ne le saurais croire.

LE BARON.

Moi, je le crains.

LE DUC.

Écoutez, je lui ai fait demander un rendez vous pour lui parler en vôtre faveur; mais je ne me presserai point, je veux la voir venir, et sonder ses sentimens sur Bouffi. Reposez-vous sur moi, mon cher Baron; vous savez combien je vous aime, n'ayez point d'inquiétude.

LE BARON.

Je suis comblé de vos bontés, M. le Duc.

LE DUC.

Où est le Comte actuellement?

LE BARON.

Mon père? il est à Paris, M. le Duc.

LE DUC.

Et je ne l'ai pas vu ! cela est fort mal à lui.

LE BARON.

Il a beaucoup d'affaires, et même de l'inquiétude dans ce moment : je vais le rejoindre.

LE DUC.

Dites-lui que s'il a besoin de moi il peut y compter.

LE BARON.

Je vais le lui dire, M. le Duc.

LE DUC.

Allez-vous-en, j'entends madame de Clersel.

SCÈNE VI.

Mme DE CLERSEL, LE DUC.

Mme DE CLERSEL.

Quoi ! M. le Duc, vous êtes ici, et l'on ne me le dit pas ; je suis furieuse.

LE DUC.

Vous étiez en affaires.

Mme DE CLERSEL.

Il n'y a rien que je ne quitte pour vous ; vos momens sont précieux. Vous m'ayez en-

voyé demander si vous pourriez me voir, mais toujours...

LE DUC.

C'est que je m'ennuyais d'avoir été si longtems sans savoir de vos nouvelles, et j'en voulais venir chercher moi-même. Vous êtes toujours la plus belle du monde.

Mme DE CLERSEL.

Et vous toujours le plus honnête, M. le Duc; mais vraiment, j'ai une grande affaire à vous communiquer, à propos.

LE DUC.

Qu'est-ce que c'est?

Mme DE CLERSEL.

Promettez-moi de ne pas me refuser.

LE DUC.

Si cela ne dépend que de moi, vous pouvez en être bien sûre.

Mme DE CLERSEL.

Nous avons besoin de votre crédit.

LE DUC.

Pourquoi faire?

Mme DE CLERSEL.

C'est un fort honnête homme qui voudrait faire ériger une terre considérable en marquisat.

LE DUC.

Est-ce un gentilhomme ?

Mme DE CLERSEL.

Non pas absolument ; mais un homme anobli, je crois, par des charges.

LE DUC.

C'est un titre fort commun pour bien des gens, et ces grâces-là ne s'accordent qu'en faveur du mérite ou des services rendus à l'État.

Mme DE CLERSEL.

Mais avec de l'argent ?...

LE DUC.

Ah ! je vois que votre homme a plus d'argent que de mérite.

Mme DE CLERSEL.

Il est vrai qu'il est fort riche, et je suis dans le cas de lui avoir les plus grandes obligations.

LE DUC.

Vous, Madame ?

Mme DE CLERSEL.

Oui, M. le Duc, et si vous vouliez, vous me feriez le plus grand plaisir, et vous me rendriez le plus grand service...

LE DUC.

Je sais de qui vous me parlez, Madame,

et je suis bien étonné que vous vous intéressiez pour cet homme-là !

Mme DE CLERSEL.

Mais je ne vous ai pas dit qui c'est.

LE DUC.

Je l'ai deviné. Vous autres femmes, vous vous intéressez comme cela pour les gens sans les connaître. Apprenez qu'il n'a tenu qu'à moi de perdre votre protégé, parce qu'il le méritait.

Mme DE CLERSEL.

Vous vous trompez, M. le Duc.

LE DUC.

Je ne me trompe point, et je vais vous le prouver. Je m'intéresse pour le Baron, je venais vous proposer de l'épouser; c'est un homme de qualité qui fera son chemin, et d'une fortune assez honnête, pour être préférable à ce faste, qui, au lieu d'éblouir, rappelle la source impure où il a pris naissance.

Mme DE CLERSEL.

Ah! vous êtes charmant, M. le Duc! j'aime le cas que vous faites des honnêtes gens.

LE DUC.

Aimez-les donc aussi, et ne me parlez point pour des gens méprisables.

Mme DE CLERSEL.

Je n'en connais point, ou je me suis aveuglée.

LE DUC.

En ce cas-là, je vais vous dessiller les yeux : l'homme dont vous venez de me parler se nomme Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

Il est vrai ; mais...

LE DUC.

Laissez-moi achever. Il veut vous épouser, convenez-en.

Mme DE CLERSEL.

Je ne saurais le dissimuler.

LE DUC.

Eh bien ! apprenez que c'est de lui que je fesais le portrait dans tout ce que je vous ai dit.

Mme DE CLERSEL.

Il a sûrement des ennemis qui vous ont indisposé contre lui.

LE DUC.

Ses ennemis sont ses vices, ils parlent très-hautement. Si vous en avez bien pensé jusqu'à présent, soyez détrompée ; tôt ou tard vous verrez la vérité de ce que je vous dis.

Mme DE CLERSEL, à part.

Je suis anéantie !

LE DUC.

Ah ! voici le Comte, enfin.

SCÈNE VII.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

Monsieur le Duc, d'après ce que mon fils vient de me dire de vos bontés, je viens les réclamer.

LE DUC.

Dites, mon cher Comte ; vous connaissez toute mon amitié pour vous, je vous servirai de tout mon pouvoir.

LE COMTE.

Une partie de ma fortune est perdue sans votre protection ; les lois mêmes ne sauraient m'être favorables ; puisque je n'ai point de titres contre le malheureux en qui j'ai eu une confiance aussi indiscrète.

LE DUC.

Expliquez-moi votre affaire promptement.

LE COMTE.

J'avais, il y a un mois, trois cent mille

francs à placer; on m'indique une terre à acheter qui me convient, il ne s'agit que de terminer; mais il faut encore quelques jours. Une autre affaire m'oblige d'aller à la campagne. Je laisse mes cent mille écus à celui qui m'a proposé la terre pour conclure le marché, et je pars, comptant sur lui.

LE DUC.

Sans quittance de ce dépôt?

LE COMTE.

Pas la moindre.

Mme DE CLERSEL.

Comment?

LE DUC.

C'est l'usage, on ne saurait en demander; mais les gens honnêtes devraient toujours en donner, lorsqu'ils s'en chargent.

LE COMTE.

J'écris plusieurs fois pendant mon absence, nulle réponse; cela ne m'inquiète pas, mais me fait imaginer seulement que mon marché est rompu. Je reviens, et comme on m'avait trouvé un autre emploi pour mes cent mille écus, je vais les redemander.

LE DUC.

Eh bien?

LE COMTE.

On feint de croire que je plaisante; je

parle très-sérieusement, et l'on me dit qu'on n'a nulle connaissance de ce que je demande. Je me souviens alors que je n'ai point de titre; je veux consulter pour savoir quels sont les moyens que je dois employer; je trouve mon fils, il m'assure que vous seul, M. le Duc, pouvez effrayer le coupable, et me faire rendre justice, et c'est à vous que j'ai recours.

LE DUC.

Et quel est ce misérable dépositaire?

LE COMTE.

M. Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

M. Bouffi!

LE DUC.

Madame, voilà l'homme dont je vous parlais dans l'instant.

Mme DE CLERSEL.

C'est un monstre! mais, M. le Duc, est-il possible qu'il y ait des gens dans le monde qui s'enrichissent par d'aussi affreux moyens, et qui n'en soient pas déshonorés?

LE DUC.

Que trop! Mais, mon cher Comte, avez-vous quelque témoin de votre confiance en Bouffi, lorsque vous lui avez remis vos cent mille écus?

LE COMTE.

Oui, M. le Duc, son caissier; mais il est riche aussi, et je ne doute pas qu'il ne parle comme lui; il a sûrement sa part dans toutes ses friponneries.

LE DUC.

Je connais sa réputation. Je me charge de votre affaire : je vais commencer par envoyer chercher Bouffi.

LE BARON.

On ne le trouvera pas chez lui.

Mme DE CLERSEL.

Non, il doit venir ici.

LE DUC.

Je vais l'y attendre, et j'espère que je pourrai le confondre.

LE COMTE.

J'entends une voiture.

LE BARON, regardant à la fenêtre.

C'est lui-même.

LE DUC.

Baron, entrez là-dedans avec le Comte, je vous appellerai quand il le faudra.

LE COMTE.

Ah! M. le Duc, que d'obligations!...

LE DUC.

Vous perdez du tems.

SCÈNE VIII.

Mme DE CLERSEL, LE DUC.

Mme DE CLERSEL.

Je me retire aussi, je ne veux plus revoir un monstre pareil.

LE DUC.

Non, Madame, il est nécessaire que vous restiez.

Mme DE CLERSEL.

Moi?

LE DUC.

Oui, je veux que vous soyez convaincue de l'atrocité de son crime; en le lui entendant avouer à lui-même.

Mme DE CLERSEL.

Je n'en ai pas besoin pour le croire.

LE DUC.

Pardonnez-moi, quand on a l'âme honnête, on a de la peine à le concevoir, et Bouffi serait capable d'oser vouloir vous persuader que j'ai abusé du pouvoir que me donne ma place. Demeurez, je vous prie.

SCÈNE IX.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, M. BOUFFI, LE BRUN.

LE BRUN.

Monsieur Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

Je n'oserai seulement pas le regarder.

LE DUC.

Avancez, M. Bouffi.

M. BOUFFI.

M. le Duc, je suis trop heureux que vous me permettiez de vous faire ma cour chez Madame; je prévois l'obligation que je vais lui avoir.

Mme DE CLERSEL, indignée.

A moi?

LE DUC.

Répondez-moi, M. Bouffi? vous connaissez sûrement M. le comte de Valpreux pour un honnête homme?

M. BOUFFI.

Oui, M. le Duc; il y a long-tems même qu'il m'honore de son amitié.

LE DUC.

Eh bien! vous n'imagineriez pas de quoi il vous accuse?

M. BOUFFI.

Moi ?

LE DUC.

Oui, vous : il prétend qu'il vous a remis en dépôt une somme de cent mille écus, et que, lorsqu'il vous l'a redemandée, vous avez nié ce dépôt ; voilà ce que je ne saurais croire d'un homme comme vous.

M. BOUFFI.

M. le Duc a bien de la bonté !

LE DUC.

Il est important de savoir le vrai de cette affaire.

M. BOUFFI.

Le vrai est que je crois qu'il plaisante.

LE DUC.

C'est ce que je lui ai dit ; car vous lui auriez donné une reconnaissance d'un dépôt si considérable, vous, ou au moins votre caissier, qui était présent lorsqu'il vous l'a remis.

M. BOUFFI.

Cela n'est pas douteux.

LE DUC.

Mais comment désabuser le public à qui il contera cette histoire ? Je ne sais comment vous ferez, et il serait désagréable pour vous

de lui en donner une si mauvaise opinion : on vous recherchera sur d'autres imputations.

M. BOUFFI.

Je reconnais bien la protection dont M. le Duc veut bien m'honorer, et j'en suis comblé de reconnaissance.

LE DUC.

Dites donc ce que vous ferez.

M. BOUFFI.

Rien. N'ayant point de titre, cette accusation tombera d'elle-même.

LE DUC.

Mais vous convenez que le Comte est un honnête homme?

M. BOUFFI.

Il est vrai, M. le Duc.

LE DUC.

Il serait affeux qu'il abusât de sa réputation pour vous déshonorer. J'imagine un moyen qu'il faut que vous employiez pour prouver que son accusation est fausse.

M. BOUFFI.

Je suis pénétré de vos bontés, M. le Duc.

LE DUC.

Mettez-vous là, écrivez ce que je vais vous dicter.

M. BOUFFI.

Volontiers.

LE DUC.

Cette lettre est pour votre caissier, écrivez. (*Il dicte.*) « Je suis actuellement vis-» à-vis de M. le Duc de Nervay, qui est in-» struit du dépôt que m'a remis M. le Comte » de Valpreux. »

M. BOUFFI.

Mais...

LE DUC.

Écrivez donc. (*Il dicte.*) « Renvoyez-moi » les cent mille écus par le porteur de ce bil-» let, sans retard; sans quoi, si cette affaire » éclatait, je serais perdu sans ressource. »

M. BOUFFI.

M. le Duc, je n'écrirai pas cela.

LE DUC.

Pourquoi?

M. BOUFFI.

C'est qu'il n'est pas vrai que j'aie reçu cet argent.

LE DUC.

S'il n'est pas vrai, nous verrons ce que répondra votre caissier.

M. BOUFFI.

Mais en vérité, M. le Duc...

LE DUC.

Avouez donc que vous êtes un insigne fripon, et qu'il ne tient qu'à moi de vous perdre; songez que j'ai encore d'autres moyens, et que je les emploierai, si cet argent n'est pas rendu aujourd'hui.

M. BOUFFI.

Eh bien! M. le Duc, je vous demande bien pardon; mais je vous jure qu'il le sera.

LE DUC.

Voilà, Madame, l'homme que vous vouliez faire marquis.

Mme DE CLERSEL.

Ah! Monsieur! que me rappelez-vous!

LE DUC, à M. Bouffi.

Restez ici. (*Au Comte.*) M. le Comte, venez.

SCÈNE X.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON, M. BOUFFI.

LE DUC.

Votre dépôt vous sera remis aujourd'hui; mais, quoique je ne craigne pas qu'il me manque de parole, je veux que vous ayez un titre. (*A M. Bouffi.*) Faites à l'instant un billet à M. le Comte.

M. BOUFFI.

Je vais le faire, M. le Duc. (*Il se met à écrire.*)

LE DUC.

Ce n'est pas tout, je veux qu'une action aussi infâme soit connue, et que le public n'accorde plus que du mépris à un misérable qui osait lui en imposer par un faste insolent.

M. BOUFFI.

Voilà le billet, M. le Duc.

LE DUC.

Cela est bon. Songez à tenir parole.

M. BOUFFI.

Je vais m'en occuper à l'instant.

LE DUC.

Un moment. Je veux savoir, étant prodigieusement riche, comment on peut désirer d'augmenter ses richesses par un pareil moyen. Répondez.

M. BOUFFI.

M. le Duc, les richesses ne suffisent pas toujours pour faire notre bonheur; j'ai désiré d'être qualifié : Madame pouvait seule remplir mon ambition, étant votre amie. J'ai voulu l'éblouir par mes richesses; et, en diminuant celles de M. le Baron, le mettre

hors d'état de continuer à aspirer à sa main : sans cela, croyez que jamais...

LE DUC.

Sortez.

SCÈNE XI.

Mme DE CLERSEL, LE DUC, LE COMTE, LE BARON.

LE DUC.

MADAME, où allez-vous donc ?

Mme DE CLERSEL.

Cacher ma honte, M. le Duc.

LE BARON.

Votre honte ?

Mme DE CLERSEL.

Ah ! sans doute ; n'est-il pas affreux pour moi, quoique sans le savoir, de m'être trouvée en société avec un homme comme celui-là ?

LE BARON.

Vous ne le connaissiez pas.

Mme DE CLERSEL.

Est-ce à vous, M. le Baron, à entreprendre de me justifier ?

LE BARON.

Oui, Madame; je dois vous défendre contre vous-même. Eh! qui n'est pas sujet à l'erreur?

Mme DE CLERSEL.

Songez donc qui j'aurais pu vous préférer.

LE BARON.

Vous ne connaissiez pas mon cœur. Vos torts sont les miens. Si j'avais eu le bonheur de vous plaire, et de réussir à me faire aimer de vous, vous n'eussiez jamais écouté M. Bouffi.

Mme DE CLERSEL.

Quelle générosité!

LE DUC.

Cessez de vous affliger, Madame.

Mme DE CLERSEL.

Eh! qui pourra me consoler de cette aventure?

LE DUC.

Une liaison intime avec les deux plus honnêtes gens qui soient au monde. Consentez à épouser le Baron; occupée de faire son bonheur, vous ferez le vôtre.

Mme DE CLERSEL.

Et comment lui faire oublier?...

LE COMTE.

Ne vous a-t-il pas dit tout ce qu'il pensait ? Une imprudence reconnue met à l'abri d'en faire jamais d'autres.

LE DUC.

Le Comte a raison. Pour moi, je voudrais employer mon tems chaque jour aussi bien. Démasquer des fripons, et faire des heureux, doit être l'occupation des honnêtes gens. *Quand la poire est mûre, il faut qu'elle tombe.*

FIN DU FRIPON ORGUEILLEUX.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Avis de l'Éditeur. 1

On fait ce qu'on peut, non pas ce qu'on veut, proverbe dramatique, par Dorvigny. 3

Notice sur Carmontelle. 63

L'Innocence sauvée, proverbe dramatique, par Carmontelle. 69

Le Legs, *idem*, du même. 83

Le Bon Père, *idem*, par Garnier. . . 105

Les Habits de noces, *idem*, du même. 131

Le Café borgne, *idem*, par Carmontelle. 155

Le Muet, conte dramatique, du même. 177

Le Nouvel Actéon, proverbe dramatique, par Willemain d'Ablancourt. . 205

Les Deux Filous, *idem*, par Carmontelle. 225

Le Chanoine de Reims, *idem*, du même. 247

Le Fripon orgueilleux, *idem*, *idem*. . 273

FIN DE LA TABLE.

FIN

DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

43.

SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

FIN
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN NOUVEAU CHOIX DES PIÈCES DES AUTRES THÉATRES,

RASSEMBLÉES PAR M. LEPEINTRE.

PROVERBES. — TOME II.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1824.

M.SM.

LES VOYAGEURS,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

Mme DE MORTILIÈRE.
Mme DE SOUSAY.
L'ABBÉ D'ORLOT.
Mme ROUGEAU, maîtresse de poste.
M. DU HABLE.
M. PINÇON, exempt de la maréchaussée.
ANDRÉ, postillon.

La scène est à la poste.

LES VOYAGEURS,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, avant de paraître.

Où est-elle, madame Rougeau ?

Mme ROUGEAU

Me voilà ! me voilà ! Ah ! c'est vous, M. Du Hable ?

M. DU HABLE.

Oui, c'est moi-même. N'y a-t-il personne ici qui nous entende ?

Mme ROUGEAU.

Non, non ; vous pouvez parler.

M. DU HABLE.

Il va vous arriver une voiture où il y a un abbé et deux dames.

Mme ROUGEAU.

En poste ?

M. DU HABLE.

Oui ; ainsi vous savez bien ce que vous avez à faire.

Mme ROUGEAU.

Sans doute; mais c'est que je crains toujours.

M. DU HABLE.

Quoi ?

Mme ROUGEAU.

Que, si à la fin cela tournait mal...

M. DU HABLE.

Que voulez-vous dire ? quel mal trouvez-vous d'attraper des nigauds ? D'ailleurs, vous leur faites bonne chère, et ils ne souperaient pas si bien, et ne seraient pas si bien couchés à d'autres postes.

Mme ROUGEAU.

Cela est vrai.

M. DU HABLE.

Ne seront-ils pas trop heureux d'être ici ?

Mme ROUGEAU.

Sans doute ; mais...

M. DU HABLE.

N'avons-nous pas toujours réussi ? n'y gagnez-vous pas de l'argent ?

Mme ROUGEAU.

J'en conviens ; mais...

M. DU HABLE.

Quelle idée avez vous-donc aujourd'hui ?

Tenez, voilà la voiture arrivée ; songez à vous : dans un moment je ferai le reste.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Mme ROUGEAU, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Madame Rougeau, v'là qu'on demande quatre chevaux.

Mme ROUGEAU.

N'as-tu pas dit qu'il n'y en avait pas ?

ANDRÉ.

Oui vraiment ; mais il y a un abbé qui jure comme un possédé, et qui dit qu'il nous en fera bien trouver.

Mme ROUGEAU.

Ah ! je ne le crains pas. Fais sortir ceux qui sont dans l'écurie, dans le verger, et ferme bien la porte du jardin.

ANDRÉ.

Ah ! oui, oui, j'entends ; j'y vais.

SCÈNE III.

Mme DE MORTILIÈRE, Mme DE SOUSAY, L'ABBÉ, Mme ROUGEAU.

L'ABBÉ, d'une voix flûtée.

Comment! ventre non pas d'un diable, il n'y a pas de chevaux ici! je ferai casser le maître de poste.

Mme ROUGEAU.

M. l'Abbé, il n'y en a pas; il est mort il y a trois ans, le pauvre homme!

L'ABBÉ.

Est-ce vous qui êtes la maîtresse de la poste?

Mme ROUGEAU.

Oui, Monsieur, à vous obéir.

L'ABBÉ.

A m'obéir? En ce cas-là, donnez-nous des chevaux.

Mme ROUGEAU.

Mais, M. l'Abbé, je n'en ai pas pour le présent.

L'ABBÉ.

Comment! mort non pas d'un diable, vous n'avez pas de chevaux! Pourquoi donc êtes-

vous maîtresse de poste? Je m'en plaindrai à M. l'Intendant.

Mme ROUGEAU.

Et c'est justement lui-même qui les a tous pris.

L'ABBÉ.

Qui?

Mme ROUGEAU.

Monseigneur l'Intendant; mais avant une heure il y en aura sûrement de retour.

L'ABBÉ.

Comment! l'Intendant?...

Mme ROUGEAU.

Il fait sa tournée, et il a bien du monde. Je vous réponds que les chevaux ne tarderont pas.

L'ABBÉ.

Il faudrait envoyer au-devant.

Mme ROUGEAU.

De quel côté ces dames vont-elles, monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Nous allons à Sédan.

Mme ROUGEAU, fesant l'étonnée.

A Sédan, M. l'Abbé!

L'ABBÉ.

Oui, à Sédan.

Mme ROUGEAU.

Allons, puisque vous voulez partir absolument.

L'ABBÉ.

Assurément.

Mme ROUGEAU

Je vais envoyer.

L'ABBÉ.

Et vous ferez bien.

SCÈNE IV.

Mme DE MORTILIÈRE, Mme DE SOUSAY, L'ABBÉ.

Mme DE MORTILIÈRE.

Vous voyez, Madame, comme il est nécessaire d'avoir des hommes quand on voyage, pour parler à tous ces gens-là.

Mme DE SOUSAY.

Oui, mais l'Abbé m'a fait peur ; il jure, que c'est affreux !

L'ABBÉ.

Bon ! vous ne voyez rien ; quand j'ai pensé être cornette de dragons, je jurais bien mieux que cela.

Mme DE MORTILIÈRE.

Mais, fi donc!

L'ABBÉ.

Mon oncle avait un lieutenant dans sa compagnie, qui s'appelait Pinçon, qui m'en avait bien appris d'autres. Oh! j'aurais été un fort bon militaire, si on ne m'avait pas fait abbé.

Mme DE SOUSAY.

Je le crois, au moins, Madame.

Mme DE MORTILIÈRE.

Et moi aussi. Je voudrais voir l'abbé d'Orlot en dragon.

L'ABBÉ.

Je vous en donnerai le plaisir, si vous voulez, quand nous serons à Sédan. J'ai encore l'habit qu'on m'avait fait faire.

Mme DE SOUSAY.

Je ne m'étonne pas s'il est si brave, l'Abbé; il est charmant! il n'a peur de rien en voyage; il est tout-à-fait rassurant.

L'ABBÉ.

La bravoure est une misère, quand on pense d'une certaine façon, l'état ne fait rien.

Mme DE MORTILIÈRE.

Je ne crois pas cela; car j'ai vu un évêque qui avait peur des vaches; s'il eût été colonel, sûrement il ne les aurait pas craintes.

Mme DE SOUSAY.

Enfin nous sommes fort heureuses d'avoir l'Abbé avec nous.

Mme DE MORTILIÈRE.

Il faut en avoir bien soin.

Mme DE SOUSAY.

Sans doute, et je pense qu'il s'est enroué en criant : si nous lui fesions faire un lait de poule?

Mme DE MORTILIÈRE.

Cela est très-bien pensé.

L'ABBÉ.

Allons, Mesdames, vous êtes trop bonnes.

Mme DE SOUSAY.

Non, non, l'Abbé, je le veux absolument, et je vais appeler quelqu'un.

Mme DE MORTILIÈRE.

Oui; car il ne pourrait peut-être plus chanter. Ah! voilà la maîtresse.

SCÈNE V.

Mme DE MORTILIÈRE, Mme DE SOUSAY, Mme ROUGEAU, L'ABBÉ.

Mme ROUGEAU.

M. L'Abbé, je viens vous dire une bonne nouvelle.

L'ABBÉ.

Comment ?

Mme ROUGEAU.

Vous aurez des chevaux avant un quart-d'heure.

L'ABBÉ.

Vous voyez bien, Mesdames, que je savais bien que je vous en ferais avoir.

Mme ROUGEAU.

Oui; mais, M. l'Abbé, je ne sais pas si vous ferez bien de vous en servir.

L'ABBÉ.

Pourquoi donc ?

Mme ROUGEAU.

C'est qu'il est déjà tard, et la nuit...

L'ABBÉ.

Oh ! nous ne craignons rien.

Mme ROUGEAU.

Si vous ne craignez rien, cela est différent.

L'ABBÉ.

Comment! cela est différent? Est-ce qu'il y a de mauvais chemins?

Mme ROUGEAU.

Ce n'est pas cela : le chemin est bon; mais la forêt...

L'ABBÉ.

La forêt? Que voulez-vous dire?

Mme ROUGEAU.

Oh! rien; je ne veux pas faire peur à ces dames. Je ferai mettre les chevaux d'abord qu'ils seront arrivés; on ne leur fera pas manger l'avoine, pour ne pas vous retarder.

Mme DE MORTILIÈRE.

Dites donc, Madame, qu'est-ce qu'il y a dans la forêt?

Mme ROUGEAU.

Oh! rien, rien.

Mme DE SOUSAY.

Nous voulons le savoir absolument.

Mme ROUGEAU.

Eh bien! Madame, je m'en vais le dire à M. l'Abbé.

L'ABBÉ, inquiet.

Voyons : dites-moi ce que c'est.

Mme ROUGEAU, à l'Abbé, à part.

Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de Bras-de-fer ?

L'ABBÉ.

Non : qu'est-ce que c'est que Bras-de-fer?

Mme ROUGEAU.

C'est un solitaire qui arrête toutes les voitures pour les voler.

L'ABBÉ.

Cela est bien certain ?

Mme ROUGEAU.

Oui, M. l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Madame, l'Abbé pâlit.

L'ABBÉ.

Je pâlis ?

Mme DE SOUSAY.

Oui, l'Abbé.

L'ABBÉ, se rassurant.

Moi ? point du tout.

Mme DE MORTILIÈRE.

Allons, Madame, dites-nous donc...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, M. DU HABLE.

M. DU HABLE, sans paraître.

Allons donc, madame Rougeau, des chevaux, des chevaux; mais où est-elle donc ?

Mme ROUGEAU.

Me voilà ! me voilà !

M. DU HABLE.

Ah ! ah ! ici ? Mesdames, je vous demande bien pardon.

(Il veut s'en aller.)

L'ABBÉ.

Entrez donc, Monsieur, entrez donc.

M. DU HABLE.

C'est que je crains d'être indiscret.

L'ABBÉ.

Ces dames vous en prient.

Mme DE SOUSAY.

Oui, Mo ieur, nous serons bien aises de causer avec vous.

L'ABBÉ.

Monsieur, pourrait-on vous demander si vous viendriez de Sédan !

M. DU HABLE.

Oui, Monsieur.

Mme DE MORTILIÈRE, à madame de Sousay.

Ah! ah! Madame, nous allons savoir...

L'ABBÉ.

Monsieur, le chemin est-il sûr?

M. DU HABLE.

Oui, Monsieur, c'est un fort bon chemin.

L'ABBÉ.

Il n'y a donc rien à craindre?

M. DU HABLE.

Non. Pour le peu que votre voiture soit bonne, vous arriverez aisément à Sédan.

Mme DE MORTILIÈRE.

Mais ce n'est pas là ce que nous vous demandons. Nous voudrions savoir si nous ferons bien de traverser la forêt la nuit.

M. DU HABLE.

C'est selon qu'on est brave.

Mme DE SOUSAY.

Comment? brave! Madame...

L'ABBÉ.

Voilà ces dames qui se récrient déjà. Pour moi, je n'aurais pas peur; mais quand on est avec des femmes, vous sentez bien qu'on est fort embarrassé.

M. DU HABLE.

Ma foi, Monsieur, il me semble pourtant qu'on doit avoir peur la nuit; pour le jour, on voit venir, et l'on se tient sur ses gardes.

L'ABBÉ, tremblant.

Comment, sur ses gardes!

M. DU HABLE.

Oui. Par exemple, j'ai vu Bras-de-fer venir à gauche, j'ai tenu mon pistolet sur la portière, il s'est éloigné. Je me suis bien douté qu'il reparaîtrait à droite. En effet, il s'est présenté; et moi, mes deux pistolets à droite et à gauche, j'ai passé la forêt tranquillement: ainsi, en fesant comme moi; mais de jour vous n'avez rien à craindre.

L'ABBÉ.

Mais nous n'avons point de pistolets; je n'ai pas cru, en sortant de Paris, qu'il y avait à craindre sur ce chemin-ci.

M. DU HABLE.

Il y a des momens où vous pourriez passer.

L'ABBÉ.

Des momens?

M. DU HABLE.

Oui, où Bras-de-fer serait occupé ailleurs, par exemple...

Mme DE MORTILIÈRE.

M. l'Abbé, je ne passerai jamais la forêt.

Mme DE SOUSAY.

Ni moi non plus, sûrement.

L'ABBÉ.

Attendez donc, Mesdames; il ne faut pas avoir peur comme cela; si vous étiez toutes seules, à la bonne heure.

M. DU HABLE.

Mesdames, songez donc que vous avez M. l'Abbé qui doit vous rassurer.

Mme DE MORTILIÈRE.

Oui; mais nous ne voulons pas le faire tuer.

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre avec des pistolets, je vous en réponds.

Mme DE SOUSAY.

Mais, Monsieur, on vous a déjà dit que nous n'en avions point.

M. DU HABLE.

Cela devient différent.

L'ABBÉ.

Attendez, Mesdames, il me vient une idée.

Mme DE MORTILIERE.

Allons, voyons, l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Ah! il est charmant.

L'ABBÉ.

Monsieur, vous pouvez nous faire un grand plaisir, et qui obligerait infiniment ces dames.

M. DU HABLE.

Je ne demande pas mieux, assurément.

L'ABBÉ.

Je le crois, ainsi voici ma proposition : vous pourriez nous prêter ou nous céder vos pistolets; vous n'en avez pas besoin pour aller d'ici à Paris : il n'y a rien à craindre, nous en venons.

M. DU HABLE.

Oui, Monsieur; mais je n'y vais pas, moi : à trois lieues d'ici je quitte la grande route... et, ma foi, on ne sait pour lors qui on peut rencontrer; je suis au désespoir de vous refuser ainsi que ces dames. Je voudrais de tout mon cœur...

Mme DE MORTILIÈRE.

Ah! Monsieur, nous n'en doutons pas. En vérité, l'Abbé, aussi vous ne songez à rien.

L'ABBÉ.

Vous verrez que j'ai tort, à présent.

Mme DE SOUSAY.

Les hommes sont comme cela.

Mme DE MORTILIÈRE.

Moi, je ne saurais souffrir les gens trop braves.

L'ABBÉ.

Mais, Madame, ce n'est pas ma faute si...

Mme DE SOUSAY.

Il faut du moins craindre pour les autres, et ne pas croire que tout le monde vous ressemble.

L'ABBÉ.

Croyez-vous que je ne crains pas?

M. DU HABLE.

Attendez, Mesdames, je crois que je pourrai vous tirer d'embarras.

Mme DE MORTILIÈRE.

Ah! Monsieur, dites donc promptement.

M. DU HABLE.

Oui, sûrement, je dois les avoir.

L'ABBÉ.

Quoi donc?

M. DU HABLE.

Je m'en vais vous le dire.

Mme DE SOUSAY.

Ne nous faites pas languir.

M. DU HABLE.

Un de mes cousins, qui raffole de belles armes, m'a prié de lui rapporter de Sédan une paire de pistolets, et je crois que je les ai dans ma malle.

L'ABBÉ.

Réellement?

M. DU HABLE.

Je n'en suis pas bien sûr; mais je vais y voir.

Mme DE MORTILIÈRE.

Ah! Monsieur, ne perdez pas un instant.

L'ABBÉ.

Pourvu que vous ne les ayez pas oubliés.

M. DU HABLE.

Je me rappelle à présent qu'ils doivent y être. Je reviens dans le moment.

L'ABBÉ.

Allez, allez, Monsieur, allez vite; et envoyez-nous la maîtresse.

M. DU HABLE.

La voici, M. l'Abbé.

SCÈNE VII.

Mme DE MORTILIÈRE, Mme DE SOUSAY, L'ABBÉ, Mme ROUGEAU.

Mme ROUGEAU.

M. L'ABBÉ, vos chevaux vont être mis dans l'instant.

L'ABBÉ.

Écoutez-nous, Madame.

Mme ROUGEAU.

Oh ! Monsieur, ils sont bons, ils vous mèneront bien.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

Mme ROUGEAU.

Je vous donnerai deux postillons qui n'ont pas peur.

L'ABBÉ.

Un moment donc.

Mme ROUGEAU.

Ils iront ventre à terre; si on vous attaque...

L'ABBÉ.

Mais nous ne voulons pas partir à présent.

Mme ROUGEAU.

Vous partirez quand vous voudrez, je vous réponds qu'avec ces deux hommes-là vous n'avez rien à craindre.

L'ABBÉ.

Nous ne craignons pas non plus; mais ces dames veulent coucher ici.

Mme ROUGEAU.

En ce cas, je m'en vais faire leurs lits.

L'ABBÉ.

A la bonne heure; mais avant...

Mme ROUGEAU.

Vous aurez des draps très-propres et de bons lits, cela va être fait dans le moment.

L'ABBÉ.

Attendez donc.

Mme ROUGEAU.

Je sais tout ce qu'il faut à des dames comme celles-là; ne vous inquiétez pas, M. l'Abbé, vous serez aussi très-bien couché. Allons, Marianne! Geneviève!

L'ABBÉ.

Voulez-vous bien attendre?

Mme ROUGEAU.

Quoi donc?

L'ABBÉ.

Nous voulons souper, avant tout.

Mme ROUGEAU.

Il faut donc le dire. Allons, je vais faire tuer des poulets.

L'ABBÉ.

Mais ils seront durs.

Mme ROUGEAU.

Oh! que non, on leur fait avaler du vinaigre. Je vais vous faire faire une bonne fricassée.

L'ABBÉ.

Mais il faut autre chose.

Mme ROUGEAU.

Ne vous embarrassez pas, vous serez contens. Allons, Marianne! Geneviève!

L'ABBÉ.

Vous ne voulez pas nous dire...

Mme ROUGEAU.

Mon Dieu! laissez-moi faire, laissez-moi faire.

SCÈNE VIII.

Mme DE MORTILIÈRE, Mme DE SOUSAY, M. DU HABLE, L'ABBÉ.

M. DU HABLE.

Tenez, M. l'Abbé, voilà les pistolets dont je vous ai parlé.

L'ABBÉ.

Voyons, voyons.

Mme DE MORTILIÈRE.

L'Abbé, prenez garde.

M. DU HABLE.

Ils ne sont pas chargés, Madame.

L'ABBÉ.

Ils sont bien à la main. (*Il touche au chien, et le fait partir.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que cela

(Il a peur.)

Mme DE SOUSAY.

L'Abbé, n'êtes-vous pas blessé?

M. DU HABLE.

Il n'y a rien à craindre, Madame.

L'ABBÉ.

Non; c'est que je voulais essayer...

Mme DE MORTILIÈRE.

Prenez donc garde, encore une fois.

L'ABBÉ.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais manier des armes. Je crois ces pistolets fort bons.

M. DU HABLE.

Ils sont bien conditionnés.

L'ABBÉ.

C'est ce que je vous dis. Et combien vous ont-ils coûté?

M. DU HABLE.

Dix louis, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Je vais vous les payer.

(Il les regarde toujours.)

Mme DE MORTILIÈRE.

Non, l'Abbé, c'est notre affaire.

(Elles donnent chacune cinq louis.)

L'ABBÉ.

Voilà ce que je ne souffrirai pas.

Mme DE SOUSAY.

C'est une misère.

L'ABBÉ.

D'ailleurs, c'est moi qui les achète.

Mme DE MORTILIÈRE.

Je vous dis que non.

L'ABBÉ.

Je veux les avoir à moi.

Mme DE SOUSAY.

Eh bien! nous vous en fesons présent.

L'ABBÉ.

Cela serait joli! Ah! çà, Monsieur, vous dites dix louis?

(Il met la main à la poche.)

M. DU HABLE.

Ces dames m'ont payé, Monsieur.

L'ABBÉ.

En vérité, Mesdames, voilà de ces choses qui ne se font pas.

Mme DE MORTILIÈRE.

Allons, l'Abbé, ne parlez plus de cela.

L'ABBÉ.

Je vais vous rendre vos dix louis.

Mme DE SOUSAY.

Voulez-vous bien finir cette enfance-là, l'Abbé?

Mme DE MORTILIÈRE.

Allez plutôt voir si notre souper sera bon, vous vous y connaissez.

L'ABBÉ.

Un peu.

Mme DE SOUSAY.

Il faut que Monsieur soupe avec nous.

M. DU HABLE.

Madame, je ne puis pas avoir cet honneur-là.

Mme DE MORTILIÈRE.

Ah! Monsieur, nous vous en prions, nous vous avons trop d'obligations pour que...

L'ABBÉ.

Monsieur, vous ne pouvez pas refuser ces dames.

M. DU HABLE.

Puisqu'elles le veulent absolument...

SCÈNE IX.

Mme DE MORTILIÈRE, Mme DE SOUSAY, L'ABBÉ, M. PINÇON, Mme ROUGEAU, M. DU HABLE.

M. PINÇON, sans paraître.

Où est-il donc, M. l'abbé d'Orlot?

Mme ROUGEAU.

Ici, Monsieur.

L'ABBÉ.

Ah! c'est M. Pinçon.

M. PINÇON, en redingote sur un habit.

Moi-même, M. l'Abbé; j'ai reconnu là-bas Flamand qui m'a dit que vous étiez ici.

L'ABBÉ.

Mesdames, voilà mon maître à jurer, dont je vous parlais tout à l'heure.

M. PINÇON.

Que dites-vous donc là, M. l'Abbé?

Mme DE MORTILIÈRE.

Nous serons fort aises de faire connaissance avec M. Pinçon.

L'ABBÉ.

D'où venez-vous comme cela, M. Pinçon?

M. PINÇON.

De trois lieues d'ici, M. l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Et allez-vous à Sédan, Monsieur?

M. PINÇON.

Oui, Madame.

Mme DE MORTILIÈRE.

J'en suis fort aise, parce que vous pourrez nous accompagner

M. PINÇON,

De tout mon cœur, Madame.

Mme DE SOUSAY.

Êtes-vous armé ?

M. PINÇON.

Oui, Madame, et assez bien ; d'ailleurs j'ai encore quatre personnes avec moi qui le sont aussi.

M. DU HABLE, à madame Rougeau.

Quel est donc cet homme-là ?

Mme ROUGEAU.

Je ne le connais pas.

M. DU HABLE.

J'ai envie de m'enfuir.

(Il veut sortir.)

Mme DE MORTILIÈRE.

Monsieur, où allez-vous donc?

M. DU HABLE.

Je reviens, M. l'Abbé.

Mme DE SOUSAY.

Ah! l'Abbé, je parie qu'il ne veut pas souper avec nous. Retenez-le donc.

M. PINÇON.

Sûrement, Monsieur, restez, restez.

M. DU HABLE.

Monsieur, est-ce que j'ai l'honneur d'être connu de vous?

M. PINÇON.

Non, Monsieur, pas encore.

Mme DE MORTILIÈRE.

Ah! Monsieur, c'est le plus honnête homme du monde, et à qui nous avons la plus grande obligation.

M. PINÇON.

Comment donc?

Mme DE SOUSAY.

Il nous a fait le plaisir de nous céder ces pistolets pour ce qu'ils lui ont coûté.

L'ABBÉ.

Oui, pour dix louis.

M. PINÇON

Ils sont fort beaux; mais qu'en voulez-vous faire?

L'ABBÉ.

Passer la forêt en sûreté. C'est ce qui nous a fait demander si vous étiez armé, à cause d'un certain voleur nommé Bras-de-fer.

M. PINÇON.

Qui est dans la forêt?

Mme DE MORTILIÈRE.

Oui, vraiment, est-ce que vous ne le saviez pas?

M. PINÇON.

On m'en avait dit quelque chose, mais je ne le croyais pas.

Mme DE SOUSAY.

Voilà Monsieur qui l'a vu.

M. PINÇON.

Vous l'avez vu, Monsieur?

M. DU HABLE, embarrassé.

Oui, Monsieur.

M. PINÇON.

Et vous avez vendu ces pistolets à ces dames?

M. DU HABLE.

Je les ai cédés.

M. PINÇON.

Pour dix louis?

M. DU HABLE.

Pour ce qu'ils m'ont coûté.

M. PINÇON.

C'est fort bien à vous. M. l'Abbé, on parle beaucoup à Sédan de ce voleur.

Mme DE MORTILIÈRE.

Mais il faudrait le faire arrêter.

M. PINÇON.

On a trouvé des moyens pour cela, et monsieur l'Intendant fait faire des perquisitions...

Mme DE SOUSAY.

Il faut qu'une route comme celle-ci soit sûre.

M. PINÇON.

Elle le sera aussi. M. l'Abbé, j'ai quitté les dragons.

L'ABBÉ.

Comment mon oncle y a-t-il consenti ?

M. PINÇON.

Il savait que je n'avais point de fortune; il m'a fait faire un arrangement pour céder mon emploi, et il m'a fait avoir une lieutenance de la maréchaussée de cette province.

(Il déboutonne sa redingote.)

M. DU HABLE.

Ah! ciel!

(Il veut sortir.)

Mme DE MORTILIÈRE.

C'est fort heureux pour nous, Madame, nous voyagerons sûrement.

M. PINÇON, à M. Du Hable.

Monsieur, je vous ai déjà dit de rester. Ac-

tuellement, commencez par rendre à ces dames les dix louis qu'elles vous ont donnés pour vos pistolets.

M. DU HABLE.

Puisqu'elles n'en ont pas besoin, j'en suis fort aise.

(Il rend l'argent, et veut s'en aller.)

M. PINÇON.

Un moment, s'il vous plaît, Monsieur.

M. DU HABLE.

Mais, Monsieur, j'ai affaire.

M. PINÇON.

Je sais votre affaire. Savez-vous quel était le commerce de ce Monsieur-là, Mesdames? celui d'épouvanter les voyageurs pour leur vendre dix louis des pistolets d'un louis.

M. DU HABLE.

Monsieur, en vérité...

Mme DE SOUSAY.

Quoi! il serait possible que nous eussions été sa dupe!

M PINÇON.

Sûrement, Mesdames.

L'ABBÉ.

Si vous voulez que je vous le dise, je m'en étais un peu douté, et je voulais lui parler en particulier.

Mme DE MONTILIÈRE.

Ah! oui, l'Abbé, c'est bien fin, à cette heure que vous le connaissez.

M. PINÇON.

Allons, Monsieur, suivez-moi.

M. DU HABLE.

Mais, Messieurs, Mesdames, M. l'Abbé, priez donc pour moi.

M. PINÇON.

Cela est inutile. Pour vous, madame Rougeau, nous nous reverrons. Faites donner des chevaux à ces dames.

Mme ROUGEAU.

Et le souper que l'on fait pour elles?

M. PINÇON.

Ces dames ne souperont, ni ne couche-ront ici.

Mme ROUGEAU.

M. Du Hable, je vous l'avais bien dit.

M. PINÇON.

Allons, Mesdames, j'aurai l'honneur de vous escorter.

Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse.

FIN DES VOYAGEURS.

L'UNIFORME
DE CAMPAGNE,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE

PERSONNAGES.

M. DUVERDIER, Auditeur des comptes.
Mme PAVARET, sœur de M. Duverdier.
Mlle BATILDE, fille de M. Duverdier.
M. GOBERGEAU, substitut.
M. LANDIER, greffier.
M. CLAIRVILLE, fils de M. Landier.
M. BETASSIER, président au grenier à sel de Troyes.
LA BRIE, laquais de M. Gobergeau.

La scène est dans la maison de campagne de M. Duverdier, à Arcueil.

L'UNIFORME
DE CAMPAGNE,
PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE.

Mlle BATILDE.

Eh bien! ma tante, que dites-vous de monsieur de Clairville, avec le nouvel uniforme?

Mme PAVARET.

Je dis qu'il est bien bon de l'avoir fait faire.

Mlle BATILDE.

Moi, je suis fort aise qu'il s'occupe de plaire à mon père.

Mme PAVARET.

Et vous avez raison, puisque vous l'aimez; mais je n'en trouve pas moins ridicule votre père, de vouloir avoir un uniforme à sa campagne.

Mlle BATILDE.

Mais on dit que tout le monde en a.

Mme PAVARET.

Parce que tout le monde veut faire comme les grands ; et qui est-ce qui a commencé ? c'est le roi d'abord, et puis les princes. Je me suis fait expliquer tout cela, encore c'étaient des uniformes de chasse ; et mon frère n'avait pas besoin de faire faire des habits verts à tous ses amis, pour tuer des lapins dans sa basse-cour.

Mlle BATILDE.

Il tire quelquefois des moineaux.

Mme PAVARET.

Oui, et il manque toujours les hirondelles.

Mlle BATILDE.

Ma tante, permettez-moi d'aimer les habits verts.

Mme PAVARET.

Vous êtes peut-être comme mon frère, qui a choisi cette couleur-là parce qu'il s'appelle M. Duverdier. Est-ce qu'il ne voulait pas que les femmes fussent aussi habillées de vert ?

Mlle BATILDE.

Cela m'aurait été fort égal.

Mme PAVARET.

Moi, je ne l'ai pas voulu : on aurait cru que j'y aurais applaudi, pendant que je suis très-

fâchée qu'il ait cette fantaisie-là. Il me semble que j'entends dire : Voyez donc les airs que se donne M. Duverdier, pour un auditeur des comptes; encore s'il était président, à la bonne heure. Et feu mon mari, qui avait pensé l'être, n'aurait jamais fait une chose pareille.

Mlle BATILDE.

En vérité, ma tante...

Mme PAVARET.

Et puis les femmes ont déjà dit qu'elles ne porteraient jamais la livrée de M. Duverdier; enfin cela fera que nous n'en aurons peut-être pas ici de long-tems.

Mlle BATILDE.

Il est sûr que nous aurons des hommes.

Mme PAVARET.

Moi, j'aime les femmes; parce qu'il faut bien quelqu'un à qui parler à la campagne, et que depuis qu'il y a un billard ici, vous voyez bien que nous restons toujours toutes seules.

Mlle BATILDE.

M. Landier nous tient quelquefois compagnie.

Mme PAVARET.

Oui, et il ne dit pas un mot; si vous l'aimez, c'est qu'il est le père de M. de Clairville.

Pour M. Gobergeau, il se moque de tout le monde.

Mlle BATILDE.

Il est l'ami de mon père; et je crois qu'il faudrait le mettre dans mes intérêts.

Mme PAVARET.

Pour déterminer votre mariage avec M. de Clairville, n'est-ce pas?

Mlle BATILDE.

Oui, ma tante.

Mme PAVARET.

Et vous croyez qu'il sera fort empressé de vous servir?

Mlle BATILDE.

Pourquoi non?

Mme PAVARET.

Il est vrai qu'il pourrait avoir de là occasion de vous faire de mauvaises plaisanteries, et cela pourrait bien l'engager à se mêler de vos affaires.

Mlle BATILDE.

Ah! voilà M. de Clairville.

SCÈNE II.

Mme PAVARET, Mlle BATILDE, M. DE CLAIRVILLE.

Mme PAVARET.

En bien! Monsieur, ma nièce est charmée de vous voir en habit vert; et moi, je vous trouve bien bon d'avoir eu cette complaisance.

M. DE CLAIRVILLE.

Il n'y a pas grand mérite à cela, Madame, d'ailleurs vous savez ce qui m'occupe le plus: ainsi tout ce qui peut y avoir rapport ne saurait être négligé.

Mme PAVARET.

Je ne crois pas que vous soyez inquiet de votre sort.

M. DE CLAIRVILLE.

Mais, Madame...

Mme PAVARET.

Vous avez de l'impatience?

M. DE CLAIRVILLE.

Je l'avoue: je compte sur vos bontés; mais M. Duverdier ne termine rien.

Mme PAVARET.

Il n'avait que son uniforme dans la tête;

cela l'empêchait de s'occuper d'autre chose; et c'est ce qui fesait, quand je lui parlais de votre mariage, qu'il me répondait : Oui, nous verrons cela; rien ne presse.

Mlle BATILDE.

Mais s'il s'engageait avec un autre, ma tante?

Mme PAVARET.

Je n'y donnerais pas mon consentement, ma nièce.

M. DE CLAIRVILLE.

Et s'il allait en avant?

Mme PAVARET.

Ma nièce n'aurait pas mon bien.

M. DE CLAIRVILLE.

Et j'en serais la cause! Ah! Madame, j'en mourrais de douleur.

Mlle BATILDE.

Que m'importerait d'être riche, si l'on me séparait de vous?

Mme PAVARET.

Votre père se tient tranquille à son ordinaire.

M. DE CLAIRVILLE.

Il m'a dit qu'il parlerait; mais il ne pressera rien. Je n'ose parler moi-même, et je ne sais pas si je ne viens pas de me donner un petit tort vis-à-vis de M. Duverdier.

Mlle BATILDE.

Comment donc?

M. DE CLAIRVILLE.

C'est que j'ai refusé de tirer des moineaux avec lui, pour venir ici.

Mme PAVARET.

Il est donc sorti?

M. DE CLAIRVILLE.

Oui, il se promène le long des haies.

Mlle BATILDE.

Ah! voilà un monsieur que je ne connais pas. Ma tante, allons-nous en.

Mme PAVARET.

Je le veux bien. Il est aussi en uniforme : il faut que ce soit un ami de votre père.

Mlle BATILDE.

Cela ne fait rien. Restez ici, M. de Clairville, pour savoir qui c'est.

M. DE CLAIRVILLE.

J'irai vous rejoindre tout de suite.

SCÈNE III.

M. BÊTASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

M. BÊTASSIER.

Ah! Monsieur, je vous cherchais; on m'a-

vait dit que vous étiez ici, et je vous ai reconnu d'abord quand je vous ai vu.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi, Monsieur?

M. BÊTASSIER.

Oui, vraiment; ce n'est pas que vous ne soyez bien rajeuni depuis dix ans que vous avez passé à Troyes; mais je sais bien pourquoi.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi rajeuni?

M. BÊTASSIER.

Oui vraiment, et cela ne me surprend pas, parce que mon père m'a dit que je verrais à Paris des choses bien extraordinaires.

M. DE CLAIRVILLE.

Celle-là, en effet, le serait un peu.

M. BÊTASSIER.

Moi, je ne le trouve pas tant, à vous dire vrai, parce que j'en ai bien vu des exemples.

M. DE CLAIRVILLE

Des exemples?

M. BÊTASSIER.

Oui, des gens qui sont rajeunis, et cela est tout simple : quand on a toujours porté perruque, et que l'on reprend ses cheveux, cela fait toujours cet effet-là.

M. DE CLAIRVILLE.

C'est une réflexion que je n'avais pas faite.

M. BÊTASSIER.

Et puis il m'était impossible de ne pas vous reconnaître, avec votre habit vert.

M. DE CLAIRVILLE.

Comment?

M. BÊTASSIER.

Oui, mon père m'a dit que vous lui aviez écrit que tout le monde serait en habit vert ici.

M. DE CLAIRVILLE.

C'est une raison.

M. BÊTASSIER.

Oui, une raison qui m'a retenu à Paris dans une auberge pendant quinze jours, et cela m'a coûté bien cher.

M. DE CLAIRVILLE.

Il fallait venir sans cela.

M. BÊTASSIER.

Mon père me l'avait bien défendu; et le tailleur m'a fait attendre de jour en jour jusqu'aujourd'hui : tantôt c'était une noce, tantôt c'était un deuil, tantôt... Et puis il m'a fait mon habit trop large; et comme il avait pris trop de drap, à ce qu'il m'a dit, il m'a fait quatre culottes et un gilet pour l'hiver, et

tout cela me coûte horriblement d'argent, qu'il a fallu payer, encore.

M. DE CLAIRVILLE.

Il me paraît que vous avez affaire à M. Duverdier?

M. BÊTASSIER.

Oui, Monsieur, et une affaire qui doit me rapporter beaucoup d'argent; c'est ce qui me consolera de la dépense de mon habit vert.

M. DE CLAIRVILLE.

En ce cas, Monsieur, je vous laisse, cela ne me regarde pas.

M. BÊTASSIER.

Quoi! vous n'êtes pas M. Duverdier?

M. DE CLAIRVILLE.

Non, Monsieur.

M. BÊTASSIER.

Il est singulier que vous lui ressembliez autant.

M. DE CLAIRVILLE.

Tenez je crois que je l'entends; je m'en vais

(Il sort.)

M. BÊTASSIER.

J'ai bien fait de n'en pas dire davantage. Voilà ce que c'est de savoir garder son secret. J'ai une grande obligation à mon père de m'avoir élevé à cela.

SCÈNE IV.

M. GOBERGEAU, M. BÊTASSIER.

M. GOBERGEAU, à part.

Quelle diable de fantaisie d'aller tirer des moineaux! on ne trouve personne ici pour jouer au billard. Mais quel est cet homme-là? je ne l'ai jamais vu; je pourrais m'en amuser peut-être.

M. BÊTASSIER.

Vous me regardez beaucoup; je vois bien que vous me reconnaissez, Monsieur.

M. GOBERGEAU.

Il est vrai que je ne vous trouve pas du tout changé.

M. BÊTASSIER.

C'est ce que mon père m'a dit : il prétend que j'ai autant d'esprit que quand j'étais petit, et vous vous en apercevrez bien, par ce que vous n'aurez pas oublié tout ce que je vous ai dit, il y a dix ans, quand vous êtes venu voir mon père à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Je m'en souviens bien, et je trouve que vous avez presque autant d'esprit que lui.

M. BÊTASSIER.

Oh! bien davantage, à ce que m'a dit ma

mère. Enfin, je suis bien aise de vous trouver; car j'ai pensé dire notre secret à un Monsieur tout à l'heure que j'avais pris pour vous.

M. GOBERGEAU.

Et vous voyez bien à présent que vous ne vous trompez pas?

M. BÊTASSIER.

Oh! pour cela non; mais c'est qu'il avait un habit vert comme vous.

M. GOBERGEAU.

Il est vrai que cela change bien la physionomie; cependant moi je vous ai reconnu tout de suite

M. BÊTASSIER.

C'est que vous avez une bonne mémoire.

M. GOBERGEAU.

Mais pas trop; car j'oublie toujours les noms.

M. BÊTASSIER.

Vous ne vous souvenez pas du mien quand j'étais petit?

M. GOBERGEAU.

J'ai une idée confuse...

M. BÊTASSIER.

Je l'ai pourtant porté jusqu'à quinze ans, et je m'appelais Coco.

M. GOBERGEAU.

Ah! Coco! cela est vrai.

M. BÊTASSIER.

Mais à présent je m'appelle M. Bêtassier.

M. GOBERGEAU.

Ah! M. Bêtassier, je suis bien votre très-humble serviteur.

M. BÊTASSIER.

Ah! M. Duverdier, ne me traitez donc pas comme cela avec tant de cérémonie.

M. GOBERGEAU

Je vous rends ce que je vous dois.

M. BÊTASSIER.

Vous avez bien de la bonté. Vous ne savez peut-être pas d'où vient ce nom?

M. GOBERGEAU.

Votre père a oublié de me le mander.

M. BÊTASSIER.

Il vient d'un clos que nous avons, où nous élevons du bétail, et le bétail chez nous est des moutons, comme vous savez.

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, je sais cela.

M. BÊTASSIER.

De sorte qu'un clos renfermant le bétail,

nous l'appelons bêtassier, et mon père m'a fait prendre ce nom, parce qu'en l'ajoutant à celui de président, cela sonne bien, voyez M. le président Bêtassier.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort beau!

M. BÊTASSIER.

Je crois que mademoiselle votre fille sera fort aise de s'appeler Mme la présidente Bêtassier?

M. GOBERGEAU.

Il n'en faudra pas davantage pour la déterminer à vous épouser. Mais d'où êtes-vous président?

M. BÊTASSIER.

Du grenier à sel.

M. GOBERGEAU.

Je ne m'étonne pas si vous en mettez tant dans tout ce que vous dites.

M. BÊTASSIER.

Cela n'est pas difficile à penser, parce que: Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

M. GOBERGEAU.

Il me paraît que vous avez de l'érudition.

M. BÊTASSIER.

Eh! mais, je le crois bien. Est-ce que je

n'ai pas été reçu tout d'un coup avocat à Bourges, dès que je me suis présenté?

M. GOBERGEAU.

Vous n'avez donc pas eu besoin pour cela de vous mettre dans le fauteuil?

M. BÊTASSIER.

Non. L'on m'a dit qu'il y avait un de mes confrères qui l'occupait, qu'il faudrait attendre trop long-tems; je m'en suis passé pour épargner mon argent.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort sensé.

M. BÊTASSIER.

C'est qu'on ne l'a pas plus tôt dépensé qu'on ne l'a plus.

M. GOBERGEAU.

Fort bien dit.

M. BÊTASSIER.

A propos de cela, on dit que mademoiselle votre fille est une riche héritière, parce qu'elle a une tante qui est veuve, et qui ne veut pas se remarier.

M. GOBERGEAU.

Oui, c'est un excellent parti.

M. BÊTASSIER.

Son bien ne diminuera pas avec moi.

M. GOBERGEAU.

Vous saurez donc le faire valoir ?

M. BÊTASSIER.

C'est là mon grand talent. Imaginez-vous que j'ai amassé tout l'argent qu'on me donnait pour mes menus plaisirs, quand j'étais au collége.

M. GOBERGEAU.

C'est être bien habile.

M. BÊTASSIER.

Et depuis je n'ai rien prêté, qu'on ne m'eût rendu bien davantage.

M. GOBERGEAU.

C'est être généreux !

M. BÊTASSIER.

Sûrement ; car il y a des gens qui ne prêtent jamais rien afin qu'on ne le garde pas, de peur de le perdre.

M. GOBERGEAU.

Et vous aimez beaucoup l'argent ?

M. BÊTASSIER.

Oh ! comme tout ! Oh ! si vous mourez de bonne heure, vous verrez comme je régirai tout votre bien : allez, allez, tous vos petits enfans seront bien riches.

M. GOBERGEAU.

Mais si la tante en question ne pense pas comme vous ?

M. BÊTASSIER.

Cela ne m'inquiète pas. On m'a dit qu'elle avait bien de l'esprit.

M. GOBERGEAU.

Oui ; mais elle est très-prodigue.

M. BÊTASSIER.

Oh ! cela ne m'embarrasse pas, parce que je me mettrai à la tête de ses affaires, je la prendrai en pension chez moi, et elle n'aura nulle dépense à faire ; c'est même ce que mon père vous mande dans une lettre que je devrais déjà vous avoir donnée : attendez que je la cherche.

(Il cherche dans sa poche.)

SCÈNE V.

M. LANDIER, M. GOBERGEAU, M. BÊTASSIER.

M. LANDIER.

Que fais-tu donc ici, Gobergeau ?

M. BÊTASSIER.

Monsieur s'appelle M. Gobergeau ?

M. LANDIER.

Sûrement.

M. GOBERGEAU.

Le diable t'emporte !

M. LANDIER.

Allons, viens trouver ces dames qui t'attendent.

M. GOBERGEAU.

J'étais ici avec ton gendre.

M. LANDIER.

Mon gendre ?

M. GOBERGEAU.

Oui, je te laisse avec lui.

M. LANDIER.

Je ne sais ce que tu veux dire.

(Il veut s'en aller.)

SCÈNE VI.

M. LANDIER, M. BÊTASSIER.

M. BÊTASSIER, à part.

Il ne me reconnaît pas. (*Haut.*) Monsieur, un moment, je vous prie.

M. LANDIER.

Que me voulez-vous ?

M. BÊTASSIER.

Quoi! Monsieur, vous ne vous souvenez pas de m'avoir vu quelque part?

M. LANDIER.

Non, jamais.

M. BÊTASSIER.

Ce n'ost pas votre faute.

M. LANDIER.

Je le crois bien.

M. BÊTASSIER.

C'est que je suis bien grandi, comme vous voyez.

M. LANDIER.

Cela peut être.

M. BÊTASSIER.

Et puis vous ne m'avez pas vu encore en habit vert.

M. LANDIER.

Allons, je n'ai rien à vous dire.

M. BÊTASSIER.

Pardonnez-moi, Monsieur, quand vous me connaîtrez, vous verrez que nous avons de grandes affaires ensemble.

M. LANDIER.

Vous vous trompez.

M. BÊTASSIER.

Oh que non! si je me suis trompé deux fois, je ne me tromperai pas une troisième. Apprenez que je suis le président Bêtassier.

M. LANDIER.

Cela m'est fort égal.

M. BÊTASSIER.

C'est que vous ne savez pas mon nouveau nom.

M. LANDIER.

Je n'en ai que faire.

M. BÊTASSIER.

C'est moi qui m'appelais autrefois Coco. Vous me remettez bien à présent.

M. LANDIER.

Point du tout. Et je vous dis que j'ai affaire.

M. BÊTASSIER.

Si c'est dans votre jardin, je me promènerai avec vous.

SCÈNE VII.

Mme PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle BATILDE.

M. GOBERGEAU.

Tenez, le voilà qui s'en va avec notre ami Landier.

Mme PAVARET.

Eh ! pourquoi faire ?

M. GOBERGEAU.

Je lui ai persuadé que Landier était son prétendu beau-père.

Mme PAVARET.

Mais c'est donc ce qu'on appelle absolument un sot ?

GOBERGEAU.

Oh ! je vous en réponds, et le plus vilain avare qu'il soit possible de rencontrer.

Mme PAVARET.

Ce sera au moins une raison à opposer à mon frère.

M. GOBERGEAU.

J'ai imaginé un bon moyen pour nous en défaire ; mais il ne faut pas perdre de tems.

Mme PAVARET.

Quel est ce moyen ?

M. GOBERGEAU.

Vous saurez que les habits verts lui tournent la tête, et qu'il croit, dès qu'il en voit un, que c'est Duverdier : il m'a pris pour lui.

Mlle BATILDE.

Il a cru aussi que M. de Clairville était mon père.

M. GOBERGEAU.

Où est-il Clairville ?

Mme PAVARET.

Il est allé chercher M. Landier, pour l'engager à parler fortement à mon frère ; il voudrait bien que vous voulussiez aussi l'appuyer.

M. GOBERGEAU.

Nous n'aurons pas besoin de cela.

Mme PAVARET.

Que prétendez-vous faire ?

M. GOBERGEAU.

Qu'il me prenne encore pour Duverdier : et je lui parlerai d'un ton...

Mlle BATILDE.

Mais il vous reconnaîtra.

M. GOBERGEAU.

Non, non, laissez-moi faire. Songez donc que l'uniforme aide toujours à le tromper.

Mme PAVARET.

S'il était au moins bon à cela, je ne le désapprouverais plus.

M. GOBERGEAU.

Ah ! voilà La Brie.

SCÈNE VIII.

Mme PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle BATILDE, LA BRIE, une perruque à la main.

M. GOBERGEAU.

Est-ce bien là une perruque de Duverdier?

LA BRIE.

Oui, Monsieur, c'est Saint-Jean qui me l'a donnée.

M. GOBERGEAU.

Allons, cela est bon. Mon chapeau bordé.

LA BRIE.

Le voilà.

M. GOBERGEAU.

Et mon fusil?

LA BRIE.

Je l'ai apporté aussi. Tenez, il n'est pas chargé.

M. GOBERGEAU.

Cela est fort bien. N'as-tu pas vu un monsieur en habit vert que tu ne connais pas?

LA BRIE.

Oui, Monsieur, il revient par ici; il m'a appelé, mais je ne lui ai pas répondu.

M. GOBERGEAU.

Tu as bien fait. Va-t'en lui dire que monsieur Duverdier l'attend ici.

LA BRIE.

Cela suffit.

(Il sort.)

M. GOBERGEAU.

Et vous, Mesdames, allez-vous en; j'irai vous dire si j'ai réussi.

Mme PAVARET.

Ne tardez pas.

M. GOBERGEAU.

J'irai dès que j'aurai rempli mon objet.

Mme PAVARET.

Et moi, je vais chercher un autre moyen, en cas que vous ne réussissiez pas.

M. GOBERGEAU.

Allez-vous en, car j'entends quelqu'un.

Mme PAVARET.

Allons, venez, ma nièce.

SCÈNE IX.

M. BÊTASSIER, M. GOBERGEAU, LA BRIE.

LA BRIE.

Tenez, Monsieur, le voilà M. Duverdier.

M. BÊTASSIER.

Ah! Monsieur, j'ai eu bien de la peine à vous trouver.

M. GOBERGEAU.

C'est que j'étais allé à la chasse. Comment se porte votre père?

M. BÊTASSIER.

Fort bien, M. Gobergeau: il vous fait bien ses complimens.

M. GOBERGEAU.

Pourquoi donc m'appelez-vous M. Gobergeau?

M. BÊTASSIER.

Ah! je vous demande pardon; mais c'est que j'ai parlé tout à l'heure à un monsieur qui s'appelait comme cela, et qui vous ressemble beaucoup, mais beaucoup.

M. GOBERGEAU.

Cela n'est pas étonnant, il est mon frère de lait.

M. BÊTASSIER.

Les frères de lait se ressemblent donc dans ce pays-ci ?

M. GOBERGEAU.

Comme les jumeaux.

M. BÊTASSIER.

Ah ! c'est la même chose ?

M. GOBERGEAU.

Sans doute. Je suis bien aise que vous ayez fait faire mon uniforme, je l'avais mandé à votre père.

M. BÊTASSIER.

Il me l'avait bien recommandé ; et cela m'a coûté bien cher.

M. GOBERGEAU.

Cela ne fait rien. L'argent est fait pour s'en servir

M. BÊTASSIER.

Oui ; mais plus on peut le garder, et mieux l'on fait.

M. GOBERGEAU.

Fi donc ! Est-ce que vous seriez un avare ?

M. BÊTASSIER.

Point du tout.

M. GOBERGEAU.

A la bonne heure ; car vous ne convien-

driez pas à ma fille; mais je lui recommanderai de vous former, en tout cas. Vous êtes fort riche; en vous alliant avec moi, vous le serez encore davantage.

M. BÊTASSIER.

Cela est bien bon.

M. COBERGEAU.

Ainsi il faudra vous faire honneur de votre bien

M. BÊTASSIER.

C'est aussi ce que je ferai.

M. COBERGEAU.

Vous aurez bonne chère chez vous, sans doute?

M. BÊTASSIER.

Oui, en moutons surtout, parce que nous en avons beaucoup; aussi nous aurons un gigot tous les jours où nous aurons du monde; et les autres jours, des épaules, et tout cela bien rôti

M. COBERGEAU

C'est l'affaire du ménage, ma fille arrangera tout cela mieux que vous. Ah! çà, dites-moi, lui avez-vous acheté un carrosse bien commode?

M. BÊTASSIER.

Non vraiment. Je compte que nous nous

en irons par la diligence, où je retiendrai deux places quand nous serons près de partir.

M. GOBERGEAU.

Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur? vous croyez que je souffrirai que ma fille, quand elle sera madame la présidente Bêtassier, arrive à Troyes dans une diligence publique?

M. BÊTASSIER.

Mais écoutez donc, M. Duverdier.

M. GOBERGEAU.

Non, M. Bêtassier, je veux que ma fille fasse la route en poste, et avec beaucoup de monde.

M. BÊTASSIER.

Mais la diligence va en poste, et avec beaucoup de monde. Il n'y a pas à craindre des voleurs.

M. GOBERGEAU.

Ce n'est pas les voleurs que je crains pour ma fille, elle ne les craint point non plus; d'ailleurs, les gens riches sont faits pour être volés, ils le sont tous les jours, il faut s'accoutumer à cela.

M. BÊTASSIER.

Mais je ne l'ai jamais été.

M. GOBERGEAU.

C'est que vous n'avez pas encore eu une maison à vous.

M. BÊTASSIER.

J'espère que j'empêcherai bien qu'on me vole.

M. GOBERGEAU.

Fi donc! président, vous avez l'âme crasse. Ma fille aura donc une très-bonne voiture à quatre places, tirée par quatre chevaux, et par-dessus tout cela une vache.

M. BÊTASSIER.

Ah! je vois bien à présent que vous vous moquez de moi.

M. GOBERGEAU.

Non, parbleu! ce sont mes intentions et celles de sa tante.

M. BÊTASSIER.

Mais, Monsieur, on n'attelle pas une vache avec des chevaux, cela serait vilain.

M. GOBERGEAU.

Ignorant! vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une vache?

M. BÊTASSIER.

Ah! ah! ah! je ne sais pas ce que c'est qu'une vache, moi? un président, au grenier à sel encore.

(Il rit.)

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, riez; une vache se met sur l'impériale de la voiture.

M. BÊTASSIER.

Elle doit l'assommer.

M. GOBERGEAU.

Non; car c'est un pannier dans lequel on met des robes, des bonnets, et toutes les choses dont une femme a besoin.

M. BÊTASSIER

Je ne comprendrai jamais cela.

M. GOBERGEAU.

Je le crois bien.

M. BÊTASSIER.

D'ailleurs, je n'ai pas besoin de nourrir quatre chevaux et une vache quand je serai arrivé à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Il le faudra pourtant.

M. BÊTASSIER.

Ni d'avoir une voiture à quatre places quand nous ne serons que deux; car moi, je ne veux jamais mener personne.

M. GOBERGEAU.

Et qui mènera les deux femmes de chambre de la présidente?

M. BÊTASSIER.

Elle n'en aura pas.

M. GOBERGEAU.

Elle n'en aura pas ! ma fille n'aura pas de femme de chambre !

M. BÊTASSIER.

Non ; parce que nous avons un perruquier à Troyes qui coiffe toutes les femmes de la ville ; elle le prendra.

M. GOBERGEAU.

Elle ne le prendra pas, ni vous non plus ; car vous n'épouserez jamais ma fille.

M. BÊTASSIER.

Mais écoutez donc, M. Duverdier.

M. GOBERGEAU.

Et j'écrirai à votre père que vous êtes un vilain, un avare.

M. BÊTASSIER.

Mais si mademoiselle votre fille voulait de moi ?

M. GOBERGEAU.

Elle n'est pas capable de penser comme vous.

M. BÊTASSIER.

Que je lui parle seulement.

M. GOBERGEAU.

Je ne le souffrirai pas; et dès ce moment tout est rompu

M. BÊTASSIER.

Monsieur, que je vous dise un mot.

M. GOBERGEAU.

Non, je n'écoute plus rien, et je vous prie de sortir de chez moi, et dans l'instant.

M. BÊTASSIER.

Vous me chassez?

M. GOBERGEAU.

Ah! je vous en réponds. Allons, sortez.

M. BÊTASSIER.

Monsieur, savez-vous que j'ai du cœur?

M. GOBERGEAU.

Qu'est-ce que vous ferez?

M. BÊTASSIER.

Je m'en irai, et je n'épouserai point votre fille.

M. GOBERGEAU.

C'est tout ce que je demande.

SCÈNE X.

M. DE CLAIRVILLE, M. BÊTASSIER, M. GOBERGEAU.

M. DE CLAIRVILLE.

M. Gobergeau, ces dames vous prient de venir promptement; mon père est avec elles.

M. GOBERGEAU, bas.

La peste t'étrangle!

M. BÊTASSIER.

Quoi! c'est là M. Gobergeau?

M. DE CLAIRVILLE.

Monsieur, c'est lui-même, un des amis de M. Duverdier.

M. GOBERGEAU, bas à M. de Clairville.

Bourreau, que faites-vous?

M. DE CLAIRVILLE.

Moi?

M. GOBERGEAU, bas.

Oui, vous. Allons, allons-nous-en, je vous dirai cela.

SCÈNE XI.

M. BÊTASSIER.

Ah ! ah ! ce n'était pas là M. Duverdier !... Aussi je ne m'y étais pas trompé d'abord ; je vois bien à présent qu'il faut toujours suivre son premier mouvement; si je l'eusse cru pourtant, je serais parti, et je serais revenu à Troyes sans l'avoir vu. Et mon père, qu'est-ce qu'il aurait dit?... Mais j'entends quelqu'un, il faut que je prenne bien garde à moi.

SCÈNE XII.

M. DUVERDIER, M. BÊTASSIER.

M. DUVERDIER, un fusil à la main et un chapeau sur la tête.

Mais voyez un peu ce vilain garde ! vouloir m'empêcher de tirer des moineaux ; encore je n'ai jamais pu trouver les deux que j'ai tués en trois heures de tems Ah ! je ne crains pas son procès-verbal.

M. BÊTASSIER.

C'est encore M. Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Serait-ce vous, M. Bêtassier ?

M. BÊTASSIER.

Eh! vous le savez bien; mais je ne vous crains pas, comme vous voyez.

M. DUVERDIER.

Comment! vous ne me craignez pas?

M. BÊTASSIER.

Non; et je ne m'en irai pas que je n'aie parlé à M. Duverdier.

M. DUVERDIER.

Eh bien! c'est moi qui suis M. Duverdier.

M. BÊTASSIER.

Ah! qu'on ne m'attrape pas comme cela trois fois. Je ne vous parlerai seulement pas.

M. DUVERDIER.

Vous ne me parlerez pas?

M. BÊTASSIER.

Non, non, je vais attendre M. Duverdier dans le jardin

M. DUVERDIER.

Mais je vous dis encore une fois que c'est moi.

M. BÊTASSIER.

Bon, bon: c'est pour me chasser encore que vous voulez me faire rester.

M. DUVERDIER.

Je vous ai chassé, moi?

M. BÊTASSIER.

Mais sûrement.

M. DUVERDIER.

Mais regardez-moi bien.

M. BÊTASSIER.

Oui, pour voir encore M. Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien obstiné!

M. BÊTASSIER.

Mais vous l'êtes plus que moi; puisque vous voulez toujours me faire croire que vous êtes M. Duverdier.

M. DUVERDIER.

Mais est-ce qu'on peut s'y tromper?

M. BÊTASSIER.

Pardi, je vous le demande, avec tous ces diables d'habits verts.

M. DUVERDIER.

Ah! vous les désapprouvez?

M. BÊTASSIER.

Et j'ai raison.

M. DUVERDIER.

Vous avez raison? Mais approchez-vous donc, et regardez-moi.

M. BÊTASSIER, regardant.

Ah !

M. DUVERDIER.

Quoi ?

M. BÊTASSIER.

Il est vrai. Il me semble à présent que vous n'êtes pas M. Gobergeau. Ah ! çà, dites vrai : êtes-vous bien M. Duverdier ? là, ne me trompez pas.

M. DUVERDIER.

Et pourquoi diable voulez-vous que je vous trompe ?

M. BÊTASSIER.

C'est que vous m'avez déjà trompé plusieurs fois.

M. DUVERDIER.

Moi ?

M. BÊTASSIER.

Vous... ou M. Gobergeau.

M. DUVERDIER.

M. Gobergeau aime à plaisanter, et il se sera amusé...

M. BÊTASSIER.

A se moquer de moi ?

M. DUVERDIER.

Mais, oui.

M. BÊTASSIER.

Écoutez donc, je pense à présent que cela pourrait bien être.

M. DUVERDIER.

Dites-moi d'abord pourquoi vous désapprouvez mon uniforme?

M. BÊTASSIER.

Je n'ai point désapprouvé votre uniforme, je ne sais pas ce que c'est.

M. DUVERDIER.

Ce sont les habits verts que nous portons ici.

M. BÊTASSIER.

Dame, premièrement, c'est qu'ils sont bien chers.

M. DUVERDIER.

Ah! vous êtes donc un avare?

M. BÊTASSIER.

Vous voyez bien que vous êtes M. Gobergeau; car il m'a déjà dit cela.

M. DUVERDIER.

C'est-à-dire qu'il vous connaît.

M. BÊTASSIER.

Non, Monsieur; car je ne suis pas un avare.

M. DUVERDIER.

Qu'est-ce donc que vous êtes?

M. BÊTASSIER.

Je suis économe.

M. DUVERDIER.

Ce n'est pas trop le vice du tems ; mais j'aime mieux cela que de faire des dettes, en dépensant plus que son revenu, comme font actuellement bien des gens dans ce pays-ci.

M. BÊTASSIER.

Oh ! je ne ferai sûrement pas comme cela.

M. DUVERDIER.

Voilà ce que m'a mandé plusieurs fois votre père.

M. BÊTASSIER.

Vous connaissez donc son écriture ?

M. DUVERDIER.

Mais sûrement.

M. BÊTASSIER, montrant la lettre.

Tenez, voyez un peu celle de cette lettre, de qui est-elle ?

M. DUVERDIER.

De votre père.

M. BÊTASSIER, donnant la lettre.

Ah ! vous êtes donc le vrai M. Duverdier ; j'en suis bien sûr à présent, je suis bien votre très-humble serviteur.

M. DUVERDIER lisant.

Il m'avait déjà mandé tout cela. Ah ! il vous avait recommandé de vous faire faire un habit vert ?

M. BÊTASSIER.

Oui, vraiment; et je vous ai dit combien j'en avais été fâché.

M. DUVERDIER.

Sûrement, ma sœur assurera tout son bien à ma fille lorsque vous l'épouserez.

M. BÊTASSIER, se frottant les mains.

Cela fera une bonne affaire!

M. DUVERDIER.

Vous paraissez bien aimer l'argent,

M. BÊTASSIER.

Pas mal.

M. DUVERDIER.

C'est votre affaire. Je vais vous mener chez ma sœur, et vous y verrez ma fille.

M. BÊTASSIER.

Cela me fera grand plaisir.

M. DUVERDIER.

Vous serez donc bien aise de vous marier?

M. BÊTASSIER.

Oui, Monsieur, avec mademoiselle votre fille.

M. DUVERDIER.

Peut-être qu'elle ne paraîtra pas vous aimer beaucoup d'abord.

M. BÊTASSIER.

Oh ! cela ne fait rien.

M. DUVERDIER.

Mais, par la suite, cela viendra.

M. BÊTASSIER.

Ou cela ne viendra pas ; mais je serai son mari, toujours.

M. DUVERDIER.

C'est donc là tout ce que vous voulez ?

M. BÊTASSIER.

Oui, avec le reste.

M. DUVERDIER.

Ah ! ah ! vous êtes un petit malin.

M. BÊTASSIER.

Oh ! point du tout, je veux dire avec le bien qu'elle m'apportera.

M. DUVERDIER.

Mais fi donc ! il ne faut pas dire cela.

M. BÊTASSIER.

Oh ! pardonnez-moi, puisque je le pense.

M. DUVERDIER.

Je vois du moins que vous êtes franc.

M. BÊTASSIER.

Oui, Monsieur, c'est ce que je suis.

M. DUVERDIER.

Allons venez, venez.

SCÈNE XIII

Mme PAVARET, Mlle BATILDE, M. DUVERDIER, M. GOBERGEAU, M. LANDIER, M. BÉTASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

Mme PAVARET.

Mon frère, je viens vous faire part d'une résolution que j'ai prise.

M. DUVERDIER.

Et moi, ma sœur, je viens vous présenter M. Bêtassier, qui sera mon gendre.

Mme PAVARET.

Ah! c'est Monsieur?

M. BÊTASSIER.

Oui, Madame, c'est moi qui aurai l'honneur...

M. DUVERDIER.

Ma fille, saluez Monsieur.

M. BÊTASSIER.

Ah! Mademoiselle, ce n'est pas la peine de vous déranger.

M. DUVERDIER.

Ma sœur, notre contrat sera bientôt fait, parce que nous sommes d'accord de tout.

M. BÊTASSIER.

Oui, nous sommes d'accord ; et Madame doit être sûre que son bien sera en très-bonnes mains.

Mme PAVARET.

Qu'est-ce qu'il dit donc, M. Bêtassier?

M. BÊTASSIER.

Oh ! vous savez bien, Madame.

Mme PAVARET.

Je ne comprends pas.

M. GOBERGEAU.

C'est qu'il est fort gai, à ce qu'il paraît, M. Bêtassier.

M. BÊTASSIER.

Oui, Monsieur, c'est là mon défaut.

M. GOBERGEAU.

Cependant on n'a pas toujours envie de rire.

M. BÊTASSIER.

Oh ! moi, quand je me marie, tout m'est égal.

Mme PAVARET.

A propos de mariage, mon frère, nous pourrons faire nos deux noces le même jour.

M. DUVERDIER.

Comment, nos deux noces ?

Mme PAVARET.

Oui, celle de ma nièce et la mienne.

M. DUVERDIER.

Vous vous mariez ?

Mme PAVARET.

Oui. Puisque vous ne voulez pas donner votre fille à M. de Clairville qu'elle aime, je l'épouse, et je lui donne tout mon bien.

M. DUVERDIER.

Et vous y consentez, vous, M. Landier ?

M. LANDIER.

C'est leur affaire, pourquoi m'y opposerais-je ?

M. GOBERGÉAU.

Il a raison; tout le monde est ici d'accord.

M. DUVERDIER.

En ce cas, M. Bêtassier, vous êtes trop heureux.

M. BÊTASSIER.

Comment ! trop heureux ?

M. DUVERDIER.

Oui, je craignais que ma sœur, qui protégeait M. de Clairville, ne s'opposât à votre mariage avec ma fille, et par ce moyen elle n'y met plus d'obstacle.

M. BÊTASSIER.

Cependant, moi, j'y en trouve un.

M. DUVERDIER.

Vous êtes sans doute plus éclairé que nous.

M. BÊTASSIER.

Mais cela pourrait bien être ; car vous ne voyez pas que, si Madame donne son bien à Monsieur en l'épousant, Mademoiselle n'aura ni le monsieur ni le bien.

M. DUVERDIER.

Il est vrai ; mais elle vous aura.

M. BÊTASSIER.

Oui ; elle m'aurait, si Madame lui donnait son bien.

Mme PAVARET.

Si je lui donne mon bien, ce sera à condition que M. de Clairville l'épousera.

M. BÊTASSIER.

Ah ! dans ce cas-là vous le lui donneriez ?

Mme PAVARET.

Sûrement.

M. BÊTASSIER.

Mais vous n'aviez donc pas besoin de moi ?

Mme PAVARET.

Non, Monsieur.

M. DUVERDIER.

Mais, ma sœur...

Mme PAVARET.

Voyez le parti que vous avez à prendre.

M. DUVERDIER.

Vous voulez que ma fille épouse absolument de Clairville ?

Mme PAVARET.

Oui, mon frère.

M. DUVERDIER.

Et vous, Monsieur ?

M. BÊTASSIER.

Ce sera comme il vous plaira.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien honnête. En ce cas, j'y consens de tout mon cœur.

Mlle BATILDE.

Ah ! ma tante, que je vous ai d'obligation !

Mme PAVARET.

Soyez heureux, mes enfans, et je serai trop contente.

M. BÊTASSIER.

Je ne vois pas pourquoi mon père m'a fait venir ici pour être témoin de tout cela, moi,

M. GOBERGEAU.

Eh! n'êtes-vous pas trop heureux de remporter l'uniforme de M. Duverdier à Troyes?

M. BÊTASSIER.

Je voudrais ne l'avoir jamais vu ni porté de ma vie, et je repars tout de suite.

(Il sort.)

M. GOBERGEAU.

Par la diligence, sans doute?

M. DUVERDIER.

Laissons-le aller; je suis seulement fâché que ce soit un uniforme de moins que je verrai dans ma maison.

Le fort emporte le faible.

FIN DE L'UNIFORME DE CAMPAGNE.

PLUS DE PEUR
QUE DE MAL,
PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

DAMON père.
DAMON fils, amant de Lucile.
ORONTE.
LUCILE, fille d'Oronte.
LA BRANCHE, valet de Damon fils.

La scène est chez Damon père.

PLUS DE PEUR QUE DE MAL,

PROVERBE.

Le théâtre représente un appartement de la maison de Damon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMON fils, LA BRANCHE.

Damon fils entre le premier ; il est en habit de chasse ; La Branche le suit portant deux fusils. Damon est plongé dans la plus profonde rêverie et fait plusieurs tours sur le théâtre, sans rien dire.)

LA BRANCHE.

Monsieur, voilà votre fusil.

DAMON fils, brusquement.

Mon fusil ! pourquoi faire ? qui te l'a demandé ?

LA BRANCHE.

Vous, Monsieur, à l'instant.

DAMON fils.

Moi ! je t'ai demandé mon fusil ?

LA BRANCHE.

Oui, Monsieur : dès le matin vous m'avez réveillé pour une partie de chasse...

DAMON fils se regarde et revient à soi.

Tu as raison donne : va-t'en.

(Il retombe dans sa rêverie.)

LA BRANCHE

Monsieur ?...

DAMON fils.

Va-t'en, te dis-je.

LA BRANCHE.

Mais, Monsieur, au moins faut-il que je sache de quel côté vous chasserez aujourd'hui ?

DAMON fils, toujours rêveur.

Eh ! que t'importe ? va toujours.

LA BRANCHE, riant.

Comment, Monsieur, que m'importe ?

DAMON fils, à part.

Je ne sais où je suis, ni ce que je dis, ni ce que je fais. (*Haut.*) Va m'attendre aux environs de ce grand bois où nous chassâmes hier.

(La Branche sort.)

SCÈNE II.

DAMON fils.

Quel état cruel! Juste ciel! aide-moi à calmer les transports qui m'animent. J'ai méprisé jusqu'à présent les coups redoublés dont la fortune n'a cessé d'accabler ma malheureuse famille; mais depuis que j'ai vu l'aimable Lucile, depuis que je sais que le plus avare des hommes met à prix la possession de cette fille adorable; Dieu! que ne ferais-je pas pour sortir de la situation où je suis? Ah! malheureux Damon!

SCÈNE III.

DAMON père, DAMON fils.

DAMON, surprenant son fils.

Mon fils...

DAMON fils, embarrassé.

Mon père!...

DAMON.

Vous me paraissez bien agité.

DAMON fils.

Mon père... non pas autrement.... J'ai peu dormi cette nuit...

DAMON.

L'ardeur de la chasse vous transporte..... Vous parliez seul à l'instant ?

DAMON fils.

Mon père, il est vrai : la chasse...

DAMON.

La chasse est un divertissement honnête ; mais, mon fils, ce n'est qu'un divertissement qui ne doit pas vous occuper tout entier, et devenir chez vous une passion. Comme vous voilà agité ! que les hommes sont ingénieux à se tourmenter !

DAMON fils.

Mon père, j'envie votre sang-froid et votre tranquillité.

DAMON.

Et vous avez raison. Il n'est point d'état plus heureux.

DAMON fils.

Je le crois, mon père ; mais c'est un bonheur qui n'est pas fait pour moi.

DAMON.

Vous vous abusez, mon fils : il ne s'agit que de savoir résister à l'attrait du plaisir. On se précipite dans un abîme de maux pour courir après je ne sais quelle image de volupté.... Tiens, cette maison, ce potager,

ce verger, cet enclos qui suffisent à mes besoins, malgré leur petitesse, bornent tous mes vœux : je les préfère aux palais que j'habitais dans ma jeunesse.... Si tu pensais comme moi, mon fils, je t'apprendrais sans crainte une nouvelle.

DAMON fils.

Mon père...

DAMON.

Les richesses ne te tourneraient-elles point la tête ?

DAMON fils.

Comment, mon père ?

DAMON.

Oui, si la fortune se montrait moins sévère, n'oublierais-tu pas bientôt les vertus de la médiocrité ?

DAMON fils.

Ah ! mon père.... apprenez-moi ?.... de grâce !... je vous en conjure.

DAMON.

Quelle vivacité !.... J'aurais dû me taire ; mais puisque je me suis si imprudemment avancé, apprenez donc qu'un nouveau coup du sort nous remet à la place d'où nous étions tombés. Votre oncle est mort à Pondichéry, et vous laisse sa fortune qui se monte à plus de cent mille écus.

DAMON fils, avec transport.

Juste ciel ! quel heureux événement !

DAMON.

Voilà une joie bien vive ! Mon fils, cet attachement excessif aux richesses vous perd à mes yeux.

DAMON fils.

Mon père, pardonnez-moi.... mais est-il bien vrai ?...

DAMON.

Trop vrai pour votre malheur et pour le mien. Lorsqu'on attache aussi fortement son bonheur aux biens de la fortune, on est prêt à tout faire pour les acquérir, et à tout perdre pour les conserver.

DAMON fils.

Mon père, ne m'humiliez pas davantage ; je suis plus digne de vous que vous ne pensez. Vous savez combien j'aime Lucile, vous avez agréé mon amour ; vous n'ignorez pas ce qui m'a fait essuyer le plus cruel des refus. Ah ! mon père, pouvez-vous ne pas excuser mes transports ?

DAMON.

Oh ! tu es actuellement dans le cas de faire désirer cet établissement au bonhomme Oronte.

DAMON fils.

Permettez que j'y coure, mon père ! je vole lui annoncer...

DAMON.

Qu'allez-vous faire ? quoi ! après les plus insultans refus ?

DAMON fils.

Ah ! mon père, oublions tout.

DAMON.

Quel aveuglement !

SCÈNE IV.

DAMON.

Est-il possible de prodiguer ainsi à de viles passions des emportemens réservés pour la vertu ? O mon fils ! rendrais-tu inutiles les soins que je prends depuis vingt ans pour former ton jeune cœur ? Es-tu digne encore d'entendre la voix de l'honneur ? Je te prépare une épreuve terrible ; si tu succombes, je suis le plus malheureux des pères !

SCÈNE V.

DAMON, ORONTE.

ORONTE, accourant, les bras ouverts.

Eh ! bonjour, mon vieil ami, mon cher voisin ! Que j'ai de plaisir à vous embrasser !

DAMON, froidement.

Je suis votre serviteur.

ORONTE.

Eh bien ! qu'est-ce ? Vous êtes bien joyeux, n'est-ce pas ? Comme j'ai pris part à votre bonheur ! Ma foi, vous avez en moi un véritable ami.

DAMON.

Je vous suis obligé.

ORONTE.

Comment ! quel air froid ! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? C'est Oronte, votre meilleur ami, qui vous parle.

DAMON.

Vous me surprenez, Monsieur : je suis ce même homme à qui vous fîtes refuser l'entrée de votre maison il y a quelques jours.

ORONTE.

Qui ! moi ! Ah ! mon ami Damon, qui sont les impertinens ?...

DAMON.

Ne vous fâchez pas, et n'accusez personne ; c'est vous-même qui prîtes pour une insulte la proposition que je vous fis de marier mon fils à Lucile.

ORONTE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! cette bagatelle-là vous occupe ? Eh ! mon cher ami, point de rancune. Je suis vif, emporté ; cette sotte de Lucile me fesait tourner la tête avec ses visions de couvent et de célibat.... Morbleu ! que j'étais fâché ! Mais, entre nous, je crois que votre égrillard de fils lui a fait changer ses résolutions.

DAMON.

Comment ?

ORONTE.

Oui, parbleu ! la petite en tient. Je ne m'en serais jamais douté... Ces filles sont d'une dissimulation !... mais je suis un fin compère. Oh ! je suis d'une joie.... Touchez là, mon vieil ami ; j'accepte votre fils pour gendre.

DAMON.

J'ai tout lieu d'être surpris, après l'accueil...

ORONTE.

Eh ! que diable ! vous en revenez toujours là. Je vous l'ai déjà dit : d'un côté Lucile me paraissait avoir un éloignement invincible

pour le mariage; d'un autre côté, je me voyais proposer un aimable jeune homme, vif, bien planté, le fils de mon meilleur ami... Morbleu! que j'étais impatienté!

DAMON, souriant.

Et puis les cent mille écus dont mon fils vient d'hériter.

ORONTE.

Ah! mon ami, que dites-vous là? Se peut-il que vous me connaissiez si peu? La fortune est pour moi peu de chose. Je ne songe qu'au bonheur de ma Lucile, cette chère enfant que j'aime de tout mon cœur. Votre fils est bien né, ils s'aiment, que faut-il davantage? Vous êtes bien injuste, mon ami; eh bien! tenez, je suis meilleur ami que vous, je parierais que, quand je ne pourrais donner à ma Lucile qu'un bien médiocre, vous ne vous prêteriez pas à ce mariage avec moins de joie. Est-ce bien penser de ses amis, cela?

DAMON.

Je vous suis bien obligé; vous me rendez justice. Ainsi donc la fortune n'entre pour rien dans votre résolution?

ORONTE.

Non, parbleu! je ne consulte que ma tendresse pour ma fille.

DAMON.

Je me plais à vous voir dans ces généreux sentimens.

ORONTE, intrigué.

En doutez-vous, mon ami? Mais pourquoi ces réflexions?

DAMON.

C'est que je suis enchanté. Vous rassurez mon cœur alarmé, et je ne crains plus de vous apprendre que...

ORONTE l'interrompt avec vivacité

Comment! est-ce que votre frère de Pondichéry ne serait pas mort?

DAMON.

Non pas cela; mais...

ORONTE.

Ah! je conçois; il aura déshérité votre fils?

DAMON.

Point du tout; daignez m'entendre.

ORONTE.

Morbleu! vous verrez qu'il ne s'est rien trouvé après sa mort.

DAMON.

Pardonnez-moi; on a trouvé cent mille écus en or dans ses coffres; mais...

ORONTE, avec brusquerie.

Mais, quoi? mais! expliquez donc ce mais.

DAMON.

Quel homme! laissez-moi parler, je vous l'expliquerai; ces cent mille écus n'appartenaient point à mon frère; c'était un dépôt qu'on lui avait confié.

ORONTE, consterné.

Un dépôt!

DAMON.

Hélas! oui; il nous en instruit lui-même par un écrit que l'on a trouvé dans ses papiers, et que j'ai entre les mains.

ORONTE.

Et que comptez-vous faire de ce bel écrit?

DAMON.

Je pourrais le supprimer; mais l'honneur, mon cher M. Oronte, l'honneur me fait un devoir de le rendre public.

ORONTE, avec un soupir.

L'honneur, oui; c'est une belle chose que l'honneur.

DAMON.

Après les beaux sentimens que vous venez de faire paraître, je ne doute point que vous ne pensiez comme moi, et que vous n'approuviez la résolution que j'ai prise de res-

tituer cette somme à ses légitimes maîtres. Cela ne vous empêchera pas de donner les mains au bonheur de nos enfans; quelque médiocres que soient leurs biens, ils leur suffiront s'ils savent s'en contenter. Mais fussent-ils dans la plus cruelle indigence, je je ne voudrais pas les en tirer par une injustice.

ORONTE, qui a paru rêveur pendant cette tirade, brusquement.

Serviteur, serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DAMON père, DAMON fils, LUCILE.

DAMON fils.

Souffrez, mon père, que je vous présente Lucile; son père consent à notre union; je suis le plus heureux des hommes.

DAMON.

Mon fils, modérez ces transports; il y a bien du changement.

DAMON fils.

Ah! ciel! que dites-vous?

LUCILE.

Quel nouveau malheur nous menace?

DAMON, tirant un papier.

Tenez, lisez.

DAMON fils prend le papier et le parcourt.

Tout est perdu!

LUCILE.

Ah! Damon!

DAMON fils.

Aimable Lucile, je vous perds une seconde fois; hélas! mon bonheur n'a été qu'un songe.

DAMON.

Mes chers enfans, votre douleur me perce l'ame.

DAMON fils.

Ah! si par un heureux retour; mais.... le plus dur des hommes n'y consentira jamais. Pardon, belle Lucile, c'est votre père.

LUCILE.

Oui, Damon, je dois lui obéir, et me taire.

DAMON fils.

Malheureux que je suis! Mais peut-être ignore-t-il.... oui, sans doute.... Ah! mon père, si vous vouliez.

DAMON.

Quoi, mon fils?

DAMON fils.

Pardonnez à mes transports, mon père; excusez mon amour. M. Oronte sait ma fortune; il n'est pas instruit de ce fatal revers... Profitons de cette erreur... Mais je m'égare, mon père, je lis dans vos yeux ma faute.

DAMON froidement.

Consultez-vous bien, mon fils; quant à moi, je n'ai rien à vous dire.

DAMON fils.

Eh! quel crime de tromper son insatiable avarice, d'éviter d'en devenir la victime? N'a-t-il pas consenti à notre bonheur?

DAMON.

C'est donc là votre avis, mon fils?

DAMON fils.

Oui, mon père, si c'est le vôtre.

DAMON.

J'en suis fâché; mais un obstacle s'oppose à ce beau projet: je quitte M. Oronte; il sait tout.

DAMON fils.

Ah! je suis perdu!

SCÈNE VII.

DAMON père, DAMON fils, LUCILE, ORONTE.

ORONTE.

Je vous trouve tous rassemblés fort à propos. Oh çà, mon vieil ami, je vous ai quitté tantôt un peu brusquement, n'est-il pas vrai? mais passons, j'avais de bonnes raisons pour cela.

DAMON.

Je les soupçonne.

ORONTE.

Vous pouvez bien ne vous pas tromper. Au lieu de perdre le tems ainsi que vous en de vaines lamentations, j'ai fait quelques réflexions dont je vais vous dire le résultat.

DAMON.

Voyons.

ORONTE.

Écoutez-moi, je vous préviens d'abord que sans biens on n'aura pas ma fille; je voulais un gendre riche de cent mille écus; mais je vous passe à cinquante; voilà ce qui s'appelle être raisonnable, cela.

DAMON.

Et où voulez-vous que je les prenne?

ORONTE.

Patience ; laissez-moi faire ; mais il faudra en passer par tout ce que je dirai.

DAMON.

Nous verrons.

ORONTE, à Damon fils.

J'examine que d'un côté votre oncle vous fait son légataire universel ; il vous laisse ses meubles et son argent comptant ; il se trouve dans ses coffres cent mille écus en or ; donc ces cent mille écus vous appartiennent.

DAMON, souriant.

Voilà un fort beau raisonnement ; mais le dépôt.

ORONTE.

Bon ! ce dépôt, il n'en reste aucune trace que ce petit morceau de papier qu'on peut mettre au feu.

DAMON.

L'expédient est merveilleux. Votre avis serait donc, Monsieur, de vous approprier cet or, et d'en dépouiller les légitimes propriétaires.

ORONTE.

Non pas, morbleu ! non pas ; vous ne connaissez pas Oronte. L'honneur, la probité ! Eh ! je crois que nous en avons autant qu'un

autre. Je disais donc que, d'un autre côté, il fallait rendre quelque justice aux propriétaires du dépôt; ainsi on peut leur donner cinquante mille écus, et les autres cinquante mille écus demeureront à mon gendre pour lui tenir lieu du legs, et lui faire épouser ma fille. Eh bien! que dites-vous de cet arrangement-là? Hein.

DAMON.

Vous me voyez interdit d'admiration et d'étonnement.

ORONTE.

Je le savais bien, moi, que je vous surprendrais.

DAMON.

Oh! on ne peut pas davantage.

ORONTE.

Eh bien! vous approuvez mon projet, n'est-il pas vrai? Répondez donc.

DAMON.

Je ne puis rien vous dire, interrogez mon fils.

ORONTE.

Qui? mon gendre futur; oh! je réponds de lui.

DAMON.

Non, Monsieur, cette affaire-ci le regarde, il faut qu'il s'explique.

DAMON fils paraît dans le plus grand accablement.

Doutez-vous de ma réponse, mon père? je préfère de mériter la charmante Lucile au bonheur de la posséder.

LUCILE.

Ah! Damon, cet aveu m'enchante, il m'arrache celui de vous assurer que si, Lucile ne peut être à vous, elle renonce éternellement à tout autre.

ORONTE.

Ouais! que veut donc dire ceci? et quel rôle me fait-on jouer?

DAMON.

Celui que vous méritez, mon cher monsieur Oronte; pouvez-vous vous laisser aveugler ainsi par votre avarice?

ORONTE, furieux.

Allez, vous êtes un vieux fou. (*A Lucile.*) Et vous, mademoiselle l'impertinente, je vous défends de jamais penser à ce jeune sot. Partons.

DAMON.

Arrêtez un moment, je suis peu ému de

vos injures : mais avant que de sortir, je veux vous faire une nouvelle confidence qui vous plaira plus que la première. Ce dépôt est un jeu de mon imagination ; j'ai effectivement chez moi les cent mille écus pour marier mon fils à Lucile.

ORONTE, avec une extrême surprise.

Oh ! oh !

LUCILE.

Ah ! Ciel !

DAMON fils se jette aux pieds de son père.

Ah ! mon père !

DAMON.

Relevez-vous, mon fils, et embrassez-moi. L'inquiétude et l'agitation que j'ai remarquées en vous m'ont alarmé, mon fils ; j'ai craint de vous voir dédaigner les douceurs de la médiocrité. Mes craintes sont heureusement dissipées : jouissez du fruit de la libéralité de votre oncle : on confie sans crainte des richesses à ceux qui savent les mépriser. Recevez pour récompense la main de l'aimable Lucile. (*A Oronte.*) N'y consentez-vous pas ?

ORONTE.

De tout mon cœur ; je suis trop confus de ce qui vient de se passer..., Mais ces cent mille écus...

DAMON.

Je vous ai tant de fois trompé, que vous n'osez plus me croire; mais passez dans mon cabinet, et je ne tarderai pas à vous convaincre.

FIN DE PLUS DE PEUR QUE DE MAL.

LA TRICHERIE
RETOURNE A SON MAITRE,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

M. Sm

PERSONNAGES.

LE BARON DE VARSANGE.
LA BARONNE.
LE PRÉSIDENT.
RUINEAU, procureur.
DES BAUDIÈRES, avocat, fils de Ruineau.

La scène est en province, dans une ville de parlement, chez le Baron.

LA TRICHERIE
RETOURNE A SON MAITRE,
PROVERBE.

Le théâtre représente une chambre basse de la maison du Baron.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, RUINEAU.

(Le Baron est occupé à écrire, Ruineau entre tenant un sac de procès.)

RUINEAU.

M. le Baron, je suis votre humble serviteur.

LE BARON.

Ah! bonjour, M. Ruineau; eh bien! quelles nouvelles?

RUINEAU.

J'en ai une désagréable à vous apprendre.

LE BARON.

Et quoi?

RUINEAU.

Je ne puis continuer de me charger de votre affaire.

LE BARON.

Comment donc ?

RUINEAU.

Non, Monsieur, j'en suis au désespoir. (*Mettant le sac sur la table.*) Voilà vos papiers que je vous remets ; vous allez me payer ce qui m'est dû.

LE BARON, vivement.

Mais je ne vous comprend pas, M. Ruineau.

RUINEAU, froidement.

Monsieur, je suis fâché de ce contre-tems, mais je ne puis pas faire autrement.

LE BARON.

Ah ! bon Dieu ! voici de belles affaires. A la veille d'être jugé ! Mais quelles raisons avez-vous ?

RUINEAU, d'un air froid et mécontent.

J'en ai mille, Monsieur : premièrement, plus votre affaire s'avance, plus je m'aperçois de certaines choses, là... qui...

LE BARON.

Est-ce que je n'ai pas bon droit ?

RUINEAU.

Je ne dis pas cela. Mais vous avez pour adversaire un homme... que... pour bien des raisons... je dois ménager... Enfin je ne puis décemment occuper contre lui.

LE BARON.

C'est un badinage, Monsieur, vous connaissiez ma partie dès le commencement de mon affaire; vous ne m'avez jamais parlé de ces considérations-là.

RUINEAU.

Il est vrai, M. le Baron, mon attachement pour vos intérêts m'a fait passer sur bien des choses; mais, tout considéré, j'ai vu qu'il ne me convenait point, qu'il était même dangereux... Et tenez, une autre raison à laquelle je ne pensais pas; je suis vieux, incapable d'application, votre affaire est délicate; et, ma foi, je crois que vous ne pouvez mieux faire que de voir là-dessus un de mes jeunes confrères.

LE BARON, impatienté.

Eh! Monsieur, ce sont de purs prétextes. Quoi! vous m'abandonnez sérieusement?

RUINEAU.

Oui, Monsieur, très-sérieusement.

LE BARON.

Ah! mon Dieu! je suis un homme ruiné.

RUINEAU.

Vous avez tort, Monsieur, prenez vos pièces. Payez-moi mes frais qui montent à six mille sept cent dix-huit livres, quatre sous, neuf deniers, ainsi que vous le verrez par le mémoire

que j'ai joint. Vous trouverez facilement quelqu'un qui achevera ce que j'ai commencé.

LE BARON, d'un air suppliant.

Mon cher M. Ruineau, je n'ai de confiance qu'en vous. Je suis perdu si vous m'abandonnez.

RUINEAU, froid et d'un air avantageux.

Point du tout, M. le Baron. Vous trouverez partout le même zèle, la même diligence; car je puis me flatter de n'avoir rien à me reprocher là-dessus.

LE BARON, toujours plus suppliant.

Eh! non, Monsieur, eh! non. Au contraire, ma désolation vous prouve combien je compte sur votre zèle. Vous voyez en moi un père de famille, un malheureux gentilhomme dont vous tenez entre vos mains la fortune et la vie. Laissez-vous toucher de mon état. Je vois que l'on m'a noirci dans votre esprit; mon adversaire, qui n'oublie rien pour me perdre, a craint les effets de votre attachement pour moi, et a voulu les prévenir en me desservant auprès de vous. Ah! ciel! que je suis malheureux!

RUINEAU.

Eh! M. le Baron, que faites-vous? Allons donc, vous n'y pensez pas. Laissez; il ne s'agit que de certains arrangemens..... Attendez, je ne veux pas qu'on nous interrompe.

(Il va fermer soigneusement la porte.)

LE BARON, à part.

Que va-t-il me dire? Je suis à sa discrétion. (*Haut.*) Monsieur, faites de moi ce que vous voudrez.

RUINEAU, d'un ton plus familier qu'il, continue ainsi jusqu'à la fin de la scène.

Ah! çà, puisque vous voulez que je vous explique naturellement le sujet de notre petite brouillerie, je m'en vais vous le dire; car au fond je vous suis attaché plus qu'on ne saurait croire (*riant*), et si vous le vouliez même, vos intérêts seraient bientôt les miens.

LE BARON.

Et comment cela?

RUINEAU.

C'est ce que je vous dirai quand je vous aurai parlé du sujet de mon mécontentement. Vous êtes droit, bon, franc, vous, M. le Baron; mais il n'est pas de même de Madame la Baronne.

LE BARON.

Auriez-vous sujet de vous plaindre d'elle, Monsieur?

RUINEAU.

Non pas moi directement, M. le Baron; cependant c'est comme si c'était moi dans un certain sens; car c'est ma femme.

LE BARON.

Vous me surprenez.

RUINEAU.

Comment! Monsieur, rien n'égale l'air haut et dédaigneux avec lequel elle l'a reçue; elle l'a traitée avec un mépris....

LE BARON.

Je vais de surprises en surprises, M. Ruineau. Je connais ma femme; elle a un peu l'orgueil de son rang; mais elle a toujours eu pour madame Ruineau l'estime... la distinction qu'elle mérite.

RUINEAU.

Oh! Monsieur, vous nous faites trop d'honneur. (*Souriant d'un air aisé.*) Il est vrai qu'elle lui fit certaines propositions qui ne doivent être agitées qu'entre nous, mais ce n'est pas ma faute; je le lui avais défendu; et ces femmes sont si indiscrètes.

LE BARON.

Eh! quelles sont ces propositions?

RUINEAU.

Je vais vous le dire. Vous connaissez mon fils, Ruineau des Baudières.

LE BARON.

Parfaitement.

RUINEAU

Qu'en pensez-vous ?

LE BARON.

Je le trouve fort bien.

RUINEAU.

Il n'est pas mal bâti ce grand garçon-là n'est-ce pas ?

LE BARON.

Mais, non.

RUINEAU.

Et de son esprit, qu'en dites-vous ?

LE BARON.

Je lui ai peu parlé ; cependant, pour le peu de tems que j'ai conversé avec lui, je n'en ai point été mécontent.

RUINEAU.

Comment ! savez-vous que cela fait un sujet ?

LE BARON.

Je le crois bien.

RUINEAU.

Cela ne vous a pas de ces bluettes d'esprit qui ne plaisent qu'aux sots, de ces talens superficiels qui n'amusent que les gens désœuvrés ; il est tout solide ce garçon-là ; je l'ai formé à ma main.

LE BARON.

Je m'en rapporte bien à vous.

RUINEAU.

Il entend les affaires aussi bien que moi; et tenez, c'est lui qui jusqu'à présent a suivi la vôtre.

LE BARON.

C'est un homme essentiel.

RUINEAU.

Peste! je vous en réponds. Je n'ai rien négligé pour l'éducation de cet enfant-là, M. le Baron; je l'ai fait recevoir avocat à Bourges.

LE BARON.

C'est bien fait. Il va exercer sans doute.

RUINEAU.

Fi donc! vous vous moquez; j'ai bien d'autres vues sur lui. J'ai jeté les yeux sur certaine charge d'auditeur... J'ai cinquante mille écus pour venir à bout de ce projet-là, M. le Baron.

LE BARON.

Vous agissez en bon père.

RUINEAU.

Ce n'est pas le tout; je songe à le bien établir.

LE BARON.

Oh ! sans doute.

RUINEAU.

Un auditeur riche de cinquante mille écus ne sera pas un parti à rejeter.

LE BARON.

Non sûrement.

RUINEAU.

Ne l'aura pas qui voudrait bien l'avoir.

LE BARON.

Je le crois bien.

RUINEAU.

Je veux qu'il ait une femme qui lui donne aussi du bien.

LE BARON.

Vous avez raison.

RUINEAU.

Je veux en outre qu'elle soit d'une naissance, là... capable de lui donner du lustre.

LE BARON.

C'est bien pensé.

RUINEAU.

Non pas qu'un fils de procureur ait besoin plus qu'un autre d'un certain lustre ; et tenez, pour ce qui est de familles bourgeoises, il

est fait lui-même pour en donner à d'autres : mais je veux dire que je ne veux point d'une bourgeoise pour ma bru.

LE BARON, ici devient pensif.

Diantre !

RUINEAU.

Qu'en pensez-vous ?

LE BARON, négligemment.

Mais je dis que vous pensez en bon père de famille, qui ne cherche que l'avancement de ses enfans.

RUINEAU, l'examinant attentivement.

Mais encore : croyez-vous que ces vues-là soient trop élevées... Ne pensez-vous pas que la fortune et le mérite du jeune homme le mettent au pair de la personne que je lui destine.

LE BARON.

Je n'en disconviens pas.

RUINEAU, lui frappant familièrement sur la main.

Parbleu ! vous me ravissez. Je suis charmé que vous approuviez mes projets.

LE BARON, inquiet.

Pourquoi cela ?

RUINEAU.

C'est qu'à ce moyen leur réussite est sûre.

LE BARON.

Je ne comprends pas.

RUINEAU.

Je vais vous l'expliquer en deux mots ; j'ai jeté les yeux sur mademoiselle votre fille pour mon fils.

LE BARON, avec la dernière surprise.

Sur...

RUINEAU, d'un ton haut et sec.

Sur mademoiselle votre fille ; est-ce que vous ne m'entendez pas ?

LE BARON.

Si, parfaitement ; sur ma fille Angélique ?

RUINEAU.

Belle demande ! vous n'avez que celle-là.

LE BARON

Vous avez raison ; je vous demande pardon.

RUINEAU.

Vous comprenez bien présentement. Eh bien ! j'en fais la demande, et je me flatte que vous ne me refuserez pas.

LE BARON.

Vous me demandez ma fille pour votre fils ?

RUINEAU.

Justement, et après ce que vous venez

de me dire, je ne crois pas que vous balanciez...

LE BARON.

En mariage?

RUINEAU, riant.

Sans doute. Mais qu'avez-vous donc? Est-ce que la tête vous tourne? Vous n'êtes pas à ce que vous me dites?

LE BARON.

Oh! que pardonnez-moi.

RUINEAU.

Vous avez peut-être quelque répugnance?

LE BARON.

Je ne dis pas cela.

RUINEAU.

Pour peu que cela vous contrarie...

LE BARON.

Eh! non, Monsieur. Ce n'est que votre propre intérêt que j'ai en vue. Ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez une bru riche!

RUINEAU.

Oui.

LE BARON.

Eh bien! la mienne n'a qu'un fonds d'espérance très-incertain.

RUINEAU.

Laissez-moi faire, M. le Baron, laissez-moi faire. Je me charge après le procès de régler moi-même sa dot; elle ne sera pas moindre que celle de mon fils, et outre cela, je veux que vous ayez une pension fort honnête, vous et madame la Baronne.

LE BARON.

Mais, si je perds mon procès.

RUINEAU.

N'ayez point d'inquiétude.

LE BARON.

Mais encore.

RUINEAU.

Quel homme! Eh bien! dans ce cas-là, mon fils la prend sans dot; êtes-vous content?

LE BARON.

Mon cher M. Ruineau, je suis en vérité confus de toutes vos bontés.

RUINEAU.

Oh! je suis comme cela, moi.

LE BARON.

Tenez, s'il ne s'agissait que de moi, je vous estime, vous le savez. J'ai pour votre fils une véritable affection; je conçois combien sa fortune et son mérite doivent faire oublier quelques prérogatives de naissance; mais...

RUINEAU.

Eh bien ! mais.

LE BARON.

Je crains que ma femme qui, comme vous le savez, est singulièrement entêtée de sa noblesse, qui compte parmi ses parens et ses alliés des personnes de la première distinction, et qui, entre nous, n'a pas voulu m'épouser que je ne lui aie prouvé seize quartiers..... Je crains bien que pour toutes choses elle ne veuille pas consentir.

RUINEAU.

Est-ce là votre dernier mot ?

LE BARON.

Ce n'est pas moi, comme vous le voyez, mais...

RUINEAU.

J'entends. Voilà vos papiers ; payez-moi.

LE BARON.

Mais...

RUINEAU.

Mais, mais, vous m'avez dit votre dernier mot, et voilà le mien.

LE BARON.

Eh quoi !

RUINEAU.

Point de contrainte avec moi. Vous ne

voulez pas donner votre fille à mon fils, n'en parlons plus ; mais je ne veux plus plaider pour vous. Mes volontés sont libres aussi bien que les vôtres.

LE BARON.

Vous ne considérez pas que ce n'est pas moi.

RUINEAU.

Vaine défaite, M. le Baron. Je vous avertis qu'il me faut de l'argent, car j'ai tout avancé dans votre affaire.

LE BARON.

Mais vous savez bien vous-même que je ne puis vous en donner actuellement.

RUINEAU.

J'en suis fâché ; mais je marie mon fils, j'en ai besoin. (*Feignant de s'en aller.*) Allons, finissons.

LE BARON.

M. Ruineau, je me rends.

RUINEAU.

Ma foi, je suis ravi de vous voir prendre le bon parti. (*Tirant un papier.*) Voici un petit papier que vous ne refuserez pas de me signer.

LE BARON.

Eh ! mais...

RUINEAU.

Eh bien ! que dites-vous ?

LE BARON, après avoir lu.

Un dédit ! Eh ! mais la somme est considérable, M. Ruineau.

RUINEAU.

Qu'importe ? ne comptez-vous pas me tenir parole ?

LE BARON.

Si vous me donniez quelque tems de réflexion.

RUINEAU

Cela ne se peut pas, M. le Baron. Point de contrainte ; voulez-vous ou ne voulez-vous pas, mais il me faut mes sûretés.

LE BARON.

Allons donc.

(Il signe.)

RUINEAU prend le dédit.

Bon ! je prends vos intérêts à cœur, comme vous le savez ; il est bien juste...

LE BARON.

C'est assez, M. Ruineau. Vous allez donc vous occuper uniquement de mon affaire.

RUINEAU, se levant.

Allez, reposez-vous sur moi.

LE BARON.

Mais qu'augurez-vous de la réussite ?

RUINEAU.

Allez, soyez tranquille ; c'est une affaire gagnée, ou autant vaut. Je vous quitte et reviens dans un instant. J'espère qu'avant la fin du jour nous serons contens tous les deux.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE BARON.

Je fais aujourd'hui de belles affaires. Que je suis malheureux ! il faut que je sacrifie mon état, mon rang, ma noblesse à la fortune.... Que dira-t-on de moi lorsqu'on apprendra cette belle alliance ?

SCÈNE III.

LE BARON, LA BARONNE, LE PRÉSIDENT.

(Le Baron est assis plongé dans la rêverie la plus profonde ; la Baronne entre avec le Président qui lui donne la main. Le Baron ne les voit point entrer. La Baronne parle à son mari d'un ton aigre et dédaigneux, et en prend un doucereux lorsqu'elle adresse la parole au Président.)

LA BARONNE.

Que vous êtes aimable, Président! De ma vie je n'oublierai ce que vous avez fait pour nous.

LE PRÉSIDENT.

Vous vous moquez, Madame.

LA BARONNE.

Ah! vous voici, M. le Baron ; je vous cherchais.

LE BARON, brusquement et d'un air distrait.

Oui, me voilà.

LA BARONNE.

Pour cela, Monsieur, vous êtes bien peu honnête; il me semble que vous pourriez vous lever.

LE BARON, toujours distrait sans voir le Président.

Madame.

LA BARONNE.

Et M. le Président qui est devant vous depuis une heure, vous ne le regardez seulement pas.

LE BARON, apercevant le Président, se lève.

Ah ! M. le Président, je vous demande pardon.

LA BARONNE.

En vérité, M. le Baron, ces distractions-là ne se pardonnent point ; mais peut-être que les agréables nouvelles que j'ai à vous apprendre vous tireront de votre rêverie.

LE BARON, qui a repris sa première attitude.

Madame, je prends peu d'intérêt aux nouvelles.

LA BARONNE.

Oh ! celles-ci vous intéresseront sûrement. Votre procès est gagné.

LE BARON, vivement.

Comment ! que dites-vous, mon procès ?

LA BARONNE.

Il est gagné, vous dis-je ; nous avons eu un succès complet.

LE BARON, brusquement.

Mon procès est gagné ! cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Eh! mais, il fallait me faire la galanterie de dire que j'en impose; je vous aurais reconnu là, M. le Baron.

LE BARON, impatiemment.

Eh! morbleu! trêve de plaisanteries, madame la Baronne.

LA BARONNE, au Président.

Eh! mon Dieu! qu'il est charmant! qu'en dites-vous? (*Au Baron qui est toujours rêveur et distrait.*) Allons, réveillez-vous donc, M. le Baron, et saluez M. le Président.

LE BARON sortant de sa rêverie, va au Président et l'embrasse.

Président, pardonnez-moi; vous n'ignorez pas mes inquiétudes.

LE PRÉSIDENT.

Elles doivent être finies, M. le Baron; vous voilà tranquille propriétaire de la baronnie de Varsange. Votre procès est gagné; je vous en fais mon sincère compliment.

LE BARON.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Il n'en croira rien; en vérité, cela est réjouissant.

LE BARON.

Je quitte mon procureur qui m'a dit le contraire.

LE PRÉSIDENT.

Croyez-moi, mon cher Baron, j'ai vu vos juges, et sans me flatter je n'ai pas peu contribué à votre succès.

LE BARON, s'agitant comme un homme tourmenté.

Est-il possible? je n'en reviens pas.

LA BARONNE.

Eh bien! cela vous déridera-t-il un peu?.. Mais regardez donc comme le voilà.... Je ne le reconnais plus; il ne vous remercie pas seulement, M. le Président.

LE BARON.

Mon procès est gagné.... le scélérat!

LA BARONNE.

Non, cela me passe. (*Au Baron.*) C'est à M. le Président que vous devez le gain de votre procès.

LE BARON.

Ah! mon cher Président, comment pourrai-je reconnaître?...(*Entre ses dents.*) Qu'ai-je fait? malheureux!

LA BARONNE.

Président, il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas. (*Au Baron.*) Est-ce ainsi que l'on reçoit un gendre?

LE BARON la regarde d'un air courroucé.

Que voulez-vous dire ?

LA BARONNE, d'un ton absolu.

Oui, M. le Baron, je crois que nous devons assez à M. le Président, et je n'ai pas mieux su reconnaître ses bontés qu'en lui promettant ma fille. Vous ne vous aviserez sûrement pas de me contredire.

LE PRÉSIDENT.

Je me tiendrai fort heureux, M. le Baron, si vous confirmez le choix de madame la Baronne.

LE BARON.

Ah ! mon cher ami, que m'apprenez-vous là ? J'ai donné ma parole à un autre.

LA BARONNE, avec emportement.

Qu'est-ce à dire ? sans me consulter ? Je ne m'attendais pas à celui-là.

LE BARON.

Mais, madame la Baronne...

LA BARONNE.

Allez, cela est indigne, M. le Baron. Faire un pareil affront à une femme comme moi !

LE BARON.

Madame la Baronne...

LA BARONNE, plus vivement.

Non, je ne sais où j'en suis. Venez, mon cher Président. (*Au Baron.*) Ne comptez pas sur mon consentement.

LE BARON.

Mais encore...

LA BARONNE, d'un ton plus vif et plus absolu.

Cela ne sera pas, M. le Président, cela ne sera pas... Venez, une bonne séparation.

LE BARON.

Eh! Madame, au nom de Dieu, ne m'assassinez pas de vos criailleries; je suis assez à plaindre. (*Au Président affectueusement.*) Un instant, Président, que je vous apprenne mes chagrins, je me flatte que vous ne me condamnerez pas. Vous connaissez mon procureur Ruineau.

LE PRÉSIDENT.

A merveille, c'est un maître fripon.

LE BARON.

Ah! Président, je n'ose achever. Qu'allez-vous penser de moi?

LE PRÉSIDENT.

Vous aurait-il volé? je saurai lui faire rendre gorge.

LE BARON.

Je lui ai promis ma fille pour son fils.

LA BARONNE.

Juste Ciel !

LE PRÉSIDENT, avec la dernière surprise.

Oh ! oh ! voilà qui est très-flatteur pour moi.

LA BARONNE, éperdue avec de grands cris.

Est-il possible ? Mon Dieu ! Président, je n'ai recours qu'en vous. Mon pauvre mari a perdu l'esprit. Ah ! l'horreur !

LE BARON, avec l'impatience la plus vive.

Non, madame la Baronne, je n'ai pas perdu l'esprit ; mais vos clameurs me feront tourner la tête infailliblement. (*Au Président d'un ton douloureux et pénétré.*) Mon cher Président, croyez-moi, je suis plus à plaindre qu'à blâmer.

LE PRÉSIDENT.

Ma foi, M. le Baron, vous faites là une méchante affaire, et qui vous perdra d'honneur.

LE BARON.

Mais, mon ami, écoutez-moi.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne trouverez pas mauvais si je romps tout commerce avec vous.

LE BARON.

Un instant, Président. Le bourreau m'a tenu le pistolet sous la gorge.

LE PRÉSIDENT.

Vous vous moquez, M. le Baron.

LE BARON.

En honneur, Président. Il sort de chez moi, m'a rapporté mes papiers, et a exigé pour continuer de suivre mon procès que je lui promisse ma fille. J'ai eu la faiblesse de donner ma parole et de signer un dédit considérable.

LE PRÉSIDENT.

Le scélérat !

LA BARONNE.

Il faut le faire pendre, M. le Président.

LE BARON.

Tirez-moi de ce mauvais pas, mon cher Président, je vous devrai plus que la vie. Comment faire pour retirer de ses mains ce malheureux dédit ?

LE PRÉSIDENT, souriant.

Ne vous inquiétez pas ; il fera quelque chose en ma considération.

LE BARON.

Ah ! Président ! Est-il possible que l'intérêt ait pu me gouverner jusqu'à ce point-là ? mais il s'agissait de la ruine de ma maison. Quel rôle je vais jouer dans tout ceci. Je lui ai donné ma parole. Un gentilhomme ! Cela va me perdre d'honneur.

LE PRÉSIDENT.

Allez ; il y en aurait encore moins à la tenir, mais je veux ménager votre délicatesse. Feignez de n'avoir point changé de sentiment. Je sais de certaines affaires... Il suffit. Je me charge de vous faire rendre votre dédit sans que vous le demandiez.

LA BARONNE.

Eh bien ! est-il aimable, mon petit Président ? Convenez que j'entends mieux que vous à me choisir des gendres.

LE BARON.

Ah ! mon cher ami, vous ne doutez pas que je n'accepte avec empressement l'honneur que vous me faites.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, je sens vivement le prix...

SCÈNE IV.

LE BARON, LA BARONNE, LE PRÉSIDENT, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, annonçant.

Messieurs Ruineau père et fils.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! cela est heureux.

LA BARONNE.

Je sors; je ne pourrais me contenir.

SCÈNE V.

LE BARON, LE PRÉSIDENT, RUINEAU, DES BAUDIÈRES.

RUINEAU, entrant.

Entrez, mon fils, et saluez. (*Au Baron.*) Monsieur, mon fils des Baudières vient vous assurer de son respect. (*A son fils.*) Saluez donc.

DES BAUDIÈRES.

J'ai salué, mon ch'père.

RUINEAU, à part, apercevant le Président.

Que veut cet homme-là? (*Au Baron, haut.*) M. le Baron, je vous apprends avec plaisir le gain de votre procès.

LE PRÉSIDENT.

Je vous ai prévenu, M. Ruineau; il est bien extraordinaire que vous vous y soyez pris si tard; le procès est jugé d'hier.

RUINEAU, à part

Que diable! Serait-il ici pour me nuire? Sortons. (*Au Baron.*) Monsieur, vous êtes en affaire; je venais en traiter avec vous de

particulières, comme vous savez, je prendrai mieux mon tems.

LE BARON.

Point du tout, M. Ruineau, vous pouvez parler librement; M. le Président me fait l'honneur d'être de mes amis, je lui confie toutes mes affaires.

DES BAUDIÈRES.

Je ne vois point là mon amoureuse, mon ch'père; je m'en vais l'aller chercher.

RUINEAU.

Taisez-vous. (*A part.*) Morbleu! ceci ne me sent rien de bon. (*Haut au Baron.*) J'en suis charmé, Monsieur, votre confiance ne peut être en de meilleures mains. (*D'un ton d'emphase,*) M. le Président est la lumière de notre siége; on vante en lui la candeur, la probité....

LE PRÉSIDENT.

Trêve de complimens, M. Ruineau. Est-ce là votre fils?

RUINEAU, fesant de profondes révérences.

Il est bien votre serviteur, M. le Président, (Il fait signe plusieurs fois à son fils de saluer le Président.)

LE PRÉSIDENT.

Il paraît fort bien élevé; mais je ne le crois pas aussi rusé que vous, M. Ruineau.

RUINEAU.

Ah! ah! M. le Président, cela viendra quelque jour; il a fait d'assez bonnes études; mais l'expérience, voyez-vous, l'expérience, il n'est rien de tel, M. le Président.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez raison; vous n'en manquez pas vous d'expérience, M. Ruineau.

RUINEAU.

Ah! Monsieur, comme cela. Vous avez bien de la bonté; chacun va son petit train comme il peut.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'allez pas mal, pas mal. Tenez, nous nous connaissons tous ici; vous savez que je n'ignore pas bien des choses. Vous êtes un peu fripon, M. Ruineau.

RUINEAU, riant d'un ris forcé.

Aïe, aïe, aïe! M. le Président, le voilà, le voilà! Toujours le petit mot pour rire.

LE PRÉSIDENT.

Revenons à votre fils, M. Ruineau; vous avez de grandes vues sur lui, à ce que j'apprends.

RUINEAU.

M. le Président, c'est une petite affaire secrète entre M. le Baron et moi; il m'est dû

considérablement, et pour me remplir plus facilement...

LE PRÉSIDENT, d'un ton sec et impérieux.

Tenez, M. Ruineau, parlons nettement. Je suis amoureux de mademoiselle Angélique, moi; et je me flatte que vous ne me ferez pas obstacle.

RUINEAU, d'une voix tremblante.

Ah! M. le Président, je vous suis tout dévoué; mais ceci regarde M. le Baron, et comme vous le savez, sans doute, il peut seul disposer de sa fille.

LE BARON.

Je vous ai donné ma parole, M. Ruineau.

LE PRÉSIDENT, d'un ton dur.

En bonne foi, M. Ruineau, n'est-ce pas se moquer? Là, entre nous, votre fils est-il fait pour une personne comme mademoiselle Angélique?

DES BAUDIÈRES.

Oh! oh! mon ch'père, ce Monsieur-là nous traite bien mal.

RUINEAU lui fait signe de se taire.

(Au Président, d'un air déconcerté.)

M. le Président, je sens tout l'honneur que me fait M. le Baron; mais, ma foi, je l'ai bien acheté.

ner dans sa perte. Il est heureux que j'aie pu l'intimider de manière à terminer cette affaire-ci sans éclat. Quant à vous, M. le Baron, que cela vous apprenne à moins prodiguer votre confiance.

FIN DE LA TRICHERIE RETOURNE A SON MAITRE.

PLUS HEUREUX

QUE SAGE,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

F. Proverbes. 2.

PERSONNAGES.

LISIDOR.
CLARICE, fille de Lisidor.
ÉRASTE, amant de Clarice.
ISABELLE.
DAMIS, amant d'Isabelle.
PICARD, laquais.

La scène est à Paris, dans la maison de Lisidor.

PLUS HEUREUX QUE SAGE,

PROVERBE.

Le théâtre représente l'appartement de Lisidor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, CLARICE.

(Ils entrent sur la scène en conversant.)

ÉRASTE.

Que m'apprenez-vous, chère Clarice?

CLARICE.

Rien que de véritable.

ÉRASTE.

Je suis bien malheureux! Je comptais me présenter aujourd'hui à votre père.

CLARICE.

Hélas! mon cher Éraste!

ÉRASTE.

Et il a été accepté sur-le-champ?

CLARICE.

Sur-le-champ.

ÉRASTE.

Mais, vous ne le connaissez pas?

CLARICE.

Mon Dieu! non : je ne l'ai jamais vu.

ÉRASTE.

Et M. Lisidor ne le connaît pas non plus?

CLARICE.

Pas plus que moi : il ne l'a jamais vu; mais c'est le fils de son meilleur ami.

ÉRASTE.

Quelle bizarrerie! S'il était sot et mal bâti!

CLARICE.

Ah! Éraste, ne pouvant être à vous, les autres hommes me seront également indifférens.

ÉRASTE, lui baisant la main.

Adorable Clarice!... Que nous sommes à plaindre!

CLARICE.

Que voulez-vous?

ÉRASTE.

Au moins devait-on vous consulter,

CLARICE.

Vous ne connaissez pas mon père ; il est maître absolu dans sa famille.

ÉRASTE.

Mais encore pouvait-il vous en toucher quelque chose.

CLARICE.

Oh ! oui ; aussi m'a-t-il prévenue de son arrivée, en m'ordonnant de le bien recevoir.

ÉRASTE.

Et quand arrive-t-il ?

CLARICE.

Incessamment : peut-être aujourd'hui.

ÉRASTE.

Aujourd'hui ! mon sort serait-il assez cruel ?

CLARICE.

Hélas ! je suis aussi à plaindre que vous.

ÉRASTE.

Si j'avais plus de tems, peut-être qu'à l'aide de quelques amis communs j'aurais pu faire changer les choses.

CLARICE.

Vaine espérance, Éraste !

ÉRASTE.

Comment ?

CLARICE.

Mon père a donné sa parole : rien ne l'en fera départir.

ÉRASTE.

Je suis le plus malheureux des hommes !

CLARICE.

Hélas !

ÉRASTE.

Et le nom de cet heureux rival ?

CLARICE.

Je ne sais trop si je m'en souviendrai..... Da... Dam...

ÉRASTE.

Damis ?

CLARICE.

Damis, justement.

ÉRASTE.

Damis !

CLARICE.

Oui, Damis.

ÉRASTE.

N'est-il pas de Pontoise ?

CLARICE.

Précisément.

ÉRASTE.

Est-il possible ?

CLARICE.

C'est lui-même : vous le connaissez ?

ÉRASTE.

Beaucoup. Vous ne vous trompez point ?

CLARICE.

Non, certainement. D'où vient cette surprise ?

ÉRASTE.

Ce Damis-là est le dernier des hommes ; et lorsque M. Lisidor le connaîtra, je ne doute point qu'il ne retire sa parole.

CLARICE.

Il faudrait de puissans motifs.

ÉRASTE.

Aussi s'en trouverait-il.

CLARICE.

Mais encore, expliquez-moi ?...

ÉRASTE.

C'est un homme sans mœurs et sans foi, qui s'est plu à mettre le désordre dans plusieurs familles honnêtes, en séduisant des filles qui avaient été jusqu'alors sans reproches.

CLARICE.

Ah ! Ciel ! que me dites-vous là ?

ÉRASTE.

La vérité. Il y a quelque mois il paraissait sincèrement attaché à Isabelle, une des plus aimables filles de Pontoise; on s'imaginait qu'elle saurait fixer enfin son inconstance : mais il paraît qu'elle a été trompée comme toutes les autres.

CLARICE.

L'abominable homme !

ÉRASTE.

Et vous ne pensez pas que de pareilles raisons soient assez fortes pour rompre un engagement qui ne peut que vous être funeste ?

CLARICE.

Hélas ! je crains bien que non.

ÉRASTE.

Vous m'étonnez !

CLARICE.

Non, mon cher Éraste, tout cela ne sera que de pures bagatelles aux yeux de mon père.

ÉRASTE.

Quelles bagatelles !

CLARICE.

Oui, de pures bagatelles; mon père a là-dessus des façons de penser qui me paraissent

bien étranges; il ne fait point de différence d'une débauchée qui a dépouillé toute honte d'avec une personne vertueuse, mais faible, qui a eu le malheur de tomber dans les piéges d'un séducteur adroit. D'ailleurs il ne connaît pas d'autres vertus dans les personnes de votre sexe que cette probité que l'on doit apporter dans le commerce des affaires; mais il en dispense absolument avec nous...

ÉRASTE.

Oh bien! Damis est véritablement son homme; il devrait l'épouser: mais vous le donner, à vous! rien n'est plus injuste: vos principes méritent au moins d'être respectés.

CLARICE.

Hélas! il ne fait état que des siens. Mais retirez-vous: je crains qu'il ne rentre.

ÉRASTE.

Eh! mais, je suis venu dans le dessein de lui parler.

CLARICE.

C'est une démarche inutile, et qui ne fera que l'aigrir.

ÉRASTE.

Il faut en courir l'événement: je l'attendrai.

CLARICE

Non, je vous prie; revenez plutôt.

ÉRASTE.

Eh ! pourquoi ?

CLARICE.

Ah ! s'il me voyait avec vous, tout serait perdu.

ÉRASTE.

Quoi ! dans sa propre maison ! dans un endroit ouvert à tout le monde !

CLARICE.

N'importe : il est tellement indisposé contre notre sexe qu'il nous croit toujours coupables, lors même qu'il n'y a pas lieu à un soupçon fondé.

ÉRASTE.

Voilà une étrange tyrannie !

CLARICE.

Mon père m'aime beaucoup ; mais je suis la victime de ses faux principes. Le malheur qu'il a eu de ne fréquenter dans sa jeunesse que des femmes vicieuses lui a donné pour notre sexe une sorte de mépris général duquel je ne suis point exceptée. Mais... qu'entends-je ? Ciel ! c'est lui-même... Ah ! comment faire ?...

ÉRASTE.

Laissez ; ne craignez rien.

SCÈNE II.

LISIDOR, ÉRASTE, CLARICE.

LISIDOR salue Éraste d'un air mécontent et embarrassé.

MONSIEUR, je suis votre serviteur. (*A Clarice, d'un air courroucé.*) Que faites-vous ici, Mademoiselle?

CLARICE.

Mon père, je ne fais que d'entrer pour recevoir Monsieur, qui demandait à vous parler.

LISIDOR.

Eh bien! Monsieur, que voulez-vous de moi?

ÉRASTE.

C'est M. Lisidor, sans doute?

LISIDOR.

Oui, c'est moi-même. A quoi puis-je vous être utile?

ÉRASTE.

Ah! Monsieur, permettez que cet embrassement...

(Il l'embrasse)

LISIDOR, avec embarras.

Monsieur...

ÉRASTE.

Vous exprime la joie que j'ai de vous voir. Vous ne me connaissez pas ?

LISIDOR.

Non, en vérité.

ÉRASTE.

Je suis de Pontoise, et je m'appelle Damis.

CLARICE, à part.

Que lui va-t-il conter ?

LISIDOR, d'un air épanoui.

Eh ! quoi, c'est vous, mon ami ? Ventrebleu ! qu'il est bien planté ! On ne m'avait pas trompé en me disant que vous étiez un joli homme. (*A Clarice qui veut sortir.*) Ici, petite fille : un moment.

ÉRASTE.

Monsieur, vous me flattez.

LISIDOR.

Ah ! de la modestie ? Bien, bien, j'aime assez cela ; mais avec votre figure on peut s'en passer, mon gendre.

ÉRASTE.

Monsieur, j'ai toujours compté pour peu les avantages de la figure, et je commencerais aujourd'hui à faire cas de la mienne si elle plaisait à la charmante Clarice.

LISIDOR.

Oui, oui, oui, elle lui plaira, je vous en réponds, moi; elle serait parbleu bien difficile; vous pouvez compter sur ma parole. Écoute, Clarice, voilà le mari que je te donne : n'en es-tu pas contente?

CLARICE.

Je suis disposée à vous obéir en tout, mon père.

LISIDOR, avec satisfaction.

Je m'en doutais; ce que c'est que la bonne éducation!

(Il fait un signe de satisfaction à Clarice, et la congédie.)

SCÈNE III.

LISIDOR, ÉRASTE.

LISIDOR.

Eh bien! mon gendre, qu'en dites-vous? Elle n'est pas mal, au moins, ma Clarice, et vous ne devez pas être fâché de l'emplette.

ÉRASTE.

Ah! Monsieur, je serai le plus heureux des hommes!

LISIDOR.

J'ai pris tous les soins imaginables pour

la bien élever : je n'en garantis pas absolument le succès ; car vous savez aussi bien que moi ce que c'est que les femmes ; mais si l'on peut répondre de quelqu'une, tenez, c'est de ma Clarice.

ÉRASTE.

Monsieur, vous pouvez en répondre hardiment ; la réputation de Mademoiselle....

LISIDOR.

Eh ! mon Dieu ! mon gendre, ne nous fesons point d'illusions ; ma fille est bien née, je la crois sage, vous le croyez aussi : voilà tout ce qu'il faut. Tâchons de demeurer l'un et l'autre dans cette persuasion le plus longtems que nous pourrons, et nous serons heureux. Oh ! çà, depuis quand êtes-vous arrivé de Pontoise ?

ÉRASTE.

A l'instant ; j'ai pris à peine le tems de me débarrasser de mes habits de voyage.

LISIDOR.

Vous avez bien fait ; mais il fallait descendre chez moi, et y faire conduire votre bagage : au point où nous en sommes, vous devez regarder ma maison comme la vôtre. Et le papa Géronte, comment se porte-t-il ?

ÉRASTE.

Tout doucement : autant que le comporte son grand âge.

LISIDOR.

Hom ! hom ! mais il n'est pas si vieux.

ÉRASTE.

Non, pas absolument, si vous voulez; mais ses infirmités le vieillissent un peu.

LISIDOR.

Ses infirmités ? je ne lui en connais pas d'autres que sa goutte.

ÉRASTE.

C'est cela même ; c'est une terrible infirmité que celle-là : convenez qu'elle en vaut bien d'autres.

LISIDOR.

Je vous en réponds, je le sais par expérience. Il souffre donc beaucoup, le bonhomme ?

ÉRASTE.

Excessivement.

LISIDOR.

J'en suis vraiment fâché. Ce sont des fruits de la vieille guerre ; nous étions deux égrillards. Mais, dites-moi : devient-il un peu plus raisonnable ? je le sermonne actuellement, moi. Tenez, mon gendre, il est un tems pour tout : on m'a dit de vos nouvelles ; je ne vous en fais pas de reproche ; à votre âge rien n'est plus naturel.

ÉRASTE.

Moi, Monsieur ?

LISIDOR.

Oui, vous. Il est inutile de faire ici le mystérieux; d'ailleurs, il suffit de vous voir, mon gendre; où est le joli homme qui n'ait eu des aventures galantes ?

ÉRASTE.

Monsieur, ce sont des bagatelles que je tâche d'oublier.

LISIDOR, riant.

Eh! oui, oui, oui, tâchez, tâchez toujours : les nouvelles aventures font oublier les vieilles; mais, pour notre ami, franchement, je le désapprouve. (*A demi-bas.*) Dites un peu : qu'est devenue la petite Manon, cette brune-là, qui déplaît tant à madame Géronte ?

ÉRASTE.

Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

LISIDOR.

Allons donc, quelle enfance! vous ne me persuaderez pas que vous ignorez ces choses-là.

ÉRASTE.

Monsieur, en tout cas, je mets tout en œuvre pour les oublier bien vite, et j'y réussis.

LISIDOR.

Bien, bien j'aime votre discrétion, mon gendre, je ne puis vous en savoir mauvais gré; mais apprenez que je suis l'intime de votre père, et quoique je ne l'aie pas vu depuis près de vingt ans, il n'a pas d'ami plus chaud que moi : je m'intéresse vivement à tout ce qui le concerne, et j'ai soin de le tancer, comme il le mérite, de ses folies : ainsi, vous ne risquez rien de vous ouvrir à moi.

ÉRASTE.

J'y serais très-disposé, Monsieur; mais, à vous parler franchement, je m'occupe peu de la conduite de mon père, pour jouir de mon côté d'une liberté plus entière : ce sont nos conventions.

LISIDOR riant.

Eh! eh! eh! l'habile garçon! Oh! çà, brisons là-dessus, monsieur le discret, nous n'en serons pas moins bons amis. Dites un peu, il ne viendra pas, suivant toute apparence, le pauvre cher homme? (*A Éraste, qui a l'air inquiet.*) Vous avez l'air inquiet, mon gendre, qu'avez-vous?

ÉRASTE.

Je vous demande pardon, Monsieur... j'ai donné à mon valet... quelques ordres...

LISIDOR.

Liberté entière, mon gendre, liberté.

(Éraste sort.)

SCÈNE IV.

LISIDOR.

Il n'est ma foi pas mal, ce garçon-là, pas mal du tout. J'avais quelque inquiétude sur la parole que j'ai donnée à mon vieil ami sans connaître son fils; mais heureusement je n'ai point à me repentir, et la petite fille doit être fort contente.

SCÈNE V.

LISIDOR, PICARD.

PICARD, annonçant.

M. Damis.

LISIDOR.

Comment dis-tu?

PICARD.

M. Damis, Monsieur.

LISIDOR.

Mon gendre? Eh! parbleu! il sort d'ici.

(Picard sort.)

SCÈNE VI.

LISIDOR, ISABELLE en homme.

(Isabelle travestie en homme entre, une lettre à la main, et salue Lisidor sans rien dire.)

LISIDOR.

Qui demandez-vous, Monsieur ?

ISABELLE.

M. Lisidor; je viens lui présenter mes très-humbles respects.

LISIDOR.

De quelle part ? qui êtes-vous ? voilà bien des révérences.

ISABELLE.

Je suis Damis, de Pontoise.

LISIDOR, avec la plus grande surprise.

Qui ? vous !

ISABELLE.

Voici une lettre de mon père, qui vous expliquera le sujet de ma visite.

LISIDOR la prend avec empressement.

Voyons. C'est, parbleu ! son écriture. (*Il lit bas.*) Je suis confondu. Voilà une étrange effronterie !

ISABELLE, qui a entendu les derniers mots, inquiète et déconcertée.

Ah! ciel! tout est découvert : je suis perdue! (*Haut.*) Cet accueil me surprend, Monsieur, et la lettre de mon père semblait me promettre...

LISIDOR.

Ce n'est pas pour vous que je parle, mon cher ami; mais il vient de m'arriver une singulière aventure.

ISABELLE.

Comment donc?

LISIDOR.

Un maître fourbe sort d'ici, qui s'est annoncé sous votre nom.

ISABELLE, intriguée, à part.

Damis m'aurait-il prévenue? (*Haut, riant forcément.*) Le tour est vraiment original!

LISIDOR, sérieusement.

Dites que le tour est pendable, mon ami, dites que le tour est pendable. Comment, morbleu! m'affronter ainsi, moi!... Ah! je lui apprendrai à qui il se joue.

ISABELLE, d'un ton mal assuré.

Monsieur, je me flatte que vous ne doutez pas...

LISIDOR.

Eh! non, vous dis-je : la chose est claire

maintenant. Vous avez l'air d'un honnête homme, vous ; d'ailleurs, la lettre de votre père ne me laisse aucun doute... Ce drôle-là est un hardi coquin

ISABELLE.

Je vous assure...

LISIDOR.

Mais je le tiens, et il sera la dupe de sa propre ruse.

ISABELLE.

Comment ferez-vous ?

LISIDOR.

Il doit revenir, et, comme il ne sait point votre arrivée, je me propose de le confondre et de le mettre entre les mains de la justice.

ISABELLE, intriguée et alarmée.

Ah ! gardez-vous en bien.

LISIDOR.

Eh ! pourquoi ?

ISABELLE.

Peut-être est-ce un jeune fou sans expérience ?

LISIDOR.

Tant pis pour lui.

ISABELLE.

Qui ne sentait pas la conséquence d'une pareille démarche.

LISIDOR.

Il l'apprendra.

ISABELLE.

Voudriez-vous causer la perte de ce malheureux ?

LISIDOR.

C'est sa faute.

ISABELLE.

Jeter la désolation dans une famille honnête, et la couvrir de honte ?

LISIDOR.

J'en suis fâché. Mais si vous fussiez arrivé plus tard de quelques jours, il épousait ma fille. Hein ! l'histoire aurait-elle été gentille ? Un malheureux aventurier, que sais-je, moi ? Je m'en rapporte à vous.

ISABELLE.

Votre colère est juste, mais permettez-moi aussi quelques réflexions : si c'était quelque amant secret de votre fille ? car elle ne m'a jamais vu, et si elle a le cœur prévenu pour quelque autre, ils ont pu concerter ensemble la supercherie qui vous chagrine. Songez-y.

LISIDOR.

Effectivement : ce que vous me dites-là peut fort bien être vrai.

ISABELLE.

Faites-y attention : il serait très-fâcheux de prendre un parti qui compromettrait l'honneur de votre fille et le vôtre.

LISIDOR.

J'ai peine à croire que ma fille ait osé se prêter à une pareille action ; mais ce maudit sexe-là est si trompeur, que, franchement, je ne pourrais en répondre.

ISABELLE.

C'est pour cela que je vous conseille de demeurer en repos, et de vous contenter de faire défendre votre porte à l'imposteur.

LISIDOR.

Non ferai, de par Dieu ! je vais commencer par interroger Clarice, et si je la trouve coupable, un bon couvent m'en fera raison.

ISABELLE.

Comment y parviendrez-vous ? Elle ne l'avouera pas.

LISIDOR.

Je l'y forcerai bien.

ISABELLE.

Le sexe est si dissimulé ! vous le savez.

LISIDOR.

Oh ! s'il est dissimulé, je suis fin, moi ; et l'on ne me trompe pas aisément.

ISABELLE.

A votre place, ce ne serait point le parti que je prendrais.

LISIDOR.

Eh! que feriez-vous?

ISABELLE.

Sans revenir sur ce qui s'est passé, je bannirais le faux Damis, et je suivrais mon premier dessein.

LISIDOR.

Eh quoi! mon ami, êtes-vous toujours dans la résolution d'épouser ma fille?

ISABELLE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Que je vous embrasse! vous pensez en brave garçon.

ISABELLE.

Ron! ne sais-je pas que ces petites fantaisies-là passent chez les filles en aussi peu de tems qu'elles leur viennent.

LISIDOR.

Vous avez raison : touchez là, mon gendre; ma foi! vous pensez sensément; à votre âge c'est vraiment extraordinaire. Quel âge avez-vous? vous me paraissez bien jeune.

ISABELLE.

Mais quelque vingt-cinq ans.

LISIDOR.

Parbleu ! on ne s'en douterait pas : à peine vous donnerais-je dix-huit ans. Morbleu ! le bel âge ! et qu'il passe vite ! Mon gendre, vous vous en apercevrez.

ISABELLE.

Oh ! Monsieur, je vois mes belles années s'écouler sans peine.

LISIDOR.

Et vous ne les employez pas mal ; je sais de vos nouvelles. (*Riant.*) Eh ! eh ! eh ! vous connaissez à Pontoise une certaine Isabelle, n'est-ce pas ? Eh ! eh ! eh !

ISABELLE, découvertée.

Moi, Monsieur ?

LISIDOR.

Vous, oui, vous. Allez, allez, mon garçon, rassurez-vous : ce n'est pas que je vous en fasse des reproches.

ISABELLE.

Mais, encore un coup, Monsieur, que vous a-t-on dit de cette Isabelle ?

LISIDOR.

Bon ! ce que l'on en devait dire ; c'est

quelque petite coquette, là, comme on en trouve tant à votre âge, qui vous a fait passer agréablement quelques mois.

ISABELLE.

Monsieur, vous vous trompez, et vous êtes mal informé : je ne connais point cette Isabelle, dont j'ai seulement entendu parler comme d'une très-honnête fille.

LISIDOR.

Encore une fois, mon gendre, je ne vous en veux pas de mal. Lorsque j'étais jeune, je fesais comme vous ; et je ne suis pas assez injuste pour blâmer dans les autres ce dont je n'ai pu me garantir moi-même. Mais je vous amuse ici : vous voudriez voir votre future, n'est-ce pas ? Entrez, je vous suis à l'instant.

(Isabelle sort.)

SCÈNE VII.

LISIDOR.

Parbleu l'aventure est comique, et le véritable Damis a suivi de près l'imposteur. Un petit moment plus tôt ils se rencontraient, et....

SCÈNE VIII.

LISIDOR, PICARD.

PICARD.

Il y a encore là-bas un monsieur qui dit s'appeler M. Damis, et qui demande à vous parler.

LISIDOR.

Encore un Damis ? je crois qu'il en pleut.

PICARD.

Ferai-je entrer, Monsieur ?

LISIDOR, à part.

Oh ! parbleu ! je tiens celui-ci. (*Haut, à Picard.*) Oui ; et dis à mon gendre que je l'attends ici.

SCÈNE IX.

LISIDOR, DAMIS.

DAMIS.

M. Lisidor.

LISIDOR.

Entrez, Monsieur, entrez ; vous êtes monsieur Damis de Pontoise n'est-ce pas ?

DAMIS, saluant

A vous servir, Monsieur.

LISIDOR à part, examinant la contenance de Damis.

Voilà, sur ma parole, un de plus hardis fripons que je connaisse.

DAMIS.

Permettez que cet embrassement...

LISIDOR, lui tournant le dos.

Doucement, Monsieur, doucement, c'est pousser un peu trop loin l'effronterie.

DAMIS.

Cet accueil a lieu de me surprendre; et dans les termes où mon père m'a dit que nous en étions, je n'avais pas lieu de m'y attendre.

LISIDOR.

Dans un instant vous aurez l'explication de tout ceci, M. le fourbe.

DAMIS.

Monsieur, voilà des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

SCÈNE X.

LISIDOR, DAMIS, ISABELLE.

DAMIS, apercevant Isabelle, à part.

Ciel! que vois-je?

ISABELLE, à part.

Voilà mon perfide ; armons-nous de courage.

LISIDOR, examinant la confusion de Damis.

Le voilà pris. (*Haut.*) Eh bien ! M. l'affronteur, connaissez-vous ce cavalier-là ?

DAMIS, déconcerté, à part.

C'est Isabelle ! quel étrange événement ! (*Haut, à Lisidor.*) Je ne puis vous dissimuler ma surprise ; mais...

LISIDOR, furieux

Mais, mais ; vous osez ainsi vous jouer à moi ?

DAMIS.

J'avoue ma faute, Monsieur, et...

LISIDOR.

Il est parbleu bien tems, et je trouve l'aveu plaisant. Holà ! ho ! qu'on m'aille chercher un commissaire.

ISABELLE.

Eh ! Monsieur, laissez ; sa confusion nous venge assez.

LISIDOR.

Je suis votre serviteur.

DAMIS.

L'arrivée de votre commissaire sera fort inutile, Monsieur ; c'est de Mademoiselle

seule que j'attends ma grâce ou ma punition; je suis depuis long-tems en proie à un remords qui me déchire.

LISIDOR.

Mademoiselle! il extravague.

DAMIS, se jetant aux pieds d'Isabelle.

Charmante Isabelle, aurez-vous l'indulgence de pardonner à un perfide qui ne mérite que votre colère? Me permettrez-vous de vous offrir un cœur que l'ambition vous enlevait, mais que l'amour vous ramène.

ISABELLE, attendrie.

Ah! Damis!

LISIDOR, à Isabelle.

Mon gendre, que veut dire tout ceci?

SCÈNE XI.

LISIDOR, DAMIS, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE, à Lisidor.

Je viens, Monsieur, vous demander pardon d'une supercherie qui a dû vous offenser, quoique la circonstance pût la rendre excusable: je me présente sous mon vrai nom....

LISIDOR.

A l'autre! je crois que j'en deviendrai fou. Oh! çà, Messieurs, puisque vous voilà ras-

semblés, dites-moi de grâce qui de vous trois s'appelle Damis?

DAMIS.

Il ne faut pas vous abuser plus long-tems, Monsieur; c'est moi qui m'appelle Damis, et qui devais épouser votre fille : mais j'ai donné ma foi à Isabelle, et rien au monde ne pourra désormais rompre nos engagemens.

LISIDOR.

Voilà un fort sot compliment, M. Damis, et vous pouviez vous épargner la peine de venir me le faire ici.

DAMIS.

Je ne vous dissimule pas que j'étais venu dans un autre dessein : honteux de ma perfidie, je n'osais me présenter devant celle qui en était l'objet. L'intérêt m'amenait aux pieds de mademoiselle votre fille : je rencontre l'adorable Isabelle, l'amour et la vertu remportent la victoire, et je lui rends un cœur que j'ai le bonheur de voir bien reçu, quoiqu'il soit si peu digne d'elle.

LISIDOR, avec le plus grand étonnement.

Isabelle!

ISABELLE.

Vous la voyez devant vous, Monsieur, confuse de la tromperie qu'elle vous a faite : elle vous croit trop généreux pour troubler

le bonheur de deux amans aussi tendrement unis.

LISIDOR.

Au diable les amans! J'avais bien besoin d'être mêlé dans toutes ces tracasseries-là, moi!

ÉRASTE.

Vous pouvez aisément réparer tout ceci, vous m'avez accepté tantôt sous le nom de Damis : oserais-je me flatter que vous ne me rejetterez pas lorsque vous saurez mon vrai nom? Je m'appelle Éraste, et je suis fils de Lysimon?

LISIDOR.

Lysimon!

ÉRASTE.

Oui, Monsieur; connaîtriez-vous mon père?

LISIDOR.

Oui, un peu; j'ai fait avec lui un voyage en Italie, il y a bien long-tems; c'est un très-brave homme.

ÉRASTE.

Je m'estimerai fort heureux si cette ancienne connaissance vous prévient favorablement pour moi.

LISIDOR.

Oui-da, nous verrons; j'écrirai à M. votre père; vous pouvez espérer cependant.

ÉRASTE.

Ah! Monsieur, vous me rendez le plus heureux de tous les hommes. Ce coup inopiné du sort justifie le proverbe : *Plus Heureux que Sage.*

FIN DE PLUS HEUREUX QUE SAGE.

LE

SEIGNEUR AUTEUR,

OU

UN PEU D'AIDE FAIT GRAND BIEN,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

M. Sm

PERSONNAGES.

LE DUC.
M. RONFLANT, poète tragique.
M. DÉCOUSU, poète d'opéra-comique.
DUPRÉ, valet-de-chambre du Duc.

La scène est dans le cabinet du Duc.

LE

SEIGNEUR AUTEUR,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, DUPRÉ.

LE DUC, en robe de chambre, s'agitant et se promenant.

Quoi! je ne pourrai pas faire un vers, un vers seulement! Ah! voyons! (*Il écrit.*) Non, il est trop long. Oui, mais de cette façon? (*Il écrit.*) Il est trop court.

(Il déchire son papier.)

DUPRÉ.

Mais, Monseigneur, pourquoi faire ces vers vous-même, puisque vous avez tant de peine?

LE DUC.

Tant de peine?... Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler? Ai-je jamais eu de la peine à faire des vers?

DUPRÉ

Je sais bien que non, tant que vous avez

eu ce secrétaire un peu fou, que vous aimiez tant...

LE DUC.

Allons, taisez-vous; vous me faites perdre mes idées..

DUPRÉ.

J'en suis bien éloigné; et si j'en trouvais, je les donnerais tout à l'heure à Monseigneur.

LE DUC.

Des idées, vous? Attendez; ne faites pas de bruit. Ah! oui-da! c'est lyrique tout-à-fait; écrivons... (*Il écrit.*) Fort bien. Mais où est la rime? Cela me fait perdre trop de tems. C'est incroyable qu'aujourd'hui je ne puisse pas...

DUPRÉ.

En vérité, Monseigneur, si vous vouliez m'entendre, vous auriez bientôt fait.

LE DUC.

Eh bien! monsieur le docteur, parlez.

DUPRÉ.

Je prendrais mon parti, moi; je ferais faire ces vers tout simplement par les gens du métier.

LE DUC.

Oui, si je n'en savais pas faire, imbécile.

DUPRÉ.

Ah! je demande pardon à Monseigneur. Je croyais....

LE DUC.

Allons, laissez-moi.... Voyons encore.

DUPRÉ.

M. Ronflant et M. Décousu demandent à voir Monseigneur.

LE DUC.

Que me veulent-ils? Je suis en affaire.

DUPRÉ.

Je le leur ai dit; cependant je crois que vous feriez bien...

LE DUC.

Allons, faites-les entrer.

SCÈNE II.

LE DUC, RONFLANT, M. DÉCOUSU.

LE DUC.

Ah! Messieurs! je suis charmé de vous voir; mais ce ne sera pas pour long-tems, parce que je suis un peu occupé...

M. RONFLANT.

M. le Duc cultive toujours les muses, sans doute?

M. DÉCOUSU.

Eh ! il a raison ; elles le favorisent assez pour qu'il ne les délaisse pas.

LE DUC.

Il est vrai que quelquefois elles ne m'ont pas mal traité.

M. RONFLANT, M. DÉCOUSU.

Oh ! toujours ! toujours !

LE DUC.

Par fois elles ont des caprices, comme vous savez.

M. DÉCOUSU.

Vous ne les connaissez guère, je crois ?

LE DUC.

Comme un autre.

M. RONFLANT.

M. le Duc, j'ai l'honneur de vous apporter le cinquième acte de ma nouvelle tragédie. Si vous aviez un quart-d'heure seulement à me donner.

M. DÉCOUSU.

Moi, je ne veux faire voir à M. le Duc que mon ariette de la Chaise de poste qui va se briser, et qui sonne la ferraille : ce sera encore plus court.

M. RONFLANT.

M. Décousu, un moment, s'il vous plaît ; vous ne devez passer qu'après moi.

M. DÉCOUSU.

M. Ronflant, vous prenez-là un ton...

LE DUC.

Messieurs, vous vous disputerez une autre fois.

M. RONFLANT.

Mais, M. le Duc, jugez un peu si un poète d'opéra-comique doit avoir le pas sur un poète tragique. Si quelqu'un doit protéger le ton des héros, je crois que c'est vous.

M. DÉCOUSU.

Oui, le vrai ton des héros, mais celui qu'ils n'ont jamais eu, et qu'ils n'auront jamais, cela est différent.

M. RONFLANT.

Qu'ils n'auront jamais ?

M. DÉCOUSU.

Assurément; au lieu que moi, je peins la nature et la vérité.

M. RONFLANT.

La nature et la vérité ! Il y a bien du mérite à toujours copier ! Où est donc le génie ?

M. DÉCOUSU.

Molière manquait de mérite. Osez-vous dire cela ?

M. RONFLANT.

Molière !.... Molière n'a point fait de tragédies.

LE DUC.

Eh ! Messieurs, ne disputez pas; je n'ai pas le tems.

M. RONFLANT.

M. le Duc, suivant votre conseil, j'ai cherché pour mon dénoûment, et j'ai imaginé un tyran de plus.

M. DÉCOUSU.

Moi, j'ai cru que ma Chaise de poste était une nouveauté dont vous seriez content.

LE DUC.

Je vous ai déjà dit que j'étais occupé très-sérieusement.

M. RONFLANT.

Si M. le Duc voulait nous faire part de ses productions...

M. DÉCOUSU.

Nous serions bien sûrs d'avoir de quoi admirer.

LE DUC.

Non, vous dis-je; j'ai passé toute la matinée à rêver, à barbouiller du papier sans pouvoir rien faire.

M. RONFLANT.

C'est qu'apparemment c'est un nouveau genre que M. le Duc a choisi ?

LE DUC.

Non, au contraire : c'est un couplet ; ainsi vous voyez bien...

M. DÉCOUSU.

Personne n'en fait assurément aussi facilement que M. le Duc.

LE DUC.

Ordinairement cela ne me coûte rien ; mais aujourd'hui je ne sais ce que j'ai.

M. RONFLANT.

Est-ce un sujet rare ?

LE DUC.

Non ; c'est un bouquet.

M. DÉCOUSU.

Un bouquet ?

LE DUC.

Oui, un bouquet pour une femme que j'aime ; et vous sentez bien qu'il faut que cela soit neuf ; qu'il faut de la pensée. Asseyez, asseyez-vous là.

M. RONFLANT.

Mais la pensée, M. le Duc l'a trouvée ?

LE DUC.

Moi!

M. DÉCOUSU.

Oui, un bouquet:

LE DUC.

C'est vrai; c'est moi qui veux que ce soit un bouquet. Comme vous dites, voilà la pensée trouvée. Mais il faut la mettre en chant, et voilà le difficile.

M. DÉCOUSU.

Avez-vous choisi un air?

LE DUC.

Bon! j'en ai cent.

M. DÉCOUSU.

Il faut s'arrêter à un seul.

LE DUC.

C'est vrai aussi, j'avais envie de prendre...

M. RONFLANT.

M. Décousu vous en dira, M. le Duc.

M. DÉCOUSU.

Oui, prenez...

(Il chante.)

C'est la fille à Simonette (*).

(*) C'est un air d'Annette et Lubin.

LE DUC.

C'était justement celui-là que j'avais en vue...

M. RONFLANT.

Eh bien ! votre couplet est fait.

LE DUC.

Pas tout-à-fait.

M. RONFLANT.

Pardonnez-moi, tenez, écrivez.

LE DUC, prenant sa plume.

C'est vrai, les choses viennent quelquefois comme cela sans peine.

M. DÉCOUSU.

Sans peine ! Vous n'en avez sûrement pas.

M. RONFLANT.

Vous commencez par dire.

(Il chante.) (*)

Que de fleurs on va répandre...

LE DUC.

Oh ! pour ce vers-là, je l'ai déjà écrit plus de vingt fois, et je l'ai effacé de même.

M. RONFLANT.

Pourquoi l'effacer ? Il est bon ; il annonce la fête.

(*) On chante tous les vers à mesure qu'on les fait.

LE DUC.

C'est vrai.

(Il écrit.)

Que de fleurs on va répandre

M. DÉCOUSU.

Dans un jour aussi charmant !

LE DUC.

Voilà ce que j'ai fait :

Que de fleurs on va répandre
Dans un jour aussi charmant !

M. RONFLANT.

Vous allez d'un train ! Attendez ; voyons ce que vous allez dire. Laissons faire M. le Duc, ne le troublons pas.

LE DUC.

Je dirais, par exemple..

M. DÉCOUSU.

Que de chants se font entendre

M. RONFLANT.

Pour exprimer ce qu'on sent !

LE DUC.

Oui, oui.

Que de chants...

M. DÉCOUSU.

Se font entendre.

LE DUC.

Un moment, s'il vous plait

Pour...

M. RONFLANT.

Exprimer ce qu'on sent!

LE DUC.

Pour exprimer ce qu'on sent!

Je ne trouve pas mal ces deux vers-là. Qu'en dites-vous? Ne me flattez pas; parlez-moi naturellement.

Que de fleurs se font entendre.

M. DÉCOUSU.

Que de chants...

LE DUC.

Oui, oui.

Que de chants se font entendre
Pour exprimer ce qu'on sent!

Cela va bien.

M. RONFLANT.

A merveille!

LE DUC.

Voyons un peu le reste. Je voudrais parler de ses grâces.

M. RONFLANT.

Oui, de ses grâces; c'est très-bien vu.

M. DÉCOUSU.

Vos grâces, votre art de plaire.

LE DUC.

Oui, je dis :

Vos grâces, votre art de plaire.

Écrivons.

M. RONFLANT.

Ce n'est sûrement pas nous qui le fesons dire à M. le Duc.

LE DUC.

Vos grâces, votre art de plaire...

M. RONFLANT.

Font répéter tous les jours...

LE DUC.

Se répètent tous les jours.

M. RONFLANT.

Non, non, vous dites :

Font répéter tous les jours.

LE DUC.

Oui, oui, je dis :

Font répéter tous les jours.

Font répéter, font répéter ! Il y a bien de quoi ; c'est qu'il faut peindre en chantant...

M. DÉCOUSU.

Sans doute, et c'est là votre talent.

LE DUC.

Oui, je n'y suis pas absolument maladroit.

Font répéter tous les jours

M. DÉCOUSU.

C'est la fête de Cythère.

LE DUC.

Oh! pour celui-là, je me le vole à moi-même en le fesant; je n'ai pas dit autre chose de la matinée.

C'est la fête de Cythère,

M. RONFLANT.

C'est la fête des amours.

LE DUC.

Cela va de soi-même; fête de Cythère, fête des amours. Qui dit l'un dit l'autre.

M. DÉCOUSU.

Dites, qui fait l'un fait l'autre.

LE DUC.

Sûrement.

C'est la fête des amours.

M. RONFLANT.

C'est un tableau charmant!

M. DÉCOUSU.

On ne voit que des guirlandes dans les airs.

M. RONFLANT.

Des fleurs les parfument; c'est un spectacle enchanteur! Personne que vous ne pourrait dire aussi bien :

C'est la fête de Cythère
C'est la fête des amours.

LE DUC.

Il est vrai que je n'en suis pas mécontent, j'ose le dire.

M. DÉCOUSU.

Parbleu ! je le crois bien.

LE DUC.

Revoyons tout le couplet, Messieurs, je vous en prie.

(Il chante.)

Que de fleurs on va répandre
Dans un jour aussi charmant !
Que de chants se font entendre
Pour exprimer ce qu'on sent !

M. RONFLANT.

Je vois la décoration de la fête ! Quelle pompe ! quelle magnificence !

M. DÉCOUSU.

Les chœurs chantans sont rangés à droite et à gauche.

LE DUC.

C'est vrai, je n'y avais pas pris garde.

M. RONFLANT.

Bon ! rien ne manque à cette fête ; quelle imagination !

M. DÉCOUSU.

Et dans un seul couplet.

LE DUC.

Vos grâces, votre art de plaire
Font répéter tous les jours :
C'est la fête de Cythère,

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est la fête des amours.

M. RONFLANT.

Divin !

M. DÉCOUSU.

Délicieux !

LE DUC.

Je suis bien aise que vous en soyez contens.

M. DÉCOUSU.

Contens ?

M. RONFLANT.

Nous en sommes enchantés, ravis.

LE DUC.

Eh bien ! croiriez-vous que ce matin j'ai été au point de croire que je ne parviendrais jamais à faire ce couplet ?

M. DÉCOUSU.

Vous ne connaissez pas vos talens, M. le Duc.

M. RONFLANT.

Quand voulez-vous que je revienne pour mon cinquième acte ? car je voudrais après obtenir une lecture des comédiens.

LE DUC.

Mais, quand vous voudrez.

M. RONFLANT.

J'ai grand besoin que M. le Duc veuille bien leur faire parler par quelqu'un.

LE DUC.

Je le veux bien : vous me direz par qui.

M. RONFLANT.

C'est que c'est difficile.

M. DÉCOUSU.

Moi, je ne demande que le suffrage de M. le Duc sur mon ariette ; car le musicien est content.

LE DUC.

Nous verrons. Je vous dirai naturellement...

M. DÉCOUSU.

C'est là tout ce qui me retient ; les rôles sont déjà distribués, et cela ira tout de suite.

LE DUC.

Je vous le ferai dire.

M. DÉCOUSU.

Pour votre couplet, M. le Duc, je voudrais l'avoir fait.

M. RONFLANT.

Et moi aussi, je vous en réponds.

LE DUC.

Vous me faites le plus grand plaisir...

M. RONFLANT.

Je vous en demanderai une copie la première fois.

LE DUC.

Vous l'aurez.

MM. RONFLANT et DÉCOUSU, chantant en s'en allant.

C'est la fête de Cythère,
C'est la fête des amours.

SCÈNE III.

LE DUC, DUPRÉ.

LE DUC.

Hola ! quelqu'un !

DUPRÉ.

Monseigneur ?

LE DUC.

Allons.

DUPRÉ.

Eh bien ! Monseigneur, votre couplet ?

LE DUC.

Il est fait

DUPRÉ.

Et vous en êtes content !

LE DUC.

Je t'en réponds : il est charmant !

DUPRÉ.

Je savais bien que vous en viendriez à bout. Je n'avais garde de renvoyer ces Messieurs.

LE DUC.

Allons, viens ; je te le chanterai en m'habillant.

(Il s'en va, et il emporte le couplet.)

FIN DU SEIGNEUR AUTEUR.

LA STATUE,

OU

IL NE FAUT PAS CONDAMNER LES GENS SANS LES ENTENDRE,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

M. Sw

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE MIREVAL
Mlle DE RICHEVIÈRE, nièce de la Comtesse.
LE MARQUIS DE BRÉCY.
LE BARON DE FONPRÉ.
LE CHEVALIER DE CLAIREFOND.
UN LAQUAIS.

La scène est à Auteuil, dans le bosquet neuf du jardin du Marquis de Brécy.

LA STATUE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS.

Le Baron me suivait; qu'est-il devenu? Mon cœur a besoin d'un ami pour soulager la douleur qui m'accable; s'y refuserait-il? Non, je le vois; j'ai tort de l'accuser. Le malheur nous rend souvent injustes et coupables.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

Eh bien! Marquis, me confierez-vous enfin le sujet de votre tristesse?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher Baron, à l'instant même; ce qui m'a fait désirer de vous parler ici, c'est que je veux vous y montrer le seul objet de consolation qui me reste.

LE BARON.

Ici, un objet de consolation?

LE MARQUIS.

Ou de regrets, n'importe; écoutez-moi. Vous savez que je devais épouser la Comtesse à mon retour de Touraine, où je l'ai connue. Quel heureux tems! elle m'aimait alors; du moins je le croyais!

LE BARON.

Qui peut vous faire imaginer qu'elle ait pu changer?

LE MARQUIS.

Tout, Baron. Que je regrette l'heureux séjour de la province! On est aimé sans distraction. Sûr d'occuper entièrement l'objet qu'on aime, que faut-il de plus?

LE BARON.

Quoique la Comtesse y soit née, en vous épousant elle ne pouvait y demeurer longtems.

LE MARQUIS.

Ah! sans l'état de ma mère, qui ne lui permet pas de quitter ce lieu-ci, je n'aurais pas été pressé de l'amener à Paris. J'espérais qu'ayant sa nièce avec elle en y arrivant, que demeurant avec ma mère et à Auteuil, ce serait la même chose que lorsque nous étions en province.

LE BARON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Je n'avais pas pensé que demeurer à Auteuil c'est être à Paris.

LE BARON.

C'est là ce qui vous fait retarder votre mariage ?

LE MARQUIS.

Sans doute. La Comtesse a désiré de voir Paris ; le goût de la dissipation s'est emparé d'elle ; l'exemple, les airs l'ont entraînée ; les plaisirs, les diverses connaissances, tout a contribué à la distraire de l'amour que je croyais qu'elle avait pour moi.

LE BARON.

Ne la suiviez-vous pas dans ces différens amusemens ?

LE MARQUIS.

Oui, mais semblable à l'homme qui donne le bras à une femme au bal, c'était moi dont elle était le moins occupée : témoin de toutes les agaceries qu'elle fesait, de ce désir de plaire à la multitude, mon cœur sans cesse déchiré ne put soutenir de la suivre en étant ainsi oublié ; et j'ai voulu laisser passer les premiers momens d'ivresse où tant d'objets nouveaux l'avaient plongée.

LE BARON.

Sans lui faire aucun reproche de cette espèce d'oubli ?

LE MARQUIS.

Les reproches ne ramènent point un cœur: ils font craindre à une femme qu'on ne veuille attenter à sa liberté; et ils finissent par l'aigrir et par l'éloigner.

LE BARON.

Elle est peut-être piquée de votre froideur, du peu d'empressement que vous montrez de l'épouser, ne l'ayant amenée à Paris que dans ce dessein?

LE MARQUIS.

Bien loin de pouvoir m'en flatter, je ne lis plus que de l'indifférence dans ses yeux.

LE BARON.

Et dans les vôtres, y voit-elle la même vivacité?

LE MARQUIS.

Cherche-t-elle seulement à pénétrer ce qui se passe dans mon ame?

LE BARON.

Au lieu de vous livrer à la douleur, que ne lui parlez-vous? le manque de confiance éloigne souvent des cœurs faits pour s'aimer toujours. Permettez-moi de vous servir; je veux...

LE MARQUIS.

Non, mon cher Baron, il serait inutile.

Cette froideur encore n'est pas le seul reproche que je puisse faire à la Comtesse.

LE BARON.

Comment?

LE MARQUIS.

Un goût nouveau m'a entièrement banni de son cœur. Le Chevalier s'est occupé de lui plaire, et il n'y a que trop réussi.

LE BARON.

Vous verrez que c'est encore une autre erreur.

LE MARQUIS.

Mon malheur ne me permet pas d'en douter; un cœur qui sait aimer connaît facilement quand il a un rival qu'on lui préfère.

LE BARON.

Les amans sont souvent injustes lorsqu'ils sont jaloux. Mais quel est donc votre espoir?

LE MARQUIS.

Hélas! aucun.

LE BARON.

Et cet objet de consolation que vous devez goûter ici, quel est-il? Vous proposez-vous de devenir infidèle, avec tant d'amour?

LE MARQUIS.

J'en suis bien éloigné. Je ne veux jamais

cesser d'aimer la Comtesse, je veux ici la regretter toujours, et y adorer son image, que moi seul y verrai.

LE BARON.

Je ne vous comprends point.

LE MARQUIS.

Je vais vous expliquer ce mystère. Ceci vous paraîtra un peu romanesque ; mais n'importe. Ce bosquet, caché dans l'épaisseur de ce bois, vient d'être fini depuis huit jours : je l'avais consacré à la Comtesse ; je comptais l'y amener le lendemain de mon mariage, et l'y surprendre agréablement, en lui fesant voir une statue qui la représente. Malheureusement, hélas ! ce n'est plus le tems de penser à faire cette galanterie ! J'ai fait cacher cette figure derrière ce treillage, qui se sépare et la laisse voir quand je veux, en poussant un simple ressort. Voilà, mon ami, la divinité que je veux adorer le reste de ma vie.

LE BARON.

C'est un délire que ce projet ; je veux absolument vous en guérir, et...

LE MARQUIS.

J'entends quelqu'un ; c'est la voix de la Comtesse et celle de sa nièce. Comment ont-elles pu pénétrer jusqu'ici ? Tâchez de le découvrir ; je m'enfuis ; restez un moment avec

elles, et revenez me trouver. Nous choisirons le tems où elles seront rentrées pour venir ici.

(Il s'échappe.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE, LE BARON.

LA COMTESSE.

Ah! M. le Baron, vous connaissez ce bosquet que le Marquis vient de faire faire, et qu'il nous cachait?

LE BARON.

Madame, je le vois pour la première fois.

LA COMTESSE.

Le hasard me l'a fait découvrir. Je cherchais un endroit écarté pour causer avec ma nièce, et je ne croyais pas en trouver un aussi agréable. Mais vous étiez avec le Marquis?

LE BARON.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Que fesiez-vous donc ici? il vous montrait son ouvrage apparemment?

LE BARON.

Il est vrai; mais vous avez affaire avec Mademoiselle, ainsi...

(Il s'en va.)

LA COMTESSE.

Nous vous reverrons; vous ne retournez pas aujourd'hui à Paris ?

LE BARON.

Non, Madame, je n'irai que demain.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE.

LA COMTESSE.

Il m'évite; il connaît sans doute l'infidélité du Marquis; et il peut l'approuver !

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Mais le Marquis vous aimait si sincèrement! Comment pouvez-vous le soupçonner d'infidélité ? Ah! ma tante, je mourrais plutôt que d'avoir un pareil soupçon sur l'amour que le Chevalier a pour moi.

LA COMTESSE.

Vous êtes bien jeune, ma nièce; et vous ne connaissez pas encore les hommes.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

S'il y en a de perfides, je jurerais bien que le Chevalier ne sera jamais de ce nombre-là.

LA COMTESSE.

J'approuve cette façon de penser; il faut

estimer ce qu'on aime. Voilà comme je croyais que je ferais toujours avec le Marquis, avant de venir à Paris. J'ai vu naître la froideur, j'ai cru la pouvoir ranimer par la jalousie. Il ignore que le Chevalier doit vous épouser; en essayant de le faire paraître amoureux de moi, j'ai eu la douleur de voir le Marquis insensible à cette épreuve; non, il ne m'aime plus!

Mlle RICHEVIÈRE.

Peut-être craint-il de vous offenser en vous montrant de la jalousie. Cessez cette feinte, puisqu'elle est inutile.

LA COMTESSE.

Elle ne durera pas long-tems, ma chère nièce; je suis même fâchée d'avoir retardé pour cela votre bonheur; dès ce jour même, je vais tout réparer.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Quoi! dès ce jour! Ah! ma chère tante!.. Mais si vous n'êtes pas heureuse, il manquera toujours quelque chose à la satisfaction que je vais goûter.

LA COMTESSE.

Ce sentiment prouve bien votre tendresse pour moi, et me la rend plus chère à chaque instant. Apprenez donc tout ce que je redoute. Je me promenais avant-hier seule et fort tard; je m'égarai en rêvant à la froideur

du Marquis. Il fesait clair de lune : le hasard m'amena proche de ce bosquet. J'entendis parler, c'était lui : il se plaignait. Je m'avançai sans bruit, et j'écoutai.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

O ciel ! avec qui était-il ? je frémis pour vous !

LA COMTESSE.

Il était seul.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Et il parlait ? Vous n'avez sûrement pas vu à qui ?

LA COMTESSE.

Il était seul, vous dis-je. Il adressait des plaintes entrecoupées de soupirs, à une statue qu'il accusait d'ingratitude. Voilà souvent comme les hommes abandonnent qui les aime, pour vouloir être aimé de qui les délaisse.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Il parlait à une statue ! ici ?

LA COMTESSE.

Ici.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Mais il n'y en a point.

LA COMTESSE.

Il y en a sûrement une que nous ne voyons pas.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Parler à une statue! Ma tante, vous vous moquez de moi. Que peut-on lui dire?

LA COMTESSE.

Ah! ma nièce! il lui disait qu'il l'adorerait toujours.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je crains en vérité que la tête ne lui ait tourné. Cela est effrayant, au moins; et je ne vois pas pourquoi vous seriez jalouse de cette statue.

LA COMTESSE.

Je vais vous l'apprendre. Avant de m'aimer, le Marquis aimait la marquise de Vermont; il en était aimé : mais la fortune de la Marquise étant réduite à rien, ses parens la forcèrent d'épouser Vermont, qui est très-riche. Il y avait dix ans qu'elle était mariée, lorsque je connus le Marquis; il la regrettait toujours aussi vivement. Un cœur si tendre me parut estimable; je désirai de pouvoir le consoler; j'y parvins, et je l'aimai comme je l'aime encore. Si cette statue était celle de la Marquise, si c'est cet amour qui s'est ranimé, j'en mourrai de douleur.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Mais, où est-elle? Cherchons. (*Elle regarde de tous côtés.*) Je ne vois rien.

LA COMTESSE.

Elle ne saurait paraître sans savoir le secret qui peut ouvrir ce qui nous la cache; mais à force d'argent, l'ouvrier qui l'a faite m'a donné ce secret. Je l'ai ici.

(Elle tire un papier.)

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Voyons promptement.

LA COMTESSE, montrant sur son papier.

Voici le treillage comme il est fait. Lisons. » En poussant le bouton A, la niche s'ouvre; » en poussant le bouton B, elle se referme. »

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ah! ma tante! que ce soit moi, je vous prie. (*Elle va pousser un bouton.*) Eh bien! la niche ne s'ouvre pas.

LA COMTESSE.

C'est que c'est l'autre bouton sans doute; essayons.

(Le treillage s'ouvre, et l'on voit une statue de femme.)

Mlle DE RICHEVIÈRE, avec joie.

Ah! ma tante, que vois-je!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

C'est vous-même.

LA COMTESSE.

Moi ?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, examinez bien, ce sont tous vos traits. Il vous aime toujours !

(Elle embrasse la Comtesse.)

LA COMTESSE.

J'ai peine à retenir l'excès de ma joie.

Mlle DE RICHEVIÈRE, la soutenant.

Ah ! jouissez de tout votre bonheur.

LA COMTESSE.

C'était donc à moi qu'il parlait, qu'il adressait des plaintes si tendres !

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Et vous le croyiez ingrat ! Vous voyez bien, ma tante, qu'il ne faut pas soupçonner légèrement son amant d'être infidèle.

LA COMTESSE.

Oui, ma chère nièce, vous avez raison.

(Elle rêve.)

Mlle DE RICHEVIÈRE.

A quoi pensez-vous donc ?

LA COMTESSE.

Il me vient une idée... Oui.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA COMTESSE.

Je dois récompenser le Marquis de tous les maux que je lui ai causés.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oh ! pour cela, oui.

LA COMTESSE.

Je gagerais qu'il était ici avec le Baron, pour lui faire voir cette statue.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

J'en jurerais, moi.

LA COMTESSE.

Nous allons refermer ce treillage.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, oui, venez.

(Elles ferment le treillage.)

LA COMTESSE.

Je pourrai pénétrer à travers la charmille qui est derrière la figure, me mettre à sa place ; et quand le Marquis reviendra pour la montrer au Baron, ce sera moi qu'il trouvera.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ah ! ma tante ! c'est l'amour même qui vous inspire.

LA COMTESSE.

Ma robe est blanche, une gaze, un voile...

allie m'ajustera tout cela à merveille, pour qu'au premier coup d'œil il s'y méprenne un instant.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Qu'il sera délicieux pour lui, cet instant!

LA COMTESSE.

Restez ici pour l'empêcher, ainsi que le Baron, d'approcher avant que j'aie pu me placer.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je ne demande pas mieux.

LA COMTESSE.

Asseyez-vous sur ce banc, et faites semblant de lire. Avez-vous un livre?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ma tante, voilà le Chevalier.

LA COMTESSE, souriant.

J'entends, vous n'aurez pas besoin de livre, n'est-ce pas?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Si vous permettez....

LA COMTESSE.

Quand le Marquis et le Baron viendront, vous ne vous en irez que lorsque je vous enverrai dire de me venir parler.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je n'ai point d'autre affaire, je vous réponds.

LA COMTESSE.

Ne dites rien au Chevalier de mon projet; sa vivacité, sa joie pourraient le déranger.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Ne craignez rien.

LA COMTESSE.

La contrainte ne sera pas longue.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Monsieur le Chevalier, j'ai une affaire qui ne me permet pas de rester ici : mais je vous y laisse en bonne compagnie; vous n'avez pas, je crois, à vous plaindre de ma confiance en vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame; mais j'ai à me plaindre du retard que vous apportez à mon mariage. Je suis très-aise de vous servir; mais il est cruel que ce soit un ingrat qui empêche l'amant tendre et constant d'être heureux.

LA COMTESSE.

Ne voyez-vous pas autant que vous le voulez ce que vous aimez? Ce n'est pas une situation si fâcheuse; et vous pourriez être plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Il est vrai; mais que vous sert de me faire jouer un personnage comme celui que je fais auprès de vous, quand le Marquis ne montre pas la moindre jalousie?

LA COMTESSE.

Elle est peut-être sur le point d'éclore.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, je ne vous comprends point; je vois régner sur votre visage une espèce de satisfaction...

LA COMTESSE, souriant.

C'est sans doute l'espoir qui renaît; que sait-on? Adieu, Chevalier, je vous reverrai ici.

SCÈNE VI.

Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je ne comprends rien à tout ceci, Mademoiselle. La Comtesse n'est point comme à

l'ordinaire; vous-même ne semblez plus partager mon impatience; qu'est-ce que cela veut dire? Que dois-je craindre ou espérer?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Le retard ne doit vous faire rien craindre.

LE CHEVALIER.

Ah! quand on aime bien vivement, tout doit alarmer.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Non : tout au contraire, on doit jouir de son bonheur, surtout lorsque l'on est sûr d'être aimé.

LE CHEVALIER.

Mais ne peut-il pas échapper ce bonheur, lorsqu'on le craint le moins? Votre tranquillité n'est-elle pas désespérante? Vous n'êtes pas aujourd'hui comme je vous ai vue jusqu'à présent. Loin de partager ma peine...

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Quelle peine voulez-vous que j'aie? Vous m'aimez, que me faut-il de plus?

LE CHEVALIER.

Aimer autant que je vous aime.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Et qui vous dit que je sois changée? Je connais votre cœur; qui pourrait m'alarmer?

LE CHEVALIER.

Je m'y perds..... Ah ! si je suis injuste, pardonnez à l'amour le plus tendre qui fut jamais !

Mlle DE RICHEVIÈRE, soupirant.

Ah !

LE CHEVALIER.

Vous soupirez ?

Mlle DE RICHEVIÈRE, à part.

Si je pouvais lui dire...

LE CHEVALIER.

Vous parlez bas.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Tenez... Ce soir je vous dirai....

LE CHEVALIER.

Quoi ?

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, vous le saurez.

LE CHEVALIER.

Vous augmentez mon inquiétude.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Calmez-vous ; je vous réponds qu'il ne peut nous arriver rien que d'heureux.

LE CHEVALIER.

Vous me trompez peut-être...

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Non, je vous le jure; je ne sais point feindre, et ce soupçon m'offense.

LE CHEVALIER, piqué.

Je suis injuste, je le sens; je me tairai. Vous avez des secrets pour moi, quand jusqu'au moindre mouvement de mon cœur vous est connu. Où règne l'amour, la confiance doit aussi régner; mais...

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Je ne vous aime pas? Achevez; le pensez-vous?

LE CHEVALIER.

Comment voulez-vous que je croie...

Mlle DE RICHEVIÈRE, piquée.

Je ne veux rien, Monsieur.

LE CHEVALIER, à genoux.

O ciel! que je meure à vos pieds si j'ai pu vous accuser...

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Douter de mon cœur! et dans quel instant!

LE CHEVALIER.

Voyez mon repentir; je consens à vous perdre pour toujours, si j'ai jamais d'autres volontés que les vôtres.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Si votre bonheur et le mien ne dépendaient pas du secret que je vous fais, pourrais-je me taire ?

LE CHEVALIER.

Ah ! vous me ravissez !

(Il se relève et lui baise la main.)

Mlle DE RICHEVIÈRE.

J'entends quelqu'un.

LE CHEVALIER.

C'est le Baron et le Marquis.

SCÈNE VII.

Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, au Baron.

Retirons-nous, la Comtesse est peut-être près d'ici.

LE BARON.

Je vais le savoir. (*Ils avancent.*) M. le Chevalier, je vous croyais ici avec madame la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Vous voyez que non, une affaire l'a fait rentrer chez elle.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Oui, sans quoi nous y serions ; mais elle nous a promis de nous faire avertir quand elle serait libre.

LE BARON.

Voici un de ses gens.

SCÈNE VIII.

Mlle DE RICHEVIÈRE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE BARON, UN LAQUAIS.

Mlle DE RICHEVIÈRE, au laquais.

Ma tante me demande ?

LE LAQUAIS.

Oui, Mademoiselle.

Mlle DE RICHEVIÈRE.

J'y vais. Venez-vous, M. le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Sûrement ; je ne vous quitte pas.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Il ne la quitte pas ! Non, pour la suivre chez la Comtesse. Ai-je tort d'être jaloux ?

LE BARON.

Oui ; car si la Comtesse aimait le Chevalier, l'aurait-elle laissé ici tête à tête avec sa nièce ?

LE MARQUIS.

Mais, s'il était possible qu'elle m'aimât encore, verrait-elle ma froideur sans inquiétude ? Pourquoi écouter le Chevalier avec tant de complaisance ? Tout ce qu'il fait la charme ; elle ne cesse de le louer, et en ma présence.

LE BARON.

Ce serait là ce qui me ferait croire...

LE MARQUIS.

Qu'elle ne l'aime pas ?

LE BARON.

Sans doute ; sans cela elle y mettrait plus de mystère.

LE MARQUIS.

Elle croit peut-être que j'ai cessé de l'aimer, et elle se venge. Ma situation est af-

freuse : j'en mourrai ; mais c'est ici que je veux expirer.

LE BARON.

Quel délire !

LE MARQUIS.

Oui, viens, regarde cette image que j'adore.

(Il ouvre le treillage, et l'on voit la Comtesse à la place de la statue.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

Ah ! c'est elle-même ! Eh bien ! tombe à ses pieds.

LE MARQUIS.

Que vois-je ?

LA COMTESSE.

Celle qui n'a jamais cessé de vous aimer, et qui vous aimera toujours.

LE MARQUIS.

N'est-ce point un songe ?

LA COMTESSE.

Non, Marquis. Quand c'est parce que l'a-

mour est extrême qu'il peut offenser, il mérité d'être excusé.

LE MARQUIS.

Je meurs de joie et de regret !

LA COMTESSE.

Au sein de la constance, comment pouvions-nous nous soupçonner d'infidélité !

LE MARQUIS.

Je ne le comprendrai jamais.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, Mlle DE RICHEVIÈRE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BARON.

LA COMTESSE.

Tenez, Marquis, voilà l'objet de votre jalousie; voilà le Chevalier, dont vous avez retardé, sans le savoir, le mariage avec ma nièce.

LE MARQUIS.

Quoi ! il l'épouse ?

LA COMTESSE.

Oui, dès demain.

LE MARQUIS.

Que de torts j'ai à réparer ! et qu'ils doivent tous deux m'en vouloir !

Mlle DE RICHEVIÈRE.

Vous allez faire le bonheur de ma tante ; le nôtre le suivra ; nous n'avons rien à vous reprocher.

FIN DE LA STATUE.

LE

MARCHAND DE BIJOUX,

OU

AVEC LES FRIPONS IL N'Y A RIEN A GAGNER,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

M. Sm

PERSONNAGES.

M. DE LA GRIFFE.
Habit rouge à boutons d'or, vieille veste d'or, chapeau sur la tête, et épée.

M. BONTOUR.
Habit noir, épée, chapeau sur la tête.

M. PAFFE.
Surtout vert, veste rouge, chapeau sur la tête, et épée.

ÉZÉCHIEL, Juif, marchand de bijoux.
Frac brun à boutons plats, perruque noire, col noir, mauvais chapeau.

M. POMART.
Habit noir, perruque à nœuds, chapeau sous le bras, et canne.

UN GARÇON CAFETIER.
Veste brune et tablier.

La scène est dans un café.

LE

MARCHAND DE BIJOUX,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BONTOUR, M. DE LA GRIFFE.

M. BONTOUR.

La Griffe, as-tu fait quelque chose hier au bal?

M. DE LA GRIFFE.

Oui; j'ai eu deux montres, et une boucle d'oreille.

M. BONTOUR.

Et comment diable as-tu fait.

M. DE LA GRIFFE.

J'étais masqué en domino noir, comme tu sais...

M. BONTOUR.

Oui.

M. DE LA GRIFFE.

J'étais dans la foule, derrière une femme qui donnait le bras à une autre, quand cette

M. DE LA GRIFFE.

Et toi, Bontour?

M. BONTOUR.

J'ai joué.

M. DE LA GRIFFE.

Heureusement?

M. BONTOUR.

Je te le demande! Cependant, pas trop.

M. DE LA GRIFFE.

Au vingt-un?

M. BONTOUR.

Oui, avec mes onze tout faits dans ma poche.

M. DE LA GRIFFE.

Et les figures sont venues?

M. BONTOUR.

Oui; mais toujours j'ai eu bien peur d'être soupçonné. J'ai quitté, je me suis levé, et je n'ai plus fait que mettre sur les cartes des autres et des louis en tas, surtout quand un étourdi que je connais avait la main.

M. DE LA GRIFFE.

Mais il faut gagner.

M. BONTOUR.

Sûrement; mais je gagnais toujours plus que je ne perdais.

M. DE LA GRIFFE.

Sur la carte d'un autre ! Comment fais-tu ?

M. BONTOUR.

Je lui répétais trois ou quatre fois, Monsieur, tenez-vous cela, tenez-vous cela, tenez vous cela ? Il me répondait impatiemment oui, Monsieur, je tiens tout, sans savoir ce que j'avais mis. Quand il gagnait, je prenais mes louis, et je ne lui en jetais que la moitié.

M. DE LA GRIFFE.

Ah ! oui ! c'est fort bien.

M. BONTOUR.

Et quand je gagnais, en étalant mon argent, je le doublais.

M. DE LA GRIFFE.

Diable ! tu dois avoir gagné beaucoup.

M. BONTOUR.

Non, j'ai été malheureux ; et puis ce diable de chevalier Sapin m'observait ; et toutes les fois que j'ai gagné, il me toujours dit tout haut : Monsieur, je vous ai donné un louis, quelquefois deux : si bien que je l'ai menacé de ne plus jouer, s'il voulait deux louis.

M. DE LA GRIFFE.

Il y a des gens bien heureux ! Sans rien

risquer, cet homme-là partage avec tout le monde. Que ne joue-t-il lui-même?

M. BONTOUR.

Cela lui est défendu.

M. DE LA GRIFFE.

Ah! je ne le savais pas.

M. BONTOUR.

Qu'est-ce que tu comptes faire aujourd'hui?

M. DE LA GRIFFE.

Mais, je ne sais pas trop.

M. BONTOUR.

Tu t'es paré pourtant.

M. DE LA GRIFFE.

Et toi aussi.

M. BONTOUR.

C'est pour éviter le signalement.

M. DE LA GRIFFE.

Sans doute, il faut varier ses habillemens. A propos, Fanchon Lacroix me tourmente.

M. BONTOUR.

Sur quoi?

M. DE LA GRIFFE.

Elle dit qu'il y a long-tems que je ne lui ai rien donné.

M. BONTOUR.

Mais cette montre que je lui ai vue, qui venait de toi?

M. DE LA GRIFFE.

Elle a été réclamée, il a fallu la rendre.

M. BONTOUR.

Elle doit bien crier; car tu dînes chez elle souvent.

M. DE LA GRIFFE.

Oui: voilà pourquoi il faut que je songe à lui trouver quelque chose; c'est qu'il n'y a guère d'occasions, et qu'elle me presse.

M. BONTOUR.

Ah! tiens, voilà Ézéchiel.

M. DE LA GRIFFE.

Qu'est-ce que c'est?

M. BONTOUR.

Ce Juif qui vend des bijoux d'or.

M. DE LA GRIFFE.

Ah! ah! tu as raison.

M. BONTOUR.

Parbleu! il ne sera pas difficile de....

M. DE LA GRIFFE.

Oui, je t'entends. Écoute-moi; te souviens-tu de ce que nous disions l'autre jour avec Raffe?

M. BONTOUR.

Oui.

M. DE LA GRIFFE.

Eh bien ! il faudrait l'avertir ; c'est un moyen excellent que nous n'avons pas encore employé.

M. BONTOUR.

C'est vrai ; je sais où il est, l'affe ; veux-tu que j'aille le lui dire ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui vraiment. Ne perds pas de tems, je t'attendrai.

M. BONTOUR.

Je reviens dans le moment.

SCÈNE II

M. DE LA GRIFFE, ÉZÉCHIEL, LE GARÇON.

ÉZÉCHIEL.

Messieurs, achetez toutes sortes te bijoux ; tes montres, tes tabatières, tes étuis, j'ai toutes sortes ; achetez, s'il vous plaît, vous à moi.

M. DE LA GRIFFE.

Garçon.

LE GARÇON.

Monsieur ?

M. DE LA GRIFFE.

Donnez-nous deux verres de liqueur.

LE GARÇON.

Monsieur, vous allez les avoir tout à l'heure.

ÉZÉCHIEL.

M. la Marquis, achetez-moi quelque chose, je ferai pon marché.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, et tu me tromperas.

ÉZÉCHIEL.

Non, Monsieur, je jure sur mon honneur.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, l'honneur d'un Juif!

ÉZÉCHIEL.

Monsieur, vous croyez pas, vous autres; mais je suis pour tire la vérité.

M. DE LA GRIFFE.

Je t'en réponds. Je sais bien que vous êtes charmés de tromper un chrétien.

ÉZÉCHIEL.

Oh! cela il est pon, M. la Marquis, pour un patinage; je crois pas que vous croyez, et puis tout la monde il vous tira bien si je trompe jamais seulement un personne.

SCÈNE III.

M. DE LA GRIFFE, M. BONTOUR, LE GARÇON, ÉZÉCHIEL.

M. BONTOUR, bas à M. de la Griffe.

Il va venir tout à l'heure.

M. DE LA GRIFFE.

C'est bon. Garçon !

LE GARÇON.

Monsieur ?

M. DE LA GRIFFE.

Eh bien ! cette liqueur ?

LE GARÇON.

Monsieur, je la tiens.

M. DE LA GRIFFE.

Allons donc.

LE GARÇON.

La voilà.

(Il apporte les deux verres. M. Bontour et M. de la Griffe boivent.)

ÉZÉCHIEL.

Eh bien ! M. Marquis, vous voulez donc pas acheter ?

M. DE LA GRIFFE.

Laissez-nous en repos.

M. BONTOUR.

Ah ! ah ! je crois que c'est Ézéchiel.

ÉZÉCHIEL

Oui, M. Comte, pour servir à vous. Dites donc à M. Marquis d'acheter.

M. DE LA GRIFFE.

Bon ! tous ces gueux-là sont des fripons.

M. BONTOUR.

Non, il est honnête homme, lui ; tu peux acheter, il vend en conscience. N'avais-tu pas envie d'avoir une boîte d'or ?

M. DE LA GRIFFE.

Oui ; mais je l'acheterai chez Tesnières.

ÉZÉCHIEL.

Donnez-moi, M. Marquis, le préférence ; je suis pour servir vous encore mieux tout comme M. Tesnières ; car j'ai acheté du meilleur marché encore, et qui est plus beau. Tenez, regardez, voilà un boîte, vous n'aurez pas pour la pareil prix avec un autre.

M. BONTOUR.

Elle est assez jolie.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, mais elle est bien pesante.

ÉZÉCHIEL.

C'est de l'argent toujours, dont on trouvera, quand M. la Marquis il voudra.

M. DE LA GRIFFE.

Oui, il a raison; elle est belle.

ÉZÉCHIEL.

Je donne encore d'autres à plus pon marché, qui a moins de poids.

M. DE LA GRIFFE.

J'aime assez celle-là. Bontour, que me conseilles-tu?

M. BONTOUR.

Je te conseille de la prendre.

M. DE LA GRIFFE.

Je la prendrai aussi; mais je veux savoir si le prix me convient.

ÉZÉCHIEL.

Le prix il est pour M. Marquis de trente-neuf louis d'or et douze francs.

M. DE LA GRIFFE.

Et combien y a-t-il d'or?

ÉZÉCHIEL.

Il y a pour près de trente-deux louis d'or, neuf onces et demie et plus encore, presque un gros. . . .

M. DE LA GRIFFE.

C'est sept louis et demi de façon.

ÉZÉCHIEL.

Je ne peux pas donner à moins.

M. DE LA GRIFFE.

Je n'en veux pas.

ÉZÉCHIEL.

Je suis fâché pour M. Marquis; il aurait
in fort pon marché. S'il y a pour la service
autre chose, je suis.

M. DE LA GRIFFE.

Allons, laisse-moi en repos.

ÉZÉCHIEL.

Monsieur, je temande pardon.

SCÈNE IV.

M. BONTOUR, M. DE LA GRIFFE, M. PAFFE, qui n'approche pas d'abord, ÉZÉCHIEL.

M. BONTOUR.

Tiens, voilà Paffe qui arrive; finis ton
marché.

ÉZÉCHIEL.

Eh bien! M. Marquis, voulez-vous pour
rente-neuf louis?

M. DE LA GRIFFE.

Me conseilles-tu de la prendre à ce prix-là?

M. DONTOUR.

Ma foi, oui; j'en ai vu une toute pareille l'autre jour, qui avait coûté quarante-cinq louis.

M. DE LA GRIFFE.

Eh bien! je la prends. (*Il la met dans sa poche.*) Mais je veux savoir si le poids fait trente-deux louis.

(Il tire sa bourse qu'il met sur la table.)

EZÉCHIEL.

Je vais compter devant monsieur le Comte.

(Il calcule.)

M. DE LA GRIFFE.

Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur?

M. DE LA GRIFFE.

Tenez, ôtez ces verres, et voilà votre argent. (*Il lui donne vingt-quatre sous.*) Le reste est pour vous.

LE GARÇON.

Je vous suis bien obligé, Monsieur.

M. DE LA GRIFFE.

Eh bien! le compte.

ÉZÉCHIEL.

Tout à l'heure, il est fait à ce moment.

M. PAFFE, à M. de la Griffe.

Ah ! je vous trouve donc enfin, Monsieur.

(Il lui donne un soufflet.)

M. DE LA GRIFFE, s'écriant.

Ah !

M. PAFFE.

Monsieur, je me suis trompé : je vous demande pardon.

(Il s'enfuit.)

M. DE LA GRIFFE met l'épée à la main.

Comment !

(Il le suit et laisse sa bourse sur la table. M. Boutour court après eux. Le garcon les regarde aller de la porte.)

SCÈNE V.

ÉZÉCHIEL, LE GARÇON.

ÉZÉCHIEL, restant auprès de la table.

Pardi ! voilà un grand malheur que cette honnête gentilhomme il a reçu là.

LE GARÇON, revenant.

Bon, ils sont bien loin ! ils ont déjà tourné le coin de la petite rue.

ÉZÉCHIEL.

Et connaissez-vous tous les deux ?

LE GARÇON.

Non, je ne les ai jamais vus.

ÉZÉCHIEL.

Si la première il est tué, l'autre il viendra toujours ; je reste ici auprès de son bourse.

LE GARÇON.

Vous a-t-il acheté quelque chose ?

ÉZÉCHIEL.

Une tabatière de trente-neuf louis d'or.

LE GARÇON.

L'a-t-il emportée ?

ÉZÉCHIEL.

Oui, j'ai donné à lui, et je suis pas embarrassé, parce que sa argent il répond ; je veux pas toucher plus que quand lui ou l'autre il viendra.

LE GARÇON.

C'est bien fait. Je m'en vais voir à la porte.

SCÈNE VI.

M. POMART, ÉZÉCHIEL, LE GARÇON.

M. POMART.

Pardieu ! je viens de voir une drôle d'histoire dans la petite rue qui tourne à gauche, dans l'autre qu'on appelle...

LE GARÇON.

N'est-ce pas un Monsieur qui courait l'épée à la main après un autre ?

M. POMART.

Oui ; est-ce que vous savez ce que c'est ?

LE GARÇON.

Ils sortent d'ici. Ils étaient deux assis là, quand il est venu un troisième qui a donné un soufflet à l'un des deux ; aussitôt celui qui a reçu le soufflet a tiré son épée, et l'a poursuivi.

M. POMART.

Eh bien ! c'est cela même. Il avait reçu un soufflet, cela est bien vrai ?

LE GARÇON.

Pardi ! demandez à M. Ézéchiel, il l'a vu.

M. POMART.

Cela n'est pas possible.

LE GARÇON.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas me croire?

M. POMART.

C'est que, s'il avait reçu un soufflet, il aurait été obligé de se battre.

LE GARÇON.

Ils se sont battus aussi.

M. POMART

Et je vous dis que non.

LE GARÇON.

Mais je vous demande pardon.

M. POMART.

Je vous dis, moi, que j'ai vu celui qui avait l'épée à la main la remettre dans le fourreau quand il a eu rejoint celui qu'il poursuivait, et qu'ils se sont mis tous les trois à rire comme des fous.

LE GARÇON.

A quoi cela serait-il bon?

M. POMART.

Je n'en sais rien; mais je l'ai vu, et c'est ce qui m'a paru plaisant.

ÉZÉCHIEL.

Et Monsieur, je puis demander, vont-ils revenir ici présentement?

M. POMART.

Je ne crois pas; car ils marchaient fort vite, et ils tournaient le dos à ce quartier-ci.

ÉZÉCHIEL.

Mais moi, qu'est-ce que je dois donc faire présentement?

M. POMART.

Sur quoi?

LE GARÇON.

C'est que celui qui a reçu le soufflet, lui a acheté une tabatière de trente-neuf louis.

M. POMART.

Oh bien! voilà ce que c'est; il ne le verra jamais.

ÉZÉCHIEL.

Oui; mais il a laissé son bourse ici, il faudra bien qu'il vienne pour reprendre. La voilà.

M. POMART.

Ah! cela est différent; je ne comprends pourtant pas...

LE GARÇON.

Que conseillez-vous à M. Ézéchiel, Monsieur?

M. POMART.

De compter ce qu'il y a dans la bourse, de prendre ses trente-neuf louis, et de vous

laisser la bourse pour la rendre quand on viendra la redemander.

LE GARÇON.

Vous serez donc témoin ?

M. POMART.

Oui, je le veux bien.

ÉZÉCHIEL.

Allons, comptez, je vous prie, avec moi. (*Il dénoue la bourse et n'y trouve que des liards.*) Ah ! je suis perdu ! Il n'y a que des liards.

M. POMART.

Ils vous ont attrapé.

ÉZÉCHIEL, pleurant.

Je vais courir après. N'est-ce pas à droite?

M. POMART.

Oui.

ÉZÉCHIEL, pleurant.

Si je trouve pas, je fais mon déclaration. Je suis un grandement malheureux.

(Il sort.)

M. POMART.

Je vous avais bien dit qu'il y avait quelque chose là-dessous. Je vais voir s'il suit le chemin qu'ils ont pris.

FIN DU MARCHAND DE BIJOUX.

LA

VEUVE AVARE,

OU

A TROMPEUR TROMPEUR ET DEMI,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

PERSONNAGES.

M. RENAUD DU BOULOIR, avocat.
Mme DE RUPERT, veuve.
LE CHEVALIER DE SAINT-RIEUL.
LAPIERRE, laquais de M. du Bouloir.

La scène est dans le cabinet de M. du Bouloir.

LA

VEUVE AVARE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DU BOULOIR, LAPIERRE.

M. DU BOULOIR.

Lapierre !

LA PIERRE.

Monsieur ?

M. DU BOULOIR.

Est-il venu quelqu'un ?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur ; cette veuve qui demeure ici près, madame, madame...

M. DU BOULOIR.

Ah ! madame de Rupert ?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur, et puis M. le chevalier de Saint-Rieul.

M. DU BOULOIR.

Saint-Rieul ?

LAPIERRE.

Oui, Monsieur.

M. DU BOULOIR.

Je ne le connais pas.

LAPIERRE.

Ils reviendront tous les deux. Ah! tenez, voilà déjà M. le Chevalier.

SCÈNE II.

M. DU BOULOIR, LE CHEVALIER.

M. DU BOULOIR.

M. LE CHEVALIER, voulez-vous bien vous donner la peine d'entrer?

LE CHEVALIER.

M. du Bouloir, je suis bien votre serviteur.

M. DU BOULOIR.

Asseyez-vous donc, Monsieur, s'il vous plaît.

(Ils s'assient.)

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis capitaine d'infanterie, par conséquent très-peu riche; mais j'avais un oncle qui devait l'être beaucoup, parce qu'il était l'aîné de notre famille, et qu'il a toujours vécu dans la plus grande économie.

M. DU BOULOIR.

Il est donc mort?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, il y a six mois. L'on m'a mandé qu'il n'avait rien laissé; c'est ce qui fait que je ne me suis pas pressé de venir. Mais comme il mangeait fort peu, je ne comprends pas ce qu'est devenu son bien.

M. DU BOULOIR.

N'a-t-on pas fait un inventaire à sa mort?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur; mais on n'a rien trouvé.

M. DU BOULOIR.

En ce cas-là, Monsieur, vous ne pouvez rien demander.

LE CHEVALIER.

Non, vraiment.

M. DU BOULOIR.

Mais à qui a été le peu qu'il y avait?

LE CHEVALIER.

A sa veuve; car il n'a jamais eu d'enfans.

M. DU BOULOIR.

A sa veuve? Cela devient différent.

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, d'autant qu'elle est très-avare.

M. DU BOULOIR.

Il y a tout lieu de croire que c'est elle qui retient ce qui devait vous revenir de votre oncle.

LE CHEVALIER.

Je le crois comme cela.

M. DU BOULOIR.

Mais son bien, de quelle nature était-il?

LE CHEVALIER.

En très-bonnes terres : mais tout cela a été vendu ; et je crains qu'en l'attaquant elle ne réponde que tout a été dissipé du tems de mon oncle.

M. DU BOULOIR.

C'est sûrement ce qu'elle répondra, s'il n'y a point eu de remplacement des fonds provenus de la vente de ces terres.

LE CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent à manger à plaider, ainsi je suis fort embarrassé.

M. DU BOULOIR.

Vous devez l'être en effet.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi je m'adresse à vous, Mon-

eur, parce que vous êtes voisin de madame e Rupert, et que...

M. DU BOULOIR.

Quoi ! c'est madame de Rupert ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur, c'est la veuve en question.

M. DU BOULOIR.

Madame de Rupert est très-avare; et si elle a eu envie de vous frustrer, je ne suis pas étonné qu'elle n'ait pas voulu placer ces fonds. Il pourrait très-bien se faire, si l'on n'a point de connaissance d'acquisitions, de contrats, que tout ce bien ne soit qu'en argent ou en papiers.

LE CHEVALIER.

Et comment le savoir ?

M. DU BOULOIR.

C'est très-difficile; car c'est là le secret des avares, et ils ne le confient à personne.

LE CHEVALIER.

Il n'y a donc aucune ressource ?

M. DU BOULOIR.

Non, si vous êtes sûr qu'il n'y a ni fonds ni contrats que l'on connaisse.

LE CHEVALIER.

Ah ! Monsieur, je suis un homme perdu !

M. DU BOULOIR.

Comment ! ne pouvez-vous pas vivre dans l'emploi que vous avez ?

LE CHEVALIER.

S'il n'y avait que moi, ce ne serait rien; mais n'ayant plus de ressources, plus d'espoir d'avoir rien de la succession de mon oncle, je vais faire le malheur d'une personne que j'aime.... Ah ! Monsieur, elle en mourra de désespoir !

M. DU BOULOIR.

Vous ne l'épouserez pas, et elle n'en mourra pas. Il n'y a que vous à plaindre dans ce cas-là.

LE CHEVALIER.

Si j'étais seul, j'aurais bientôt fini mon sort. Vous ne savez pas à quel point je suis malheureux. Monsieur, mon état est affreux !

M. DU BOULOIR.

Vous m'épouvantez.

LE CHEVALIER.

J'ai grand besoin de vos conseils, de vos secours... Je crains d'être poursuivi...

M. DU BOULOIR.

Quelle affaire avez-vous ?

LE CHEVALIER.

Monsieur, en arrivant à Arras où nous sommes en garnison, j'y devins amoureux

d'une demoiselle qui est réellement charmante.

M. DU BOULOIR.

A Arras?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur.

M. DU BOULOIR.

J'y connais beaucoup de monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Monsieur, c'est la fille du receveur des tailles.

M. DU BOULOIR, avec étonnement.

Mademoiselle de Piremont?

LE CHEVALIER.

Oui, Monsieur. Son père est-il de vos amis?

M. DU BOULOIR.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur, ne nous trahissez pas, je vous en conjure!

M. DU BOULOIR.

Achevez, achevez.

LE CHEVALIER.

N'ayant point de bien, je ne pouvais espérer de l'obtenir; mais cela ne put diminuer

mon amour. J'espérais encore de mon oncle, quoiqu'il n'eût jamais répondu à toutes les lettres que je lui ai écrites, lorsque j'appris sa mort, et en même tems qu'il ne m'avait rien laissé.

M. DU BOULOIR.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Les moyens que nous avions pris pour nous voir, mademoiselle de Piremont et moi, nous ont plongés dans un abîme affreux.

M. DU BOULOIR.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Elle est devenue grosse ; la crainte d'être exposée à la fureur de ses parens, et son désespoir si je ne voulais l'en sauver en l'enlevant, m'ont déterminé à m'enfuir avec elle à Paris, où nous sommes depuis huit jours, et tout prêts à mourir de misère, si vous ne trouvez pas quelque moyen de nous en tirer.

M. DU BOULOIR.

Monsieur, je n'abuserai pas de votre confiance en moi, et je ne vous ferai point de reproches sur le malheur où vous avez entraîné une malheureuse personne que vous dites que vous aimez. Mais savez-vous à qui vous parlez?

LE CHEVALIER.

Monsieur...

M. DU BOULOIR.

A son oncle, au frère de M. de Piremont.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur, faites de moi ce qu'il vous plaira; mais je vous en supplie, ayez pitié de votre malheureuse nièce : qu'elle ne soit pas la victime de mon imprudence. Je me jette à vos pieds.

(Il s'y jette, et M. du Bouloir le relève.)

M. DU BOULOIR.

Monsieur, que faites-vous? Asseyez-vous, et écoutez-moi.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur...

M. DU BOULOIR.

Les regrets ne feront rien à ce qui est arrivé; voyons le parti qui nous reste à prendre pour tout réparer. Il faut savoir s'il n'y a pas moyen de rien tirer de madame de Rupert. Je crois en imaginer un. Vous connaît-elle?

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur, je ne me suis point présenté à elle avant de savoir si j'avais droit de lui demander.

M. DU BOULOIR.

A la bonne heure. Si je ne réussis pas, je me charge de tout arranger vis-à-vis de mon frère, d'une façon ou d'autre. Je suis garçon,

je ne veux point me marier, j'ai du bien, je le donnerai à ma nièce, à condition qu'elle vous épousera.

LE CHEVALIER.

Quoi! Monsieur!

M. DU BOULOIR.

Point de remercîmens...

SCÈNE III.

M. DU BOULOIR, LE CHEVALIER LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monsieur, madame de Rupert est là-dedans qui demande à vous parler.

M. DU BOULOIR.

C'est justement elle que j'attendais. M. le Chevalier, entrez dans ce petit cabinet, et vous en sortirez quand je vous appellerai.

LE CHEVALIER, voulant remercier M. du Bouloir.

Monsieur, permettez...

M. DU BOULOIR.

Ne perdons pas de tems. Entrez, entrez là-dedans. (*Le Chevalier entre dans le cabinet.*) Toi, Lapierre, quand je frapperai du pied, tu entreras en criant au feu, et tu diras qu'il est chez l'épicier qui demeure à côté de madame de Rupert.

LAPIERRE.

Oui, Monsieur.

M. DU BOULOIR.

Tu te tiendras ici-dessous; tu entendras bien?

LAPIERRE.

Oh! ne vous embarrassez pas.

M. DU BOULOIR.

Allons, fais entrer madame de Rupert. Ne dis rien à personne de cela.

LAPIERRE.

Non, non, Monsieur. Madame, donnez-vous la peine d'entrer.

(Lapierre sort quand madame de Rupert est entrée.)

SCÈNE IV.

Mme DE RUPERT, M. DU BOULOIR.

Mme DE RUPERT.

Je ne sais, Monsieur, si j'ai l'honneur d'être connue de vous?

M. DU BOULOIR.

Oui, Madame, sûrement; j'ai cet honneur-là. Voulez-vous bien vous asseoir?

Mme DE RUPERT, s'asseyant.

Monsieur, je n'entends point du tout les

affaires; j'ai très-peu de bien, je suis une pauvre veuve, bien à plaindre; le peu que j'avais, mon mari l'a mangé.

M. DU BOULOIR.

C'est très-fâcheux, Madame; il ne fallait pas y consentir. Pour une femme raisonnable comme vous, il est étonnant que vous ne l'ayez pas empêché.

Mme DE RUPERT.

Monsieur, il est vrai, je l'aurais dû; mais un mari que l'on aime est toujours le maître. Je lui avais apporté en mariage deux cent mille francs.

M. DU BOULOIR.

Et il ne vous reste plus rien?

Mme DE RUPERT.

Monsieur, je n'ai eu ni mes reprises ni mon douaire, et je suis réduite à vivre de très-peu de chose.

M. DU BOULOIR.

Mais il n'était pas dissipateur.

Mme DE RUPERT.

Monsieur, non; du moins on ne le croyait pas; et il est vrai que ce n'est pas le luxe qui nous a ruinés, mais de mauvaises affaires qu'il a faites toute sa vie, parce qu'il n'y entendait rien, et qu'il a toujours été trompé par des fripons.

M. DU BOULOIR.

C'est très-malheureux.

Mme DE RUPERT.

Sa dernière passion, qui a achevé de nous ruiner, a été sa chimie. On lui avait fait accroire qu'il ferait de l'or, et l'on a mangé tout ce qu'il avait en opérations réitérées; et quand on a vu qu'il n'avait plus rien, on l'a abandonné.

M. DU BOULOIR.

Que vous reste-t-il donc ?

Mme DE RUPERT.

Environ deux mille francs de rente viagère; et voyez, Monsieur, comment avec cela répondre à un neveu qui prétend que son oncle est fort riche. On dit qu'il va arriver. Je n'entends point les affaires, et je suis très-inquiète.

M. DU BOULOIR.

Mais le bien de votre mari était en contrats, en terres sans doute, ainsi que le vôtre ?

Mme DE RUPERT.

Oui, Monsieur; mais tout cela a été vendu.

M. DU BOULOIR.

S'il ne reste rien en nature absolument, son neveu ne peut rien avoir.

Mme DE RUPERT.

Non!

M. DU BOULOIR.

Sûrement.

Mme DE RUPERT.

On m'avait dit...

M. DU BOULOIR.

Sur quoi voulez-vous qu'il vous attaque, si vous êtes en règle? Si vous avez fait un inventaire, vous le lui présenterez; et s'il veut se porter héritier, il faudra qu'il commence par vous donner tout ce qui vous revient.

Mme DE RUPERT.

Vous avez bien de la bonté de me tranquilliser; mais ne me fera-t-il pas des frais, toujours? S'il va me faire un procès sur ce qu'il me croit plus riche que je ne suis?

M. DU BOULOIR.

Quand il le gagnerait si vous n'avez rien, il n'aura rien.

Mme DE RUPERT.

En ce cas-là je ne le crains pas.

M. DU BOULOIR.

Et vous avez raison.

(Il frappe du pied.)

Mme DE RUPERT.

Monsieur, je vous ai bien de l'obligation de m'avoir tranquillisée. Je sens que j'ai bien fait de venir vous consulter.

SCÈNE V.

Mme DE RUPERT, M. DU BOULOIR, LAPIERRE.

LAPIERRE, criant sans paraître.

Au feu ! au feu ! au feu !

Mme DE RUPERT, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que cela ?

M. DU BOULOIR.

Où allez-vous donc ? Attendez.

LAPIERRE, entrant.

Au feu ! au feu ! au feu.

SCÈNE VI

Mme DE RUPERT, M. DU BOULOIR, LE CHEVALIER, LAPIERRE

M. DU BOULOIR.

LAPIERRE, qu'est-ce que c'est ?
(Il fait signe au Chevalier qui a ouvert la porte.)

LAPIERRE.

Eh ! Monsieur, c'est le feu qui est chez l'épicier ici près.

Mme DE RUPERT, éperdue.

Ah! mon Dieu! c'est à côté de chez moi. Je suis perdue!

(Elle veut s'en aller.)

M. DU BOULOIR.

Non, non, Madame, restez ici; nous allons voir à sauver vos effets.

Mme DE RUPERT.

Eh! Monsieur, ils seront perdus, brûlés avant qu'on ait pu les découvrir!

M. DU BOULOIR.

Nous les trouverons, Monsieur et moi.

(Le Chevalier sort du cabinet.)

Mme DE RUPERT.

Non, Monsieur, c'est dans l'épaisseur du mur, de l'argent, des papiers. Laissez-moi aller, je vous prie.

M. DU BOULOIR.

Comptez sur moi.

Mme DE RUPERT.

C'est toute ma fortune; il y a six cent mille francs, Messieurs!

M. DU BOULOIR.

Tranquillisez-vous, ce ne sera peut-être rien.

Mme DE RUPERT.

Eh! Messieurs, je veux y aller absolument.

M. DU BOULOIR.

Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Vous voyez bien qu'on n'entend pas de bruit.

Mme DE RUPERT.

Tout est peut-être volé.

M. DU BOULOIR.

Tenez, voyez à la fenêtre. Il n'y a pas la moindre apparence de feu.

Mme DE RUPERT.

Ah ! Monsieur !

M. DU BOULOIR.

Lapierre ! qu'est-ce que c'est que ce feu ? Il n'y a rien, n'est-ce pas ?

(Il lui fait signe de dire que non.)

LAPIERRE.

Non, Monsieur, ce n'est rien.

Mme DE RUPERT.

C'est-il bien vrai, mon garçon ?

LAPIERRE.

Oui, Madame.

Mme DE RUPERT.

Ah ! mon Dieu ! que j'ai eu de peur ! Je veux aller voir toujours.

M. DU BOULOIR.

Madame, il n'y avait point de feu du tout,

si vous voulez que je vous dise. Ceci n'est qu'une plaisanterie, et qui tournera sûrement à bien.

Mme DE RUPERT, étonnée.

Comment ?

M. DU BOULOIR.

Oui, j'étais pénétré de douleur de voir qu'une honnête femme comme vous était réduite à avoir si peu de quoi vivre ; et pour m'assurer que vous me disiez vrai, je vous ai fait donner cette alarme.

Mme DE RUPERT.

Quoi ! Monsieur, vous êtes capable d'une trahison pareille ?

M. DU BOULOIR.

Madame, ce n'est pas un crime aussi grand que celui de vouloir retenir le bien d'autrui.

Mme DE RUPERT.

Monsieur.... Paix donc !

M. DU BOULOIR.

Vous avez avoué, dans l'inquiétude où vous étiez, que vous aviez six cent mille francs en argent et en papiers.

Mme DE RUPERT.

Moi ?

M. DU BOULOIR.

Oui ; il n'est plus tems de dissimuler, il faut nous en donner absolument la moitié.

Mme DE RUPERT.

Mais, Monsieur, c'est un dépôt.

M. DU BOULOIR.

Eh bien ! si c'est un dépôt, je m'en vais faire mettre le scellé chez vous, et vous faire renfermer jusqu'à ce que ceux à qui il appartient se présentent. Voyez, déterminez-vous.

Mme DE RUPERT.

Monsieur, on n'use point comme cela de violence.

M. DU BOULOIR.

Pardonnez-moi ; l'on a ce droit vis-à-vis de ceux qui veulent nous ôter ce qui nous appartient. D'ailleurs, voilà Monsieur, qui est le neveu de votre mari ; il est le maître d'en-user avec vous comme il lui plaira.

Mme DE RUPERT.

Quoi ! vous êtes le chevalier de Saint-Rieul ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

Mme DE RUPERT.

Où me suis-je fourrée !

LE CHEVALIER.

Madame, consentez à ce que vous propose M. du Bouloir : ceci sera un secret, si vous le voulez.

Mme DE RUPERT.

Mais, Messieurs, si j'ai dit six cent mille francs, il n'y a pas cela, je me suis trompée.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! nous partagerons.

Mme DE RUPERT.

Je ne vous donnerai jamais trois cent mille francs.

M. DU BOULOIR.

En ce cas on mettra le scellé, comme je vous ai dit, et puis vous n'aurez que ce qui vous revient de droit.

Mme DE RUPERT.

Allons, Messieurs, venez chez moi, puisqu'il le faut absolument.

M. DU BOULOIR.

Cela vaudra mieux que de plaider, Madame.

Mme DE RUPERT.

Ah ! mon Dieu ! pourquoi suis-je venue ici ?

(Elle sort.)

LE CHEVALIER.

Quelles obligations ! quels services !...

M. DU BOULOIR.

Vous êtes mon neveu. Finissons cette affaire sans perdre un instant ; nous irons chercher ma nièce après, et j'aurai la satisfaction de faire votre bonheur à tous deux ; ne serai-je pas bien récompensé ? Allons, allons.

(Ils sortent.)

FIN DE LA VEUVE AVARE.

LA

MARCHANDE DE CERISES

OU

IL FAUT AMADOUER LA POULE

POUR AVOIR LES POUSSINS,

PROVERBE DRAMATIQUE,

PAR CARMONTELLE.

M. Sm

PERSONNAGES.

Mme MIGNONETTE, limonadière.

Robe de taffetas, un tablier blanc, boucles d'oreilles en boutons.

Mlle MARIANNE, fille de madame Mignonette.

Robe rose, rayée de blanc, tablier vert.

M. D'ESCABIOUS, } officiers d'infanterie
M. DE SAINT-DAMASE, } en uniforme.

LA MÈRE ROGOME marchande de cerises.

Casaquin d'indienne, jupon de calmande rayée, relevé par derrière avec une épingle; tablier de grosse toile, grosse cornette, mouchoir de cou à carreaux rouges, souliers d'homme.

JEAN, garçon de café.

Veste cannelle, cheveux en long poudrés, tablier blanc.

La scène est dans un café.

LA

ARCHANDE DE CERISES,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MIGNONETTE, Mlle MARIANNE.

Mme MIGNONETTE, apportant son ouvrage, et voulant entrer dans son comptoir.

Tenez, Marianne, rangez cette boîte : ils ont toujours la fureur de mettre quelque chose sur ce banc

Mlle MARIANNE.

Il n'y a plus rien, ma chère mère.

Mme MIGNONETTE.

C'est bon. Allons, passez, vous.

Mlle MARIANNE.

Ah ! ma chère mère, j'ai oublié mes ciseaux.

Mme MIGNONETTE.

Vous vous servirez des miens. Qu'est-ce que vous allez faire là ?

Mlle MARIANNE.

J'achève d'ourler mes mouchoirs.

Mme MIGNONETTE.

Comment! ils ne sont pas encore faits?

Mlle MARIANNE.

Mais, c'est que...

Mme MIGNONETTE.

Oui, c'est que, au lieu de travailler, vous avez toujours le nez en l'air, à regarder qui va et qui vient.

Mlle MARIANNE.

Il est bien difficile...

Mme MIGNONETTE.

Difficile ou non, je ne veux pas que vous regardiez les hommes, entendez-vous?

Mlle MARIANNE.

Mais, quand on me parle?...

Mme MIGNONETTE.

Vous n'avez qu'à ne pas répondre.

Mlle MARIANNE.

Mais je passerai pour une sotte, ou pour une impertinente.

Mme MIGNONETTE.

Point du tout. Est-ce que je ne réponds pas pour vous?

Mlle MARIANNE.

Mais si, lorsqu'on vous parle, je fesais de même, que diriez-vous ?

Mme MIGNONETTE.

Que vous auriez tort, puisque je réponds, moi.

Mlle MARIANNE.

Vous voulez donc que je passe pour être sourde ?

Mme MIGNONETTE.

Oui, précisément; voilà ce que je veux.

Mlle MARIANNE.

Ce serait une belle réputation que j'aurais là !

Mme MIGNONETTE.

Elle vaudrait mieux que celle d'écouter tous les propos qu'on vous tiendrait.

Mlle MARIANNE.

Mais, quand j'étais petite, vous me fesiez parler à tout le monde.

Mme MIGNONETTE.

Dans ce tems-là c'était différent.

Mlle MARIANNE.

Ce n'est pas la peine d'être grande, pour être plus maltraitée qu'un enfant.

Mme MIGNONETTE.

Quand on est grande, il faut être raisonnable; ce que je vous dis là, c'est pour votre bien.

Mlle MARIANNE.

Mais quel mal puis-je faire en répondant à ceux qui me parlent? Faites-vous du mal, vous, ma chère mère, quand on vous dit que vous êtes bien aimable, et que vous répondez en souriant: Monsieur, vous avez bien de la bonté?

Mme MIGNONETTE.

Je sais bien que c'est pour rire; voilà pourquoi je ris aussi.

Mlle MARIANNE.

Oh! je suis bien sûre que cela vous fait plaisir.

Mme MIGNONETTE.

Eh! sur quoi le jugez-vous?

Mlle MARIANNE.

Sur quelque chose.

Mme MIGNONETTE.

Mais encore?

Mlle MARIANNE.

Je ne peux pas le dire.

Mme MIGNONETTE.

Pourquoi cela ? Apparemment que vous êtes bien aise, vous, quand on vous dit que vous êtes jolie.

Mlle MARIANNE.

Oh ! moi, vous m'avez défendu d'écouter quand on me parle : je n'entends rien.

Mme MIGNONETTE.

En un mot comme en cent, que je ne vous voie pas regarder... les officiers surtout.

Mlle MARIANNE.

Oh ! ma chère mère, pourquoi plutôt ceux-là que les autres ?

Mme MIGNONETTE.

Parce qu'ils cherchent plus à tromper les filles.

Mlle MARIANNE.

C'est bien dommage, car ils sont bien honnêtes. J'ai bien de la peine à croire cela.

Mme MIGNONETTE.

Cela est pourtant bien vrai.

Mlle MARIANNE.

Comment se peut-il faire que des gens qui se battent pour nous soient des trompeurs ?

Mme MIGNONETTE.

Oh ! parce que cela arrive tous les jours.

Mlle MARIANNE.

Il y en a, je suis sûre, qui ne sont pas comme vous dites.

Mme MIGNONETTE.

Voilà M. d'Escabious : allons, taisez-vous, et songez à ce que je vous ai recommandé, entendez-vous ?

Mlle MARIANNE.

Oui, ma chère mère.

SCÈNE II.

Mme MIGNONETTE, Mlle MARIANNE, M. D'ESCABIOUS.

M. D'ESCABIOUS.

Madame Mignonette, je vous souhaite bien le bonjour.

Mme MIGNONETTE.

Monsieur, je suis votre servante.

M. D'ESCABIOUS.

Toujours à travailler ?

Mme MIGNONETTE.

Il le faut bien.

M. D'ESCABIOUS.

Et cette belle enfant-là aussi ?

Mme MIGNONETTE.

Sans doute : il ne faut pas que la jeunesse soit paresseuse.

M. D'ESCABIOUS.

En vous imitant cela n'arrivera pas. Est-ce de la broderie qu'elle fait là, mademoiselle Marianne?

Mme MIGNONETTE.

Non, c'est un mouchoir qu'elle ourle.

M. D'ESCABIOUS.

Vous brodez bien, vous, madame Mignonette.

Mme MIGNONETTE.

Ah! comme cela.

M. D'ESCABIOUS.

Savez-vous que c'est mal fait de travailler toujours comme vous faites.

Mme MIGNONETTE.

Pourquoi donc?

M. D'ESCABIOUS.

C'est que vous avez les yeux baissés, et qu'on ne les voit pas.

Mme MIGNONETTE.

Il n'y a pas grande perte.

M. D'ESCABIOUS.

Sandis! Madame, si Argus avait eu des

yeux comme les vôtres, il n'aurait pas eu besoin d'en avoir cent.

Mme MIGNONETTE.

Ah! Monsieur, c'est bien honnête; mais cent valent mieux que deux.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, regardez-moi.

Mme MIGNONETTE.

Non, je ne le veux pas.

M. D'ESCABIOUS.

Bon!

(Il met la main sur l'ouvrage de madame Mignonette pour l'empêcher de travailler; elle baisse encore plus la tête; il regarde mademoiselle Marianne qui lui sourit, et il lui montre une lettre.)

Mme MIGNONETTE.

Allons, finissez donc, Monsieur, et laissez-moi travailler.

SCÈNE III.

Mme MIGNONETTE, Mlle MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah! te voilà ici, d'Escabious? Je te cherche partout.

M. D'ESCABIOUS.

Ah ! Saint-Damase, j'ai été chez toi ce matin.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu venir à la comédie italienne ?

M. D'ESCABIOUS.

Non, je ne peux pas, j'ai affaire.

M. DE SAINT-DAMASE.

Qu'est-ce que c'est ?

M. D'ESCABIOUS.

Je ne peux pas le dire.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je parie que je devine ton affaire.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que non.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je te dis que je sais ce que c'est. Tiens, viens ici.

(Ils vont s'asseoir auprès d'une table.)

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien ! qu'est-ce que tu crois ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Que tu es amoureux.

M. D'ESCABIOUS.

De qui ?

M. DE SAINT-DAMASE.

De madame Mignonette.

M. D'ESCABIOUS.

Si c'est là ce que tu as deviné ?...

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien ! c'est donc de sa fille ; car tu passes toutes tes journées ici.

M. D'ESCABIOUS.

Paix donc !

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah ! je savais bien...

M. D'ESCABIOUS.

Oui, Marianne me tourne la tête : cela est vrai.

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh ! le sait-elle ?

M. D'ESCABIOUS.

Je crois qu'elle s'en doute ; car elle me regarde à la dérobée lorsque sa mère a la tête baissée ; et lorsque tu es arrivé...

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien ?

M. D'ESCABIOUS.

Elle me regardait d'une façon...

M. DE SAINT-DAMASE.

Est-ce que tu ne lui as jamais parlé ?

M. D'ESCABIOUS.

Sa mère ne la quitte pas.

M. DE SAINT-DAMASE.

Tu es bien avancé !

M. D'ESCABIOUS.

Je la vois, et je n'ai jamais eu de ma vie un plus grand plaisir !

M. DE SAINT-DAMASE.

Mais, que comptes-tu faire ?

M. D'ESCABIOUS.

J'ai écrit une lettre, ne pouvant pas lui parler, et je cherche depuis plusieurs jours le moyen de la lui donner.

M. DE SAINT-DAMASE.

Mais il faut qu'elle veuille la prendre.

M. D'ESCABIOUS.

Je la lui ai montrée ; et loin d'avoir eu l'air fâché, elle a souri.

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est bon, cela.

M. D'ESCABIOUS.

Il ne faut plus qu'un moyen, te dis-je.

M. DE SAINT-DAMASE.

Oh ! que diable ! tu le trouveras. Allons, viens à la comédie, voir le Déserteur.

[illegible] DE GRAMIDES.

M. [illegible]

[illegible] aujourd'hui.

M. DE SAINT-BARASE.

[illegible] cela est égal.

M. [illegible]

[illegible]

M. DE SAINT-BARASE.

[illegible]

M. [illegible]

[illegible] la journée.

M. DE SAINT-BARASE.

[illegible] Parbleu ! je ne [illegible]

M. [illegible]

[illegible] je ne pourrai [illegible]

(Ils quittent les.)

SCÈNE IV.

[illegible] Mme MARIANNE, [illegible] DE SAINT-DA[illegible], JEAN.

[illegible]

[illegible] mes [illegible]

JEAN.

Allons, allons, allez-vous en ailleurs.

LA MÈRE ROGOME.

Eh! mais, Monsieur, il ne faut pas rebuter comme cela le pauvre monde. Laissez-moi parler à Madame et à Mademoiselle.

JEAN.

Elles vous diront la même chose que moi : entrez, si vous voulez.

LA MÈRE ROGOME.

Ah! voilà ce qui s'appelle parler. Il est gentil, cet enfant! Allons, allons, je le menerai avec moi quand je n'irons nulle part.

Mme MIGNONETTE.

Jean, pourquoi laissez-vous entrer cette vilaine femme-là?

LA MÈRE ROGOME

Ma princesse, achetez mon panier de cerises; c'est mon dernier, je vous en ferai bon marché.

Mlle MIGNONETTE.

Je n'en veux point.

LA MÈRE ROGOME.

Cadet, dites donc à votre maîtresse de les regarder tant seulement.

Mme MIGNONETTE.

Allons, éloignez-vous, vous puez l'eau-de-vie : que c'est affreux !

LA MÈRE ROGOME.

En vérité de Dieu ! vous me croirez si vous voulez, mais c'est vrai comme il faut mourir un jour, je n'ai encore bu d'aujourd'hui qu'un demi-septier de rogome ; encore était-ce parce que j'étais prête à me trouver mal. Et cette belle demoiselle-là ne veut pas de mes cerises non plus ?

Mme MIGNONETTE.

Non, non ; allez-vous en plus loin.

LA MÈRE ROGOME.

Eh ! mais, écoutez, mon petit cœur, je vous apporte ce panier-là, à vous, parce qu'elles sont douces et sucrées comme du miel.

Mme MIGNONETTE.

Je vous dis que je n'en veux point.

LA MÈRE ROGOME.

Vous ne savez pas ce que vous refusez.

(Elle chante.)

Ceux de Pantin, de Saint-Ouen, de Saint-Cloud,
Dansent mieux que ceux de la Villette;
Ceux de Pantin, de Saint-Ouen, de Saint-Cloud,
Dansent bien mieux que chez nous.

(Elle danse et chante.)

Ta, lera, la, la, la, la, etc.

Mlle MARIANNE.

Ah ! ma chère mère, la drôle de femme !

Mme MIGNONETTE.

Ne voyez-vous pas qu'elle est ivre ?

LA MÈRE ROGOME.

Je m'en vas voir par là-bas si je trouverons à vendre ma marchandise.

Mme MIGNONETTE.

Allez, allez.

LA MÈRE ROGOME.

Je vous demande pardon, au moins, ma chère dame ; c'est pour vous faire rire, car moi je n'en ai point d'envie.

Mme MIGNONETTE.

C'est bon, c'est bon.

LA MÈRE ROGOME, pleurant.

Est-ce que mon mari n'est pas à l'Hôtel-Dieu, qui se meurt, le pauvre cher homme !

JEAN.

Et vous chantez ?

LA MÈRE ROGOME.

Eh ! mais, écoutez, vous qui entendez la raison : est-ce que je puis empêcher cela ? Si Dieu le veut, il est bien le maître de le prendre Si vous voulez, vous serez mon second, cadet ; je vous trouve bien gentil.

Mme MIGNONETTE.

Allons, laissez-nous donc.

LA MÈRE ROGOME.

Madame, je vous demande bien pardon. Je n'ai offensé personne, je crois; ce que je dis là est en tout bien tout honneur, du moins.

JEAN.

Tenez, voilà deux Messieurs là-bas qui vous acheteront peut-être vos cerises.

LA MÈRE ROGOME.

N'est-ce pas des officiers?

JEAN.

Oui, vraiment.

LA MÈRE ROGOME.

Ah! tant mieux! j'aime bien avoir affaire à messieurs les militaires : cela ne vous barguine pas avec les femmes.

Mme MIGNONETTE.

Allez-vous en donc.

LA MÈRE ROGOME.

Oui, oui, ma princesse. (*Elle va à messieurs d'Escabious et de Saint-Damase.*) Allons, mes officiers, achetez-moi ce panier de cerises.

M. D'ESCABIOUS.

Allons, allons, laissez-nous en repos.

LA MÈRE ROGOME.

Eh ! mon Dieu ! comme vous v'là fâché ! Ah ! c'est pour badiner, je crois.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien t'en aller ?

LA MÈRE ROGOME, chantant.

Ah ! maman, que je l'ai échappé belle !
Ce matin
Colin
Comme un lutin
Dans ma ruelle,
Ah ! maman, que je l'ai échappé belle !
J'ai cru de mon cœur
Qu'il allait être le vainqueur.

Ah ! M. le Chevalier, écoutez-moi donc. Vous n'avez jamais vu de si belles cerises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Nous n'en voulons point.

LA MÈRE ROGOME chante.

Un officier, deux officiers, trois officiers
Ensemble,
Ont enlevé ma mie,
Ont enlevé ma mie Margot,
Ont enlevé ma mie.

M. D'ESCABIOUS.

Cette femme-là est bien insupportable.

LA MÈRE ROGOME.

Là, là; ne vous fâchez pas, la paix de Dieu.

(Elle chante.)

Eh! gai, gai, gai, mes officiers,
Venez chez moi les dimanches;
Car le lundi,
Le mardi,
Le mercredi,
Le jeudi,
Le vendredi,
Le samedi,
C'est une autre paire de manches.

M. DE SAINT-DAMASE.

Veux-tu bien te taire?

M. D'ESCABIOUS.

Attends là, et tiens-toi tranquille.

LA MÈRE ROGOME.

Allons, allons, la paix de Dieu.

(Elle s'assied sur ses talons.)

M. D'ESCABIOUS.

Il me vient une idée au sujet de ces cerises, pour donner ma lettre.

M. DE SAINT-DAMASE.

Eh bien! dis.

M. D'ESCABIOUS.

C'est qu'il ne faut pas que madame Mignonette nous entende.

M. DE SAINT-DAMASE.

Parle bas.

(Ils parlent bas.)

M. D'ESCABIOUS, haut.

Tu comprends cela ?

M. DE SAINT-DAMASE.

A merveille. Laisse-moi faire.

M. D'ESCABIOUS.

Où sont-elles donc ces cerises ?

LA MÈRE ROGOME.

Les voilà ! les voilà ! mon officier.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voyons-les.

M. D'ESCABIOUS.

Elles ne sont pas trop belles.

LA MÈRE ROGOME.

Elles sont belles comme vous, mes bijoux.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ah ! elles ne sont pas laides.

LA MÈRE ROGOME.

Elles sont grosses comme des prunes.

M. D'ESCABIOUS.

Oui, je t'en réponds.

M. DE SAINT-DAMASE.

Ma foi, écoute donc, je les trouve belles, moi.

LA MÈRE ROGOME.

Achetez-les donc, mon roi.

M. D'ESCABIOUS.

Je parie que les yeux de madame Mignonette sont plus grands que ces cerises ne sont grosses.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je parie que non.

M. D'ESCABIOUS.

Nous verrons.

M. DE SAINT-DAMASE.

Qu'est-ce que nous parions?

M. D'ESCABIOUS.

Eh bien! le panier de cerises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Voilà qui est fait.

M. D'ESCABIOUS.

Mais il faut les mesurer..

M. DE SAINT-DAMASE.

C'est ton affaire.

M. D'ESCABIOUS, s'approchant.

Madame Mignonette, nous venons de faire un pari.

Mme MIGNONETTE.

Qu'est-ce que c'est, Messieurs?

M. D'ESCABIOUS.

Vous me ferez gagner; car cela vous regarde.

Mme MIGNONETTE.

Moi? comment donc?

Mlle MARIANNE.

Ah! ma chère mère! vous l'avez sûrement entendu; car je l'ai entendu, moi.

Mme MIGNONETTE.

Voulez-vous bien vous taire?

M. D'ESCABIOUS.

Tenez, madame Mignonette, Saint-Damase trouve ces cerises fort belles; et moi, j'ai parié que vos yeux sont plus grands qu'elles ne sont grosses.

Mlle MARIANNE.

Voilà ce que j'ai entendu.

Mme MIGNONETTE.

Encore! (*A M. d'Escabious.*) Monsieur, mes yeux sont comme ils sont; mais ils ne sont pas si grands que vous le dites.

M. D'ESCABIOUS.

Et moi, je soutiens que je gagnerai mon pari.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment saurons-nous cela ?

M. D'ESCABIOUS.

En les mesurant.

M. DE SAINT-DAMASE.

Et comment feras-tu ?

M. D'ESCABIOUS.

Si madame Mignonette le veut bien, cela sera fait tout de suite. (*Il prend deux cerises qui tiennent ensemble, et il dit à madame Mignonette.*) Permettez.

Mme MIGNONETTE.

Que voulez-vous faire ?

M. D'ESCABIOUS.

Mesurer.

Mme MIGNONETTE.

Comment ?

M. D'ESCABIOUS.

Fermez les yeux; je mettrai ces cerises dessus, et Saint-Damase jugera.

Mme MIGNONETTE.

Non, non; on se moquerait de moi.

Mlle MARIANNE.

Ah ! ma chère mère !

LA MÈRE ROGOME.

Allons, mon cher cœur, ne faites pas la petite bouche, afin que je vende mon panier de cerises.

Mme MIGNONETTE.

En vérité....

M. D'ESCARIOUS.

Allons, allons. (*Il met les cerises d'une main sur les yeux de madame Mignonette, et de l'autre il donne la lettre à mademoiselle Marianne.*) Tu vois, je t'en fais juge.

LA MÈRE ROGOME chante.

Voilà mon cousin
L'allure,
Mon cousin,
Voilà mon cousin
L'allure.

M. D'ESCARIOUS.

Te tairas-tu ?

M. DE SAINT-DAMASE.

Je conviens que j'ai perdu.

Mme MIGNONETTE.

Mais cela n'est pas possible.

M. D'ESCABIOUS.

Je connaissais vos yeux; j'étais bien sûr de gagner. (*A M. de Saint-Damase.*) Toi, paie le panier de cerises.

M. DE SAINT-DAMASE.

Je ne demande pas mieux. (*Il donne vingt-quatre sols à la mère Rogome.*)

LA MÈRE ROGOME.

En vous remerciant, mon capitaine.

M. D'ESCABIOUS.

Elles sont à vous, madame Mignonette.

Mme MIGNONETTE.

Ah! Monsieur!...

M. D'ESCABIOUS.

Sans vous, je ne les aurais pas gagnées.

Mme MIGNONETTE.

Vous êtes bien honnête; mais j'ai bien de la peine à le croire.

LA MÈRE ROGOME.

Mon officier, si vous voulez des oranges, je vous en apporterons aussi.

M. DE SAINT-DAMASE.

Oui, oui, une autre fois.

LA MÈRE ROGOME.

Vous mesurerez de même encore.

M. D'ESCABIOUS.

C'est bon : c'est bon !

LA MÈRE ROGOME chante.

Lorsqu'on a bien du mérite,
On ne manque pas de galant ;
Eh ! mais, Monsieur, qu'est-ce que vous dites ?
Je ne suis t'encor qu'un enfant :
L'amour non plus n'est pas t'aut'chose.
Quoiqu'on en glose,
Il faut un amant,
Et reli relan,
Et relan tanplan,
D'abord il cause,
Puis il vous mène tambour battant.

(*A Jean.*) Adieu, cadet.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

Mme MIGNONETTE, Mlle MARIANNE, M. D'ESCABIOUS, M. DE SAINT-DAMASE.

M. DE SAINT-DAMASE.

Allons, viens-tu aux Italiens ?

M. D'ESCABIOUS.

Je le veux bien.

M. DE SAINT-DAMASE.

Madame, Mademoiselle, je suis bien votre serviteur.

Mme MIGNONETTE.

Messieurs, je suis bien votre servante.

M. D'ESCADIOUS.

Mademoiselle, je souhaite que vous trouviez les cerises bonnes.

Mme MIGNONETTE.

Monsieur, vous avez bien de la bonté.

SCÈNE VI.

Mme MIGNONETTE, Mlle MARIANNE.

Mlle MARIANNE.

Ils sont bien polis ces Messieurs-là, ma chère mère.

Mme MIGNONETTE.

Oui, oui. Allons, pliez votre ouvrage.

Mlle MARIANNE.

Cela sera bientôt fait.

Mme MIGNONETTE.

Parce que nous allons chez votre tante.

Mlle MARIANNE.

Ah! j'en serai bien aise, parce que j'ai quelque chose à dire à ma cousine.

(Elles sortent.)

. . . . . .

. . . . . .

FIN DE LA MARCHANDE DE CERISES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LES VOYAGEURS, proverbe dramatique, par Carmontelle. 1
L'UNIFORME DE CAMPAGNE, par le même. 35
PLUS DE PEUR QUE DE MAL, par le même. 85
LA TRICHERIE RETOURNE A SON MAITRE, par le même. 109
PLUS HEUREUX QUE SAGE, par le même. 145
LE SEIGNEUR AUTEUR, par le même. . . 179
LA STATUE, par le même. 199
LE MARCHAND DE BIJOUX, par le même. 227
LA VEUVE AVARE, par le même. . . . 249
LA MARCHANDE DE CERISES, par le même. 273

FIN DE LA TABLE.

5M

FEB 21 1967